

LE MONDE
DIMANCHE

Le Monde

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : Jacques Fauvet

3,00 F

Abonnement 1,20 F par semaine, 24 F par mois, 72 F par trimestre, 240 F par an. Les abonnements sont payables d'avance. Les abonnements étrangers sont en plus payables en francs S.F. ou en monnaie locale. Les abonnements sont envoyés par avion. Les abonnements sont envoyés par avion. Les abonnements sont envoyés par avion.

POINT La ligne de honte

Ces squelettes d'enfants couleur de cendre, marchant en Ouganda vers quelque hypothétique nourriture, nous les avons vus, les yeux écarquillés, confortablement assis devant nos postes de télévision. Le film se déplace : Sahel, Cambodge, Timor, Erythrée, Ouganda, et parfois les caméras peuvent suivre ses ravages, traçant ainsi la ligne de honte de notre globe.

Dans d'autres lieux, hélas, c'est le trou noir, la face cachée de la misère humaine. Ainsi en est-il du cœur de l'Afghanistan, l'Hazaradjet, complètement isolé du monde par l'encerclement des troupes russes. Après trois semaines de route, les convois d'Action internationale contre la faim (1) peuvent tout de même y faire parvenir des secours par des « passas » de montagne, qui évitent les patrouilles soviétiques ; deux d'entre eux sont déjà partis pour aller également dans des zones « sinistrées » mais moins lointaines de la vallée du Kunhar et du Nuristan, avec chacun vingt mille, cinquante hommes et 2 tonnes de riz, de farine, de lentilles et de médicaments.

Un large appel à la générosité a été recueilli dans divers journaux pour multiplier ces actions ponctuelles. Comment ne pas louer cette initiative précise, concrète, tranchant avec les discours classiques qui promettent... pour le triomphe définitif du développement (1980-1990) une intensification de la lutte contre la faim ?

Sur le terrain, pourtant, la fois vérifier l'étendue des besoins et contrôler l'acheminement des secours, tâche indispensable pour déclencher un vaste mouvement d'entraide, des jeunes hommes ont pris le parti de combattre à mains nues pour que d'autres vivent. Ce ne sont pas les premiers. D'autres suivront. Cette chaîne de solidarité n'a pas eu vite fait de celle du malheur, peut-être, mais sauver mille enfants, cent enfants, un enfant, n'est-il pas plus important que de récolter le chapelet des « droits de l'homme » ?

(1) 12, rue d'Orléans, 75002 Paris.

Le sommet des Sept à Venise

Le président Carter met en garde ses alliés contre l'« expansionnisme soviétique »

SCEPTICISME

Pour une fois, les problèmes politiques occupent la première place — au sommet des sept principales puissances industrielles du monde occidental : Afghanistan et relations avec l'U.R.S.S., Iran, Israël et Palestine. Les dossiers économiques devaient cependant faire l'objet de la seconde journée de travail des chefs d'Etat et de gouvernement.

A vrai dire, personne n'attendait grand-chose de cet échange de vues. Ce qui constitue presque un paradoxe, car cette septième année de crise économique, marquée par une forte récession au Royaume-Uni (baisse probable de 3 % du produit national brut), un brutal renversement de tendance aux Etats-Unis (qui connaissent, eux aussi, un recul de leur production), une dévalorisation de l'activité en France, en Allemagne fédérale, en Italie et même au Japon. Avec l'aggravation automatique du chômage que cela entraîne : on s'attendait qu'il y ait vingt-trois millions de chômeurs en fin d'année dans l'ensemble de l'O.C.D.E., soit trois millions de plus en un an.

Cette dépression, qu'accompagne une stagnation — en un mot — du pouvoir d'achat de la majeure partie des citoyens de l'Occident, ne fait pas rêver pour autant l'inflation. Au contraire, les indices du coût de la vie baissent des records au premier semestre. Cependant que les paiements internationaux sont un peu plus désorganisés chaque année, le doublement du prix du pétrole depuis un an a augmenté de 128 milliards de dollars les recettes annuelles des pays de l'O.P.E.C., dont 40 % environ à la charge des peuples du tiers-monde, bien incapables d'y faire face.

En réalité, l'expérience a montré que les engagements de non-protectionnisme adoptés en commun n'empêchaient pas les « coups de canif » réciproques au libre-échange : intérêt national d'abord. Tout comme les promesses de réduction de la consommation de pétrole se sont révélées difficiles à tenir. M. Carter n'a, par exemple, pas réussi à convaincre son Congrès de taxer les importations de brut. Dans une conjoncture incertaine — économiquement, bien sûr, mais parfois aussi électoralement —, chacun navigue au plus près, sans trop se soucier des conseils des vices, espérant seulement que la fin des malheurs des autres améliorera ses chances à l'exportation. Le pire n'est d'ailleurs jamais sûr : si 1981 ne s'annonce pas bien, selon les experts de l'O.C.D.E., 1980 sera peut-être un peu moins mauvais que prévu.

On comprend mieux ainsi que la modestie ait été de règle à Venise, à peine masquée par les phrases soennelles du communiqué final préparé par les chanceliers : renforcement des serments antiprotectionnistes antérieurs, confirmation de la priorité donnée à la lutte contre l'inflation, nouvel appel au dialogue Nord-Sud, protestation académique contre les hausses de pétrole « injustifiées » (alors que stagne la demande de brut), souhait commun de ramener la part des hydrocarbures dans la balance énergétique des Sept de 55 % à quelque 40 % d'ici la fin de 1990 (mais probablement sans que chaque pays prenne l'engagement précis). Mais rien qui soit de nature à satisfaire les syndicats ouvriers de l'Occident, qui viennent de réclamer en commun une action plus résolue contre le chômage et l'inflation.

Les Sept pouvaient-ils faire mieux, notamment sur les deux sujets qui conditionnent largement les autres : le « recyclage » de la dette des pays développés dans l'intérêt, en priorité, du tiers-monde, et le calendrier de réduction des dépenses militaires pour enrayer la monnaie du sous-emploi ? Les déceptions passées inclinent au scepticisme. Mais suit-on jamais ?

Les dirigeants des sept pays les plus industrialisés du monde non communiste (Etats-Unis, Canada, Grande-Bretagne, Allemagne fédérale, France, Italie et Japon) se réunissent dimanche 22 et lundi 23 juin à Venise. Seule la délégation japonaise est conduite, en raison du récent décès du premier ministre, M. Ohira, par le ministre des affaires étrangères, M. Ohira ; les autres le sont par les chefs d'Etat ou de gouvernement.

M. Giscard d'Estaing est arrivé le premier à Venise, vendredi soir, ayant décidé de passer la journée de samedi sur place « pour des raisons personnelles et privées ». Il aura dimanche, annonce l'Elysée, un entretien avec M. Carter, le premier depuis leur rencontre de Tokyo il y a un an à l'occasion du dernier sommet des Sept. Le président américain devait raconter dès samedi soir M. Schmidt. Dans un discours prononcé à Rome vendredi soir, il avait mis en garde les alliés des Etats-Unis contre l'« expansionnisme soviétique », les incitant à repousser toute agression, « pas seulement lorsqu'elle se produit sur le pas de sa porte ».

M. Carter a terminé sa visite à Rome ce samedi par une audience, que lui a accordée Jean-Paul II au Vatican et par le dépôt d'une gerbe dans la via Cassanese, à Fano, où le corps d'Aldo Moro avait été découvert en 1978.

Les protégés insatisfaits

par MICHEL TATU

L'alliance est à mon avis plus forte qu'elle ne l'a jamais été pendant de nombreuses années, peut-être même depuis qu'elle a été formée. Les écarts habituels aux exécutifs rhétoriques de M. Carter ne prennent évidemment guère au sérieux cet avis du président américain, formulé le 12 juin devant nos confrères de la Stampa. Il en va de même d'autres jugements relevant de la méthode. C'est ce la déstabilisation « toujours là » et qui, rappelle-t-il, par trop des problèmes économiques au sein d'un an, ont eu une chute : mieux vaut, par charité, les ranger au fond de la pensée « d'un des présidents les plus bavards de l'histoire ».

Cela dit, si l'état des relations

transatlantiques à la veille de la réunion de Venise est précisément l'un des plus mauvais que l'on ait connus depuis trente ans, la faute n'en revient pas uniquement à M. Carter. Les faiblesses de l'homme qui règne depuis trois ans et demi à la Maison Blanche sont exagérées comme à plaisir par les Européens, comme si tout ou presque tenait à son « insistance », à ses « flottements », à son « ignorance » des réalités mondiales.

En réalité, le président américain ne manque ni d'intelligence ni de bon sens : il connaît aussi bien — et même parfois mieux — les dossiers que pas mal de ses interlocuteurs.

(Lire la suite page 2.)

UNE CENTRALE NUCLÉAIRE DANS LES ARDENNES

Le « monstre » de Chooz fait trembler deux pays

Chooz. — « Plogoff et Chooz, même combat... ». Même combat et même scénario : grenades lacrymogènes, matraques, horions, insultes, jets de pierres, blessés. C'est sur un mode devenu « classique » — depuis que des Bretons du Finistère, ont refusé, déterminés, de plier face à la volonté gouvernementale

d'installer une centrale nucléaire sur leur commune — que s'est achevée, dans la soirée du mardi 17 juin, l'enquête d'utilité publique relative à l'installation de quatre réacteurs atomiques d'une puissance de 1.300 mégawatts chacun, à Chooz (Ardennes), un village de huit cent six habitants.

De notre envoyé spécial
JEAN-MICHEL
DURAND-SOUFFLAND

en fer de lance que les Belges nomment la « botte de Givet » et les Français la « pointe de Givet », la carte de l'Europe pénétrant profondément dans le territoire belge, au sud de Dinant. Une position très particulière, qui fait se plaquer étonnamment la politique sur la géographie, et explique aisément la présence de nombreux manifestants belges, venus en volée des Ardennes françaises en colère, tout au long des dernières semaines, et expliquent de même pourquoi la contestation, ici, devient une affaire internationale non plus la France seule, mais deux nations confrontées au même danger, sans qu'une frontière y change quoi que ce soit. A cet égard, les

actions entreprises par des comités, des associations et même des particuliers, ont permis de peser de tout leur poids sur le dossier. Ils ont fait valoir que le refus n'est pas un acte de désobéissance, mais une réaction légitime à une menace sur les deux rives de la Meuse.

La deuxième pointe — et non la moindre — porte sur le fait nucléaire lui-même. En effet, Chooz vit déjà à l'heure atomique depuis le mois d'avril 1967, date à laquelle était mise en service la première pile nucléaire, un réacteur à eau pressurisée, du type P.W.R. (refroidissement du réacteur assuré par de l'eau « ordinaire » sous pression), d'une puissance de 300 mégawatts.

Mais cet ensemble-là — dont il faut noter le passage qui résulte d'une coopération franco-belge, — totalement souverain, bête, qu'il est au creux d'une colline, sur un terrain boisé, n'avait pas suscité, à l'époque de sa mise en chantier, d'opposition formelle. D'abord, parce que sa présence plus que discrète ne s'ajoutait à rien sur le site particulièrement plaisant et vierge jusque-là de toute industrie, et, ensuite, parce que les riverains étaient encore loin de mesurer, voire maintenant craignent, les dangers réels d'un tel voisinage.

(Lire la suite page 12.)

AU JOUR LE JOUR

BIEN CONSERVÉS

Il fut un temps à gauche où la question essentielle était de ne pas désespérer Billancourt. Il semble qu'aujourd'hui, en face, le souci principal soit de ne pas désespérer Pussu. De ce côté-là, tous les experts sont permis puisqu'un leader des jeunes giscardiens vient de déclarer qu'il n'y a rien de plus important que de préserver le mouvement qu'il dirige « l'engagement n'est pas un engagement ».

L'encadrement n'est pas une variété toute nouvelle sur le marché des primes, on ignore encore s'il s'agit d'une entrée tout à fait nouvelle ou d'une production à long terme, mais nous nous attendons à ce que les jeunes gens n'aient pas de la préservation des attitudes de la préservation d'un adjoint conservateur.

BERNARD CHAPUIS.

Le vote de la réforme pénale

Le souci d'en finir au plus vite avec le projet « sécurité et liberté » a limité le contrôle parlementaire

La discussion du projet « sécurité et liberté » devait se poursuivre samedi 21 juin toute la journée et prendre fin, selon le vœu du garde des sceaux, dans la nuit de samedi à dimanche. Après que M. Peyrefitte eut recouru, dès vendredi, à l'article 44 de la Constitution (vote bloqué), les députés socialistes, considérant qu'ils étaient privés de leur droit d'amendement, ont cessé de participer au débat.

Considérablement écourtée par le départ des élus du groupe socialiste, la discussion devait se circonscire à un échange entre la commission des lois et le garde des sceaux. Le R.P.R., dont le président, M. Labbé, avait lui-même demandé au gouvernement d'utiliser l'article 44.

Ainsi une loi touchant à des principes fondamentaux du droit, élaborée dans le secret des cabinets, a-t-elle été examinée avec le souci d'en finir au plus vite et aux dépens des garanties qu'offre le débat contradictoire à l'Assemblée nationale.

Quelle habile manœuvre ! Quel habile manœuvrier ! Lorsque, au terme de l'examen des articles, l'Assemblée nationale se sera prononcée sur l'ensemble du projet de loi « sécurité et liberté », le ministre de la justice pourra savourer son triomphe. Il aura franchi, sans incident de parcours décisif, la première étape vers l'adoption de son texte. Sans préjuger l'avenir, qui lui réservera les surprises, on peut augurer que la Haute Assemblée ne lui facilitera pas la tâche. Ne serait-ce que pour défendre les droits du législateur face aux pouvoirs de l'exécutif.

Le projet, faut-il le rappeler, avait pour objet de modifier le droit de son adoption par le conseil des ministres, le 30 avril, une vague de réprobation. Un grand nombre d'avocats et de magistrats dénonçaient un texte trop élastique, trop libéral, sans limites, et les interventions à la tribune et les interventions à la télévision, le garde des sceaux s'était employé à rassurer l'opinion publique sur les combats les effets de ce qu'il se pût à qualifier de « campagne de presse ». Au fil des jours, on s'aperçut que les journaux de tous bords manifestaient une même

nouvelles » dont M. Peyrefitte compte généralement faire cadeau aux Français. D'abord hostile, parce que soignée — elle aussi — des libertés, la majorité finit par trouver quelque charme à un discours qui sonnait haut et fort — dans toutes les circonstances du pays — l'éloge de la « honnêteté » et « l'honnêteté » découvrait beaucoup d'assassins sur le pas de leur porte.

La majorité en vint à rechercher une formule de conciliation. Sous la haute autorité de son président, M. Foyer (R.P.R.), et avec l'aide, dévouée de son rapporteur, M. Piat (R.P.R.), la commission des lois de l'Assemblée entreprit de mettre en pièces le projet initial. Du moins, on se plut à le faire croire. Ce travail effectué, M. Foyer devint le plus zélé défenseur d'un projet jugé « indigne » par le président de son parti, le R.P.R., qui annonçait son intention de ne pas le voter. Le parti socialiste, de son côté, prit la tête de la rébellion parlementaire et engagea un combat essentiellement politique : il prit les seules armes que la Constitution octroie à l'opposition : celles de la procédure.

Dès le début de la discussion des articles, mardi 17 juin, les députés socialistes multiplièrent les interruptions de séance et M. Foyer (R.P.R.) annonça sans détours la tactique choisie : le groupe socialiste demanderait un scrutin public sur chaque amendement. De trois cent cinquante, ceux-ci passèrent, quelques jours plus tard, à quatre cent soixante. L'opération « course de lenteur », revêtait apparemment quelques chances de succès, puisque la session s'achève le 30 juin.

LAURENT ZECCHINI.

(Lire la suite page 5.)

AUX ASSISES EUROPÉENNES D'HYÈRES

Le P.S. et le cinéma

A l'occasion des premières assises du cinéma et de l'image, qui sont organisées par le parti socialiste, à Hyères (Var), du 20 au 22 juin, M. François Mitterrand, premier secrétaire du parti socialiste, a présenté, le vendredi 20 juin, un ensemble de propositions concrètes tendant à substituer à un système fondé sur le monopole des diffuseurs de films un autre système reposant sur la primauté des droits des créateurs et des spectateurs.

Ces propositions, dont une des plus spectaculaires consisterait, à l'exemple du cinéma allemand, à remplacer l'aide automatique à la création cinématographique par une aide sélective, ont été faites par le premier secrétaire du parti socialiste, en vue de l'établissement d'un « manifeste » qui servirait de conclusion aux travaux sur le thème : « Sauver les cinémas nationaux en Europe ».

Une centaine de réalisateurs, acteurs, experts, économistes, responsables d'institutions cinématographiques, représentés par onze pays (1), participent à cette rencontre qui sert de prologue au traditionnel Festival international du jeune cinéma d'Hyères.

Pour M. Mitterrand, le système cinématographique est actuellement dominé, en France, par quelques « fœdox » qui imposent leur loi. Ce ne sont, a-t-il déclaré, ni les créateurs, ni les producteurs, mais les diffuseurs d'images : les trois chaînes de télévision et les trois circuits privés d'exploitation et de distribution, contrôlés par l'industrie américaine. Cinq ou six personnes au total décident de l'avenir du cinéma. C'est un système nuisible à la création. Selon le premier secrétaire du parti socialiste, « les chaînes pointent à bas prix les films, sans pour autant participer à leur production ». Quant aux circuits privés, « ils imposent aux producteurs les créateurs les plus rentables à court terme, sans vraiment donner leur chance à de nouveaux créateurs ».

Comment un gouvernement so-

GUY PORTE.

(Lire la suite page 2.)

(1) Parmi les réalisateurs présents à Hyères figurent notamment Marco Ferreri, Marco Loro, Vittorio Gassman, Giuseppe Bertolucci, Marco Bellocchio (Italie), Peter Fleischmann (R.F.A.), Pierre Kast, Laurent Heynemann, Marguerite Duras (France), etc. Parmi les acteurs et actrices, Laura Betti (Italie), Romya Garcia, Sully Odier, Daniel Ojeda (France). Le P.C. italien et le P.C. espagnol sont officiellement représentés aux côtés d'un délégué du R.P.D. allemand, M. Reibenstein, et de deux réalisateurs communistes français.

AFRIQUE

Les dirigeants d'Afrique australe et centrale cherchent à échapper à l'emprise de Pretoria

Nairobi. — Comment devenir moins dépendant du « pays de l'apartheid » ? Depuis plusieurs mois, cette interrogation semble hanter la plupart des dirigeants d'Afrique australe et centrale. Ils ont élaboré le 1^{er} avril, à Lusaka, un « programme d'action » en sept points, dont la réalisation, établie sur dix ans, devrait coûter environ 2 milliards de dollars. L'un des chapitres de ce programme prévoit la création d'une « commission des transports et des communications » qui sera basée à Maputo. Elle coordonnera la préparation des projets de développement régionaux en dehors du réseau de communications

resserrement des liens d'interdépendance entre Pretoria et tous les voisins, plus ou moins proches. Désireux de faire échouer à ce grand dessein sud-africain, neuf pays d'Afrique australe ont élaboré le 1^{er} avril, à Lusaka, un « programme d'action » en sept points, dont la réalisation, établie sur dix ans, devrait coûter environ 2 milliards de dollars. L'un des chapitres de ce programme prévoit la création d'une « commission des transports et des communications » qui sera basée à Maputo. Elle coordonnera la préparation des projets de développement régionaux en dehors du réseau de communications

De notre correspondant en Afrique orientale

sud-africain. Par sa qualité et sa densité, celui-ci est l'un des plus efficaces leviers au service de la puissance économique de Pretoria. Dans le droit fil de la réunion de Lusaka, quatre dirigeants de la région, MM. Mugabe (Zimbabwe), Machel (Mozambique), Mubutu Sese Seko (Zaire) et Kaunda (Zambie), se sont réunis jeudi 19 juin, à Lubumbashi, capitale du Shaba, afin de jeter les bases d'une politique commune en matière de transports. Les

données du problème sont assez claires. Trois des pays sont sous-développés (Zambie, Zimbabwe) et presque tous leurs produits — sont en aliénation leur dépendance envers l'Afrique du Sud — ils ont besoin de renforcer leur coopération avec le Mozambique, dont l'infrastructure portuaire est justement sous-employée. Depuis 1978, pour 30 % le commerce extérieur zambien transite par la route du Sud, jusqu'aux ports sud-africains de Durban et East-London. Par cette voie, la Zambie exporte une partie de ses minerais (cuivre, or, chrome). L'importation — au prix fort — du mazout, du blé, des engrais et des produits manufacturés. Le Zimbabwe a succédé à une politique entre les deux gouvernements intéressés. La Tanzanie reproche aux importations zambiennes d'être déviées vers le Zaire au profit de la route du Sud. Elle exige de son partenaire le transfert d'un logement minimum mensuel de 200 tonnes de marchandises. Elle assure, elle, le Zaire à la reconnaissance de quelle manière des pièces détachées chinoises sont saisis pour la réparation des locomotives.

La Zambie rejette sur la Tanzanie la responsabilité de l'échec de la route du Sud, et les négligences commises par son voisin : congestion du port de Dar-es-Salaam, retard de paiement des frets, corruption des autorités portuaires, chantage des marchandises. « La seule façon d'obtenir les importations », souligne récemment le Zaire Daily Mail, « est leur fournir un meilleur service et des coûts réduits ». En 1979, le Zaire a enregistré un déficit de 18 millions de dollars. Non seulement les locomotives sont immobilisées dans leurs ateliers de réparation. Les wagons sont en nombre insuffisant et souvent mal adaptés aux conditions locales. La Tanzanie a annoncé en mars un ambitieux plan de développement du port de Dar-es-Salaam.

Malgré cela, la Zambie manifeste un intérêt accru pour les débouchés mozambicains. L'intérêt du Zaire n'est pas moindre. Il ne peut utiliser le chemin de fer de Beira, jusqu'au port anglais de Lobito, régulièrement saboté par les maquisards de l'Unita. La « voie nationale » qui débouche à Malindi, sur l'océan Indien, est encore plus défectueuse. Pour le Zaire, la meilleure solution consiste donc à évacuer la plus grande part des produits miniers du Shaba vers les trois ports mozambicains en service : Beira, Maputo et Nacala. Dans cette optique, le président Machel, jusqu'au jour de son décès, a rendu l'accès au Mozambique.

Pour le gouvernement de M. Machel, en proie à de sérieuses difficultés, de trésorerie, ces perspectives de commerce avec le Zaire et la Zambie exportent chaque année un million de tonnes de minerais. Mais les ports mozambicains ne peuvent actuellement répondre à leurs besoins. Les Zambiens, en raison de la guerre en Rhodesie, le port de Beira est resté sous-utilisé pendant quatre ans. Il doit être modernisé et agrandi. En outre, les trois partenaires du Mozambique ne pourront utiliser le port de Maputo à pleine capacité qu'une fois achevés les travaux de réparation de la voie ferrée reliant — à travers le sud-est du Zimbabwe — la vallée du Limpopo à Maputo. Celle-ci était encore, il y a six mois, la cible privilégiée des raids de l'armée rhodésienne.

La « réorientation » du trafic portuaire mozambicain au profit de ses voisins méridionaux permettra au gouvernement de M. Machel de prendre peu à peu ses distances envers Pretoria. Actuellement, la majorité des marchandises transitant via Maputo proviennent d'Afrique du Sud ou lui sont destinées. Une équipe de techniciens sud-africains assure le bon fonctionnement des installations ferroviaires et portuaires du Mozambique. Quant au président Mubutu, la réunion de Lubumbashi pourrait lui fournir l'occasion de se rapprocher d'un groupe de pays africains « progressistes » avec lesquels il entendrait établir des relations commerciales. Après tout, le Mozambique et le Zimbabwe, dont le commerce reste pour des raisons historiques essentiellement orienté vers l'Afrique du Sud, seraient mal vus grâce à reprocher à Kinshasa ses complaisances passées pour le régime de Pretoria. Le président Mubutu traversa en 1978, M. Mugabe un intermédiaire compréhensif. Lors de l'indépendance de son pays, en avril, le premier ministre du Zimbabwe avait confié à M. Machel le chef de la délégation française aux cérémonies, au désir de se rapprocher du Zaire, prouvant à quel point il faisait passer les considérations économiques avant les allégeances idéologiques.

JEAN-PIERRE LANGELLIER.



A TRAVERS LE MONDE

El Salvador

● **DECOUVERTE DE TRENTE CADAVRES.** Les cadavres de trente jeunes Salvadoriens ont été découverts, vendredi 20 juin, dans les environs de San-Miguel (135 km à l'est de San-Salvador). D'autre part, deux industriels, militaires du « Front amical » (FAN), en lutte contre les groupes d'extrême gauche, MM. Wilfredo et Richard Rumbaut, ont été assassinés. Enfin, l'armée a annoncé avoir démantelé deux camps de guérilleros des Forces populaires de libération (F.P.L.) dans les environs du village de Villa-Victoria, près de la frontière avec le Honduras. Selon un communiqué militaire, plusieurs guérilleros ont été tués au cours des affrontements sans que l'armée subisse de pertes. — (A.F.P.)

Etats-Unis

● **LE SORT DES CUBAINS ET HAÏTIENS EN FLORIDE.** Le gouvernement a décidé d'autoriser les quelque 114 000 Cubains et 15 000 Haïtiens entrés illégalement en Floride depuis la prise de pouvoir par le régime de Fidel Castro pendant encore au moins six mois, a annoncé, vendredi 20 juin, le département d'Etat. Durant cette période, ils pourront bénéficier d'une aide sociale et médicale et obtenir du travail. — (A.F.P.)

● **M. CYRUS VANCE,** ancien secrétaire d'Etat américain, a été élu jeudi 19 juin membre du conseil d'administration du New York Times. Depuis sa démission du gouvernement, en avril, à la suite de la tentative de sauvetage des otages d'Iran, il a repris ses activités d'avocat à New-York. — (A.F.P.)

Ghana

● **UNE COMMISSION D'ENQUÊTE.** — Vingt-trois organisations gyanaises ont réclamé, vendredi 20 juin, à

Georgetown, la constitution d'une commission internationale d'enquête sur « les circonstances de la mort » du Dr. Walter Rodney. Elles demandent aussi un « retour immédiat à la démocratie et à la légalité ». Le Dr. Rodney, l'un des principaux dirigeants du mouvement de libération de l'Alliance populaire des travailleurs, a été tué dans sa voiture piégée. — (A.F.P.)

Inde

● **M. HUANG HUA EN INDE.** — M. Huang Hua, ministre chinois des affaires étrangères, fera, avant la fin de l'année, une visite officielle en Inde, a déclaré, le vendredi 20 juin, au Parlement, son homologue indien, M. Narsimha Rao. — (Rester.)

Libéria

● **L'ASSEMBLEE EUROPEENNE DENONCE L'ATTAQUE DE L'AMBAassade DE FRANCE.** L'Assemblée européenne a dénoncé la violation de l'ambassade de France à Monrovia par les forces du nouveau régime libérien pour s'assurer de la personne d'Adolphus Tolbert, fils aîné du président assassiné, qui y avait trouvé refuge. Elle a demandé au conseil des ministres de la Communauté de reconsidérer les relations de la C.E.E. avec le Libéria, signataire de la Convention de Lumé. — (Corr.)

Ouganda

● **UN APPEL.** — Le Secours catholique (106, rue de Bac, 75341 Paris Cedex 07) lance un appel à la solidarité en faveur de la population de la province de Karamoja, victime de la sécheresse qui sévit en Ouganda (pour les dons, adresser le C.C.P. Paris 5 630 09 K avec la mention « Ouganda »).

Syrie

● **LA LUTTE CONTRE LES « CRIMINELS ».** — Huit « criminels » de la bande des frères musulmans, dont une femme,

ont été tués, vendredi 20 juin, par les forces de l'ordre, dans la ville de Hama, au centre de la Syrie, annonce Radio-Damas. « Les huit activistes, ennemis de Dieu et du peuple », avaient été enrôlés dans une maison de la ville à la suite d'une démonstration de la population », précise la radio. « Après un échange de coups de feu, les huit criminels ont été liquidés ». Des armes et des munitions ont été saisies à l'intérieur de la maison, assure la radio. — (A.F.P.)

Uruguay

● **LA CONVERGENCE DEMOCRATIQUE,** un rassemblement de personnalités de tout l'extrême politique opposé au régime militaire uruguayen, aura une représentation à Washington, à Madrid, et à Londres, a annoncé, lors d'une conférence de presse qui a eu lieu le vendredi 20 juin, à l'Assemblée nationale à Paris, le secrétaire de cet organisme, M. Justino Zavala, membre du parti Colorado, ce qui, en outre, insiste sur l'importance de la récente déclaration commune des deux formations traditionnelles du pays, les partis Blanco et Colorado. Ceux-ci ont donné leur appui aux principes démocratiques et leur opposition au projet d'« internationalisation » de la dictature par le biais d'un référendum prévu pour l'automne prochain.

Zimbabwe

● **ASSASSINAT DE QUATRE MEMBRES DU PARTI AU POUVOIR.** — Le police du Zimbabwe a annoncé, vendredi 20 juin, que quatre membres de l'Union nationale africaine du Zimbabwe - Front patriotique (ZANU-P.F.), parti au pouvoir à Salisbury, ont été assassinés. On ignore à quelle date précise ces quatre personnes ont été tuées, mais un responsable du parti a indiqué que l'une des victimes avait été jetée dans un brazier et que deux autres avaient été brûlées. — (A.F.P.)

Kenya

M. ARAP MOI REMANIE SON GOUVERNEMENT

Nairobi (Reuters). — Le président Daniel Arap Moi a remanié, vendredi 20 juin, le gouvernement kenyan, au sein duquel fait sa rentrée M. Charles Njonjo, qui fut pendant dix-sept ans ministre de la justice. M. Njonjo, qui avait quitté la vie publique en mai, se voit confier le portefeuille de l'Intérieur et des affaires constitutionnelles, ce qui le place en troisième position dans la hiérarchie, immédiatement après le vice-président Mwai Kibaki. Ce portefeuille concerne en effet la police judiciaire (C.I.D.), qui gère les affaires judiciaires pénitentiaires et le bureau des élections. M. Njonjo, qui avait participé à une élection législative partielle dans une circonscription kikuyu — ethnique à laquelle il appartient — avait été considéré comme l'un des principaux artisans de la transition opérée « en douceur » à la suite de la mort de Kenyatta, père fondateur de la nation. D'autre part, onze des vingt-quatre ministres sortants du gouvernement furent en novembre, au lendemain des élections, chargés d'attributions.

Italie

M. PAJETTA RÉPOND AUX ATTAQUES SOVIÉTIQUES CONTRE LE P.C.I.

De notre correspondant

Rome. — Le parti communiste italien a pris au sérieux l'attaque de la revue soviétique Temps nouveaux contre son ministre des affaires étrangères, M. Gian-Carlo Pajetta (le Monde du 21 juin). Au-delà de l'intérêt et de l'importance au S. P. S. qu'il représente, l'attaque soviétique contre le ministre italien qui semble être visée par le Kremlin. M. Pajetta a estimé nécessaire de répondre aux Soviétiques en première page de l'Unità. Il se garde bien de recourir à l'ironie qui caractérise certaines de ses interventions. De même s'interdit-il de « dramatiser » un article qui « doit avoir une certaine signification » mais dont les jugements « étranges » ou « somnambules » ne méritent pas qu'on s'en amuse outre mesure. Le dirigeant communiste s'écrit au passage l'agence Tass d'avoir « mal traduit » en italien son interview, « s'forçant » certaines phrases. M. Pajetta se contente donc de rappeler pour la vingtième fois les grands axes de

République Sud-Africaine

LA POLICE DISPERSE DES GRÉVISTES PRÈS DE PORT-ELIZABETH

La police sud-africaine a ouvert le feu vendredi 20 juin et utilisé des grenades lacrymogènes pour disperser des milliers de grévistes noirs et métis qui manifestaient dans la ville industrielle d'Uitenhage, près de Port-Elizabeth. Un manifestant a été blessé à la jambe. Un total de douze blessés, dont celui de Volkswagen et de Good-year, ont été touchés par les grèves, auxquelles participent environ sept mille cinq cents ouvriers. Les grévistes réclament des augmentations de salaires. Des arrestations de travail sont également signalées à East-London et à Blandfontein, près de Johannesburg. Ces mouvements, ainsi que la grève de cinq mille ouvriers du textile à Durban le mois dernier, sont illégaux selon la législation sud-africaine. Les mouvements en cours sont considérés comme une mise en garde au gouvernement, en raison de la détérioration des relations entre-prises. Des grèves répétées pourraient se multiplier et se révéler aussi dangereuses pour la stabilité du pays que les émeutes raciales de type de celles qui viennent de se dérouler au Cap. A Strasbourg, l'Assemblée européenne a adopté vendredi 20 juin une motion condamnant l'Afrique du Sud pour son refus d'abandonner les droits civiques et politiques élémentaires à l'ensemble de la population.

● **Trois hommes ont été pendus** jeudi à la prison centrale de Pretoria, portant à 65 le nombre d'exécutés depuis cette année. Les trois hommes exécutés, tous d'origine africaine, avaient été condamnés à mort pour meurtre. L'an dernier, 133 personnes

EUROPE

Espagne

Pour un article publié en 1978

Un dirigeant syndical, membre du comité central du P.C.E. est condamné à six ans de prison

Madrid (A.F.P.). — La presse et les organisations de journalistes espagnoles ont protesté, vendredi 20 juin, contre la condamnation à six ans et deux mois de prison de Francisco Garcia Salvo, dirigeant des Commissions ouvrières (syndicat proche du P.C.E.) et membre du comité central du P.C.E., pour un article publié en 1978. Il s'agit de la plus forte condamnation pour un délit d'opinion imposée par des tribunaux depuis la mort de Franco en novembre 1975, et de la peine la plus sévère également contre un dirigeant communiste depuis lors. M. Garcia était accusé de fausses déclarations à l'administration de la justice pour un article où il critiquait la prérogative du roi d'octroyer la grâce.

M. Garcia est un ancien journaliste, qui avait été condamné à la prison plusieurs fois sous le franquisme. La Fédération nationale des associations de la presse a manifesté sa tristesse pour cette condamnation, tandis que l'Union des journalistes condamne la condamnation à six ans et deux mois de prison de Francisco Garcia Salvo, dirigeant des Commissions ouvrières (syndicat proche du P.C.E.) et membre du comité central du P.C.E., pour un article publié en 1978. Dans un éditorial, le quotidien El País, indépendant, s'interroge sur l'action d'un juge qui condamne à six ans de prison l'auteur d'un article et à quelques mois de militaires séditions, allusion à la condamnation le 1^{er} mai à sept et six mois de prison de deux officiers convaincus d'avoir tenté d'organiser un coup de main contre le palais du gouvernement.

« Quand on restreint comme on est en train de le faire la liberté d'expression, on coupe le cœur des libertés publiques et de la démocratie », affirme le quotidien.

PROCHE-ORIENT

Incertitudes en Haute-Égypte

II. — « Comme les Kabyles... »

Les actions des fondamentalistes islamiques en Haute-Égypte, notamment à Minieh, sont de plus en plus audacieuses et créent un climat de méfiance entre les communautés chrétienne et musulmane. Le Monde.

Assiout. — Dans la Lycopolis des Anciens, forte aujourd'hui d'un quart de million d'âmes, parmi lesquelles soixante mille coptes, le climat est plus détendu qu'à Minieh. D'ailleurs, dans la zone principale, à l'ombre d'une mosquée blanche et d'une église verte, un caféier nous lance en riant : « Les barbus (surnom donné aux intégristes) ont à deux reprises cassé nos cafés, cette année et l'an passé. Cette fois je ne les remplacerai pas... » Ici les juges se défont de l'homme. Dans ses mémoires il rend hommage à l'école copte dont il fut élève. Mais actuellement l'Impression qu'il laisse est celle d'un homme qui, dans quelques semaines, aura quitté son pays pour aller occuper un poste de juge à Assiout. C'est un homme bon. Dans ses mémoires il rend hommage à l'école copte dont il fut élève. Mais actuellement l'Impression qu'il laisse est celle d'un homme qui, dans quelques semaines, aura quitté son pays pour aller occuper un poste de juge à Assiout.

Le sabotage du Wafd. Cependant, les responsables paraissent mal à l'aise dès que l'on aborde la « question copte ». Et cela est vrai dans un sens, à la fois, car des « faits isolés » répétés empoisonnent peu à peu la vie communautaire. Or, les responsables du Wafd, certains citoyens, qui savent à quel point leur administration est jalouse de ses prérogatives, ne s'occupent pas de la question copte. Pour ces derniers, le régime est engagé à fond avec le soutien de la grande majorité de la population, visée par le Wafd. Pour ces derniers, le régime est engagé à fond avec le soutien de la grande majorité de la population, visée par le Wafd.

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

De notre envoyé spécial J.-P. PÉRONCEL-HUGOZ

consigne de surout n. pas faire de « martyrs » parmi les intégristes. Pourtant à trois reprises au moins cette année elle est intervenue rudement contre les « barbus » : à Assiout, le 13 janvier, après deux tentatives d'attentat dans des églises elle a abattu le tailleur Ali Mustafa Al-Maghrabi, chef local de l'organisation Al-Djihad (La Guerre sainte) ; à Assiout, le 28 mars, au cours de manifestations intégristes, ce fut le tour d'Antar, employé à l'université, tandis qu'à Minieh, le 8 avril, M. Hamed Noh, fils d'un épicière, était tué au moment où il mettait la fin à une voiture de police. A la fin du mois d'avril sept gros canons pleins de policiers se trouvaient toujours en permanence dans le quartier sud de Minieh, secteur « chaud » de cette ville. La mesure d'antiterrorisme la plus spectaculaire, mais il reste à savoir si elle ne demeure pas lettre morte comme la décision présidentielle prise à Assiout en avril 1979 de prohiber « toute activité politique dans les universités » — a été décrétée par le Rals le 19 mai : « Désormais les activités du Groupement islamique sont abolies, interdites dans les universités ainsi que celles des organisations chrétiennes » (cette dernière mention paraît avoir été ajoutée pour faire bon poids). L'existence d'un mouvement copte extrémiste, à moins qu'elle ne soit totalement secrète, n'ayant jusqu'à été signalée (en Égypte).

Un ancien boursier en France précise : « Oh ! nous ne demandons pas le droit d'épouser des musulmanes, l'islam tout entier en réfrérait. Mais nous voulons pouvoir enseigner l'arabe qui est devenu notre langue, ou bien être gynécologues ou ambassadeurs. Nous souhaitons pouvoir construire des églises aussi librement que le font les musulmans pour les mosquées. Nous désirons enfin que Sadate s'occupe de nous, comme l'État s'occupe des autres citoyens. » La revendication copte face à l'extrémisme islamique est loin d'être générale ni surtout toujours aussi clairement exprimée, mais elle est désormais une réalité. Si elle ne reçoit pas au moins partiellement satisfaction — notamment par la neutralisation des intégristes auteurs de violences — elle ne peut que pousser à demander si elle ne donnera pas naissance à un intégrisme copte, prêt à affronter celui des confrères musulmans.

FIN

Publié

Halte à la colonisation et à la terreur en Palestine

Avec les tentatives de meurtre perpétrées contre trois maires palestiniens en Cisjordanie occupée, le mouvement de libération de la Palestine (Olp) vient de franchir un seuil nouveau dans le terrorisme anti-arabe. Afin d'imposer une colonisation de peuplement dans le but proclamé d'établir la domination exclusive des Juifs sur toute la Palestine, le gouvernement israélien met en œuvre, depuis 1967, tout l'arsenal des mesures répressives qui caractérisent une occupation contre laquelle se dressent une résistance armée et une résistance civile. Les représailles, punitions collectives et bombardements de populations civiles au-delà des frontières, couvre-feu et interdictions, dynamitage ou empiétement de maisons, expulsions et déportations.

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

ASIE

LA RÉUNION DU COMITÉ DE MÉDIATION ISLAMIQUE

Nous ne parlerons jamais au régime fantoche de Kaboul

déclare un porte-parole de la résistance

La première session de la réunion de la commission créée par la Conférence islamique pour tenter de trouver une solution à la crise afghane a eu lieu, vendredi 20 juin, à Mont-Pélerin, en Suisse. Seuls les représentants de la résistance y ont participé. Kaboul n'ayant pas répondu à l'invitation, aucune invitation n'a été adressée à Moscou. Cette rencontre a surtout permis aux responsables des mouvements de résistance basés au Pakistan d'écarter les points de vue devant le comité islamique et devant la presse. A l'issue de la réunion, M. Chahidi, secrétaire général de la Conférence islamique, a déclaré : « Il ressort de leurs exposés qu'il est un important besoin d'aide, notamment en armement, mais ce n'est pas à nous de répondre à cette question. Nous ne recherchons qu'une solution politique, pacifique et négociée. Des divergences semblent toutefois exister sur la mission du comité spécial puisque l'un de ses membres, M. Ghobad, ministre iranien des affaires étrangères, a déclaré avant l'ouverture des discussions qu'il attendait et des efforts pour établir un plan commun de résistance aux troupes soviétiques en Afghanistan et qu'il espérait une unification des groupes rebelles. »

Les représentants des deux mouvements de résistance, l'Alliance islamique pour la libération de l'Afghanistan et le Hezb-e Islami, parti islamique, se réunissent à la rencontre de Mont-Pélerin. « Nous sommes venus pour expliquer notre problème au monde entier, car il est concerné, et notre combat devrait être soutenu par lui. Nous ne parlerons jamais au régime fantoche de Kaboul, car il est parti d'un gouvernement soviétique, qui doit être notre seul interlocuteur et à qui nous demandons le retrait immédiat de ses troupes et la reconnaissance de la souveraineté », a déclaré M. Abdoul Sayaf, chef de l'Alliance, lors d'une conférence de presse. Il a ajouté : « Nous sommes venus pour expliquer notre problème au monde entier, car il est concerné, et notre combat devrait être soutenu par lui. Nous ne parlerons jamais au régime fantoche de Kaboul, car il est parti d'un gouvernement soviétique, qui doit être notre seul interlocuteur et à qui nous demandons le retrait immédiat de ses troupes et la reconnaissance de la souveraineté », a déclaré M. Abdoul Sayaf, chef de l'Alliance, lors d'une conférence de presse.

Commentant, vendredi, l'inti-

Publié

Halte à la colonisation et à la terreur en Palestine

Avec les tentatives de meurtre perpétrées contre trois maires palestiniens en Cisjordanie occupée, le mouvement de libération de la Palestine (Olp) vient de franchir un seuil nouveau dans le terrorisme anti-arabe. Afin d'imposer une colonisation de peuplement dans le but proclamé d'établir la domination exclusive des Juifs sur toute la Palestine, le gouvernement israélien met en œuvre, depuis 1967, tout l'arsenal des mesures répressives qui caractérisent une occupation contre laquelle se dressent une résistance armée et une résistance civile. Les représailles, punitions collectives et bombardements de populations civiles au-delà des frontières, couvre-feu et interdictions, dynamitage ou empiétement de maisons, expulsions et déportations.

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

« L'HUMANITÉ » POLEMIQUE AVEC SES CONFRÈRES

« L'HUMANITÉ » POLEMIQUE AVEC SES CONFRÈRES

M. Marchais a été conduit à évoquer, au cours du voyage qu'il effectue depuis le 19 juin dans la région du Nord et du Pas-de-Calais, la campagne de presse engagée autour des événements en Afghanistan. L'Humanité du 21 juin revient sur ce sujet avec un éditorial de M. René Andrien qui fait suite à un précédent article de M. Roland Leroy, directeur du quotidien, sur « la curieuse déontologie des journaux ». Cette polémique oppose l'organe officiel du parti communiste à plusieurs autres journaux à propos de la situation en Afghanistan. Les articles de l'Humanité, M. Jacques Cornard, dépeignent la réalité afghane sous des couleurs telles que plusieurs de ses confrères dans la presse nationale, le Figaro, les journaux télévisés, ont mis en cause ce témoignage et lui ont opposé soit leurs propres informations, soit celles émanant de diverses sources à l'intérieur ou à l'extérieur du pays.

M. René Andrien observe que Jacques Cornard n'a jamais pointé la situation afghane « aux couleurs de l'Humanité » et il recense les fausses nouvelles et tentatives d'information qui n'ont pas eu de suites : l'empoisonnement de Kaboul par vingt mille rebelles, le suicide du président afghan Karim, l'attentat contre le général Kader, par exemple. « On ne sent pas ici de tension particulière », écrit M. Cornard dans l'Humanité du 21 juin, en faisant état de l'indignation des Français résidents en Afghanistan devant les reportages publiés dans la presse française.

M. Marchais, Andrien, Cornard, citent le Monde parmi les journaux qui se livrent à une « campagne d'information » mais ils tombent là dans le piège qu'ils déclarent. Si le Monde n'a pas d'envoyé spécial en Afghanistan, c'est parce que tous les journaux ne sont pas admis dans ce pays. Il s'en indique de la même façon qu'il proteste contre toute discrimination à l'égard de la presse communiste. Le Monde a été donc réduit à publier des informations sur l'Afghanistan en attendant que les conditions soient réunies pour que des journalistes puissent aller sur place. Le Monde a été donc réduit à publier des informations sur l'Afghanistan en attendant que les conditions soient réunies pour que des journalistes puissent aller sur place.

Commentant, vendredi, l'inti-

Publié

Halte à la colonisation et à la terreur en Palestine

Avec les tentatives de meurtre perpétrées contre trois maires palestiniens en Cisjordanie occupée, le mouvement de libération de la Palestine (Olp) vient de franchir un seuil nouveau dans le terrorisme anti-arabe. Afin d'imposer une colonisation de peuplement dans le but proclamé d'établir la domination exclusive des Juifs sur toute la Palestine, le gouvernement israélien met en œuvre, depuis 1967, tout l'arsenal des mesures répressives qui caractérisent une occupation contre laquelle se dressent une résistance armée et une résistance civile. Les représailles, punitions collectives et bombardements de populations civiles au-delà des frontières, couvre-feu et interdictions, dynamitage ou empiétement de maisons, expulsions et déportations.

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un « groupement islamique » (gama'ah islamiya) pour « lutter contre le communisme ». Avant d'être rejeté à l'Université, le régime s'est appuyé sur les Frères musulmans respectés de la répression nassérienne, bénéficiant du ralliement de militants marxistes, croisés par une jeunesse insatisfaite de son statut économique et en quête d'idéal, pourvu de subventions et de postes de travail. Une autre initiative, dont la responsabilité est partagée entre le régime actuel et les survivants de la classe politique libérale, est le sabotage en juin 1979 du parti nationaliste, laïque et modéré, le Rals, par la défection de son chef, le général El-Dokki, qui en moins d'un an avait réussi à ramener vers lui des foules de tous âges, tous milieux et toutes origines. Mal renseigné, le pouvoir s'inquiète, tandis que

Le Rals n'a pas pour autant dit son dernier mot. Musulman modeste et tolérant, il ne peut trouver de terrain d'entente durable avec les intégristes de l'islamisme. Sa tactique paraît consister, outre une infiltration policière du Groupement islamique, à faire passer les intégristes à la dévotion. C'est une tactique qui, dans le cas de l'Égypte, a été facilitée par des initiatives internes. L'une des principales étant sans doute la décision prise au début de la décennie écoulée par le Caire et Tripoli de pousser dans chaque université égyptienne la création d'un

Le Monde

politique

LE PROJET « SÉCURITÉ ET LIBERTÉ » A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Le débat se réduit à un échange entre le pouvoir et la commission des lois

Le projet de loi « sécurité et liberté », devait être adopté en première lecture, par l'Assemblée nationale, samedi 21 juin ou dans la nuit de samedi à dimanche. C'était là, du moins, le souhait du garde des sceaux. Les socialistes ayant refusé de prendre part plus longtemps à la discussion des articles de la Constitution, par le gouvernement, de l'article 44 de la Constitution (procédure du vote bloqué), le débat se poursuivait avec les représentants de la majorité et ceux du parti commu-

niste. Ces derniers défendaient des amendements invariablement repoussés, le R.P.R. s'en remettant, pour l'essentiel, aux amendements de la commission des lois, c'est-à-dire à son président, M. Foyer (R.P.R.). En dehors de quelques dispositions sectorielles, comme une plus grande répression du proxénétisme, à la demande de M. Pierre-Bloch (U.D.F.) (député de la circonscription de Paris où se trouve le quartier de la Goutte-d'Or), ou l'interdiction du tir aux pigeons vivants, selon le souhait de M. Le Tac

(R.P.R.), il est probable que le texte voté par l'Assemblée sera peu différent de celui élaboré par la commission. Deux exceptions cependant : la suppression de la notion de « rétrocession », qui, dans certains cas, multiplie par deux la peine encourue ; la suppression de l'incrimination pour « dégradation » d'objets mobiliers ou immobiliers appartenant à autrui.

Pour le reste, et notamment l'essentiel, MM. Peyrefitte et Foyer semblent d'accord.

● **Incapacité totale de travail.** Les députés reprennent l'examen de l'article 9 relatif aux coups et blessures volontaires. A l'initiative de M. MASSOT (app. P.S., Alpes-de-Haute-Provence), et de M. PIOT (R.P.R.), rapporteur de la commission des lois, l'Assemblée décide que « toute personne qui, volontairement, aura porté des coups et commis des violences ou voies de fait ayant entraîné une incapacité totale de travail pendant plus de huit jours, sera punie d'un emprisonnement de deux mois à deux ans et d'une amende de 2 000 à 20 000 francs ou de l'une de ces deux peines seulement ».

● **Funaminité des suffrages.** L'Assemblée décide, sur proposition du rapporteur, que les caractéristiques médicales de la maladie ou la durée de l'incapacité totale de travail « devra porter qui est destiné à être produit en justice ».

Faisant sienne la proposition de la commission, l'Assemblée décide à l'unanimité que les mêmes peines seront applicables lorsque les coups et blessures, même s'ils n'ont pas occasionné une incapacité totale de travail, auront été commis avec certaines circonstances aggravantes (le texte initial prévoyait un doublement des peines).

Ces circonstances sont les suivantes : sur toute personne hors d'état de se protéger elle-même en raison de son état physique ou mental ; sur un ascendant légitime ou naturel ou sur les pères et mères adoptifs ; sur un instituteur ou un professeur ou un agent de la force publique ou un citoyen chargé d'un ministère de service dans l'exercice de ses fonctions ou à l'occasion de ces fonctions ; la demande de M. Fournier (P.S.), les députés sont inclinés dans ces dernières dispositions ; sur un témoin en matière pénale en vue de le déter-

miner à ne pas témoigner ou à faire une déclaration mensongère ; avec préméditation ou guet-apens ; par plusieurs personnes, qu'elles aient chacune la qualité de coauteur ou de complice (la notion de « en réunion » est supprimée) ; avec port d'armes ; de nuit (l'amendement de suppression de ce dernier cas est approuvé par la commission et le gouvernement, est repoussé par 261 voix contre 208).

● **Prévention de la parole au cours d'un débat.** M. LABBÉ (président du groupe R.P.R.) déclare que l'opposition « se livre à des manœuvres dilatoires et recourt à un blocage qui nous ne pouvons tolérer ». Il ajoute : « Je demande au gouvernement de prendre ses responsabilités et de ne pas laisser l'Assemblée nationale se voir empêcher de travailler par la commission des lois ». S'adressant à l'opposition, M. HAMMEL (U.D.F., Rhône) indique : « Reconsidérez votre attitude, afin que nous puissions poursuivre nos travaux sans nous voir empêcher de travailler. L'institution parlementaire n'a rien à gagner ».

● **La majorité exerce le pouvoir.** M. Fournier (P.S.) rappelle que la majorité a le droit de proposer des amendements à la loi. Il demande à la majorité de ne pas laisser l'Assemblée nationale se voir empêcher de travailler par la commission des lois. Il ajoute : « Je ne puis personnellement accepter que la majorité se laisse empêcher de travailler par la commission des lois ».

● **La majorité exerce le pouvoir.** M. Fournier (P.S.) rappelle que la majorité a le droit de proposer des amendements à la loi. Il demande à la majorité de ne pas laisser l'Assemblée nationale se voir empêcher de travailler par la commission des lois. Il ajoute : « Je ne puis personnellement accepter que la majorité se laisse empêcher de travailler par la commission des lois ».

M. FOYER : un véritable sabotage du travail parlementaire

M. DUCOLON (P.C., Hauts-de-Seine) observe : « En demandant au gouvernement de recourir à l'article 44 de la Constitution, le groupe R.P.R. fait une proposition dangereuse, étonnante d'audace, quand il n'est que la répétition de ce qu'il a déjà fait, et ce, à l'Assemblée nationale ».

M. FOYER, président de la commission des lois, affirme, en s'adressant aux députés socialistes : « C'est un véritable sabotage du travail parlementaire. L'article 44 de la Constitution a été introduit dans la Constitution pour permettre de résister à un tel blocage. Il al-

lirme que ces procédés « déshonorent ceux qui y ont recouru ».

Représentant la parole, M. LABBÉ remarque à propos du boycottage des travaux parlementaires par le R.P.R. à la suite de l'absence de la majorité : « La majorité a le droit de proposer des amendements à la loi. Il demande à la majorité de ne pas laisser l'Assemblée nationale se voir empêcher de travailler par la commission des lois ».

● **La majorité exerce le pouvoir.** M. Fournier (P.S.) rappelle que la majorité a le droit de proposer des amendements à la loi. Il demande à la majorité de ne pas laisser l'Assemblée nationale se voir empêcher de travailler par la commission des lois. Il ajoute : « Je ne puis personnellement accepter que la majorité se laisse empêcher de travailler par la commission des lois ».

Questions au gouvernement

Vendredi 20 juin, à l'Assemblée nationale, au cours de la séance consacrée aux questions orales sans débat, les sujets suivants sont notamment abordés :

● **Scolarisation des enfants français de l'étranger.**

En réponse à une question de M. Lathuille (R.P.R., Gironde) sur les difficultés rencontrées par les Français habitant à l'étranger pour scolariser leurs enfants, M. Fournier (P.S.), ministre des Affaires étrangères, déclare : « Un redéploiement des postes d'enseignants est à l'étude, qui permettra, dès 1981, et avant même que le projet de budget ait été arrêté, d'améliorer la situation dans les pays défavorisés. Une augmentation de traitement de 10 à 30 % est accordée aux professeurs recrutés localement, parmi lesquels figurent de nombreuses épouses de conseillers techniques qui dispensent, à moindre frais pour l'État, un enseignement de qualité. S'agissant des élèves, poursuit M. Fournier, nous avons été mis à l'étude, en vue de la plateforme, voire de réduire progressivement les droits d'inscription. La gratuité des études est un objectif que le ministre des Affaires étrangères ne saurait abandonner, mais, à cet égard, je ne voudrais pas créer d'illusions : la loi est territoriale, et on démontre, même compte tenu de la contribution des parents ou des entreprises, la scolarisation d'un jeune Français à l'étranger coûte plus cher à l'État que celle d'un jeune métropolitain ».

Le ministre indique que des places seront réservées, dès que possible, à des enfants français, pour les classes secondaires, et que des places seront réservées, dès que possible, à des enfants français, pour les classes préparatoires aux grandes écoles. Il ajoute : « Cette mesure sera,

si nécessaire, étendue ultérieurement à d'autres établissements ».

● **Pêche maritime.**

En réponse à une question de M. Lathuille (R.P.R., Gironde) sur la détérioration de la situation des marins-pêcheurs, M. Benoit, ministre de l'Éducation, suppléant M. La Thuillière, ministre des Transports, rappelle que l'aide au carburant instituée en 1974 n'était pas destinée à devenir « un système de prérogative permanente des pêcheurs au prix du pétrole ». Il ajoute : « Nos partenaires européens partageant cette conception, puisqu'ils ont tous supprimé l'aide qu'ils avaient instituée, en tout cas, la France, n'a pas supprimé cette aide, fixée pour 1980 à 53 millions de francs. Le gouvernement a accordé un soutien de 100 millions de francs à la pêche en 1979, ce qui fait d'ailleurs l'objet de critiques de la Commission européenne. Des mesures ont été récemment prises pour intervenir sur le marché du poisson, notamment par une augmentation du P.M., qui sont passées de 19 à 23 millions de francs ».

● **Mensualisation des pensions.**

En réponse à M. Berest (U.D.F., Finistère), sur le problème de l'extension progressive à l'ensemble du territoire, notamment dans le Finistère, du paiement mensuel des pensions, M. Dolmas, secrétaire d'État chargé de l'environnement, déclare : « La mensualisation est appliquée, depuis le 1^{er} janvier 1980, dans cinquante-sept départements, qui représentent un million de bénéficiaires, soit la moitié des pensionnés. La mensualisation reste donc à étendre à quarante-cinq départements d'outre-mer, soit au total un million cent cinquante-neuf mille pensionnés ».

Les avocats socialistes plient bagages

Avec le départ de l'hémicycle des socialistes, l'Assemblée est privée du concours de quatre députés, avocats de leur état, dont les interventions donnaient un certain intérêt aux débats. MM. Forni, Hantecœur, Marchand et Massot n'ont pu échapper que par une démission à la présidence de la séance, à la suite de ce qu'ils ont qualifié de « sabotage ».

Les demandes de scrutin public répondant à la hâte avec laquelle le gouvernement avait saisi les députés et prétendant les faire travailler dans la ciarité.

La bataille menée par M. Forni et ses trois collègues n'a pas eu l'heure de plaire à M. Foyer (apparenté R.P.R.), qui s'est exclamé : « Au groupe socialiste, seuls les avocats sont en séance ! ». M. Volin, exploitant forestier de son état, reprendrait

un argument déjà développé par MM. Barre et Peyrefitte, selon lequel les adversaires du projet sont animés par des motifs « corporatistes ».

N'en déplaise à M. Claude Labbé, qui a taxé ces manœuvres de « sabotage », la contribution des avocats socialistes, avant qu'ils ne fassent bagage, avait été de qualité, permettant aux députés qui ne se sont pas encore fait une religion sur les sobriquets attribués du vote de voter en connaissance de cause.

Après ces départs, l'Assemblée s'est lancée dans une course effrénée destinée à rattraper le temps perdu, laissant à peine le loisir aux députés — comme l'a fait remarquer M. Ducolon (P.C.) — de tourner les pages des revues qu'ils ont emportées avec eux. Les amendements qui ont été déposés, si l'on se souvient un jour de l'obstruction des avocats socialistes, se sont avérés commodes de l'un des rares moments où l'Assemblée n'aura pas travaillé en simple chambre d'enregistrement. — B. L. G.

Vous le regretterez, car cela se retournera un jour contre vous ! »

● **La majorité exerce le pouvoir.** M. Fournier (P.S.) rappelle que la majorité a le droit de proposer des amendements à la loi. Il demande à la majorité de ne pas laisser l'Assemblée nationale se voir empêcher de travailler par la commission des lois. Il ajoute : « Je ne puis personnellement accepter que la majorité se laisse empêcher de travailler par la commission des lois ».

● **La majorité exerce le pouvoir.** M. Fournier (P.S.) rappelle que la majorité a le droit de proposer des amendements à la loi. Il demande à la majorité de ne pas laisser l'Assemblée nationale se voir empêcher de travailler par la commission des lois. Il ajoute : « Je ne puis personnellement accepter que la majorité se laisse empêcher de travailler par la commission des lois ».

● **La majorité exerce le pouvoir.** M. Fournier (P.S.) rappelle que la majorité a le droit de proposer des amendements à la loi. Il demande à la majorité de ne pas laisser l'Assemblée nationale se voir empêcher de travailler par la commission des lois. Il ajoute : « Je ne puis personnellement accepter que la majorité se laisse empêcher de travailler par la commission des lois ».

● **La majorité exerce le pouvoir.** M. Fournier (P.S.) rappelle que la majorité a le droit de proposer des amendements à la loi. Il demande à la majorité de ne pas laisser l'Assemblée nationale se voir empêcher de travailler par la commission des lois. Il ajoute : « Je ne puis personnellement accepter que la majorité se laisse empêcher de travailler par la commission des lois ».

Au Sénat

LE COMMERCE AVEC L'INDE

Représentant vendredi 20 juin aux questions de MM. Cicolin (Un. cent., Allier) et Gosselin-Pavard (Un. cent., Essonne), qui déplorent la situation des commerçants français qui appliquent la loi de janvier réformant la fiscalité directe locale, M. Papon, ministre du Budget, a souligné que cette nouvelle fiscalité était une facultative ; les conseils municipaux, a-t-il indiqué, peuvent attendre l'année suivante ou une autre année pour faire appliquer la réforme.

M. Canchon (Un. cent., Eure-et-Loir) s'est inquiété des perspectives de développement de nos échanges commerciaux avec l'Inde. M. Deniau, ministre du Commerce extérieur, a apporté au Sénat les prévisions suivantes : l'Inde n'est que notre trente-deuxième fournisseur, la France le dixième fournisseur de l'Inde, alors qu'elle est le troisième ou quatrième exportateur mondial. Nous exportons vers l'Inde cinq fois moins que les États-Unis, quatre fois moins que le R.F.A.

Dans un seul secteur, la coopération est assez active : la production pétrolière. Il a paru nécessaire, a ajouté le ministre, de revoir dans ces conditions l'ensemble de nos relations commerciales avec ce pays. Nous avons signé avec lui six protocoles, dont le plus important porte sur un grand commerce minier dont la France sera le maître d'œuvre. La coopération peut aussi se développer dans le secteur du charbon, de l'agriculture, l'océanologie et les énergies renouvelables.

Au Sénat

LE COMMERCE AVEC L'INDE

Représentant vendredi 20 juin aux questions de MM. Cicolin (Un. cent., Allier) et Gosselin-Pavard (Un. cent., Essonne), qui déplorent la situation des commerçants français qui appliquent la loi de janvier réformant la fiscalité directe locale, M. Papon, ministre du Budget, a souligné que cette nouvelle fiscalité était une facultative ; les conseils municipaux, a-t-il indiqué, peuvent attendre l'année suivante ou une autre année pour faire appliquer la réforme.

M. Canchon (Un. cent., Eure-et-Loir) s'est inquiété des perspectives de développement de nos échanges commerciaux avec l'Inde. M. Deniau, ministre du Commerce extérieur, a apporté au Sénat les prévisions suivantes : l'Inde n'est que notre trente-deuxième fournisseur, la France le dixième fournisseur de l'Inde, alors qu'elle est le troisième ou quatrième exportateur mondial. Nous exportons vers l'Inde cinq fois moins que les États-Unis, quatre fois moins que le R.F.A.

Dans un seul secteur, la coopération est assez active : la production pétrolière. Il a paru nécessaire, a ajouté le ministre, de revoir dans ces conditions l'ensemble de nos relations commerciales avec ce pays. Nous avons signé avec lui six protocoles, dont le plus important porte sur un grand commerce minier dont la France sera le maître d'œuvre. La coopération peut aussi se développer dans le secteur du charbon, de l'agriculture, l'océanologie et les énergies renouvelables.

Le vote de la réforme pénale

(Suite de la première page.)

Les scrutins publics se succèdent, pour la plus grande exaspération de la majorité. Que l'obstruction n'empêche pas alors sur le « sabotage » parlementaire, sur la conduite « inadmissible », « scandaleuse », « déshonorante » de la commission des lois, l'Assemblée nationale avait été créée pour que l'on ne se serve pas, comme si la majorité n'avait pas tendance à abuser de ses pouvoirs, ainsi qu'elle avait le droit de le prouver !

De la « base » de la majorité, montait une irrefrangible envie d'obtenir la suppression de cinq députés socialistes, MM. Forni, Hantecœur, Marchand, Massot et Richard, qui, faits de leur connaissance du projet, prenaient un plaisir évident à argumenter. Il fallait réagir.

C'est M. Labbé, président du groupe R.P.R., qui, vendredi 20 juin, demanda l'ajournement au ministre de la Justice d'utiliser l'article 44 de la Constitution. Cette disposition permet au gouvernement d'imposer un vote unique sur tout ou partie du texte en discussion, en ne retenant que les amendements proposés ou acceptés par lui. M. Peyrefitte ne se fit pas deux fois, en soulignant lourdement qu'il acceptait au souhait du président d'un groupe parlementaire. Les socialistes comprennent vite : la partie était perdue. Après avoir solennellement dénoncé une « épreuve de force » destinée à supprimer le droit d'amendement de l'opposition, la quittant l'hémicycle, pour revenir, un peu plus tard, assister d'une tribune du public, à la parole de travail législatif qui se déroulait sous leurs yeux et devait se poursuivre samedi 21 juin.

M. Peyrefitte a recouru à l'article 44 sur un seul article du code pénal et sur deux amendements. Ensuite, l'examen du texte reprit normalement, sans vote bloqué, sans députés socialistes, sans amendements gênants et sans scrutins publics. Tout le

monde était tombé dans le piège. Le Labbé a été dur : il aura été le premier président d'un groupe parlementaire à réclamer l'emploi d'une procédure qui tend à restreindre les droits du Parlement. Alors que, au nom de ces mêmes droits, M. Labbé est, par le passé, insoumis contre de semblables procédés ; alors que les plus hautes instances du R.P.R. avaient pris position contre ce texte. Et au risque de justifier par avance toutes les futures tentatives du gouvernement pour faire adopter un texte « en force ».

● **Repression du proxénétisme.** L'Assemblée adopte deux amendements de M. PIERRE-BLOCH (U.D.F., Paris) tendant : l'un à supprimer la notion de « rétrocession » ; l'autre à élever le montant des peines d'amende pour le proxénétisme simple ou aggravé. L'Assemblée repousse, par 269 voix contre 68, un amendement de M. VIZET (P.C., Essonne) tendant à supprimer la loi anticasseurs.

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

● **Vol avec intrusion.** Sur proposition du gouvernement, l'Assemblée décide de remplacer la notion d'« intrusion » par la notion d'« intrusion ».

Une banlieue dans sa réalité

de protestation collective contre l'insupportable qualité de la nourriture, de la puanteur des latrines, de la dégradation morale, de la dégradation physique, de l'effacement, Paul Baras ne l'a même pas encore. Et pour cause : muté de Sarrebourg à ses transmissions à l'infanterie. — Paul Baras, à ses premiers soldatesques jours de cellule, a quitté les lieux pour être écroué à la maison d'arrêt de Metz, sa comparution prochaine, très prochaine même, le tribunal permanent des forces armées. — Ce n'était encore que le cas Baras est devenu un affaire de routine, la routine disciplinaire. — En effet, inculpé en vertu de l'article 416 du code de justice militaire qui punit « tout militaire (...) qui dissipe ou perd, munitions, vêtements, deniers, effets et autres pour le service ou à l'occasion du service », il a été assigné sur le chef d'inculpation, qui n'est ni plus ni moins que la « débauche », à un moment où la France, se trouve placée sous les yeux de l'ennemi, à l'infanterie Baras sa véritable dimention : Baras est inculpé et régulièrement écroué qu'après avoir consacré jours d'incarcération pendant lesquels les succès aux interrogatoires. — Ce n'est pas tout, il a été déclaré et délibérément prévenu peine disciplinaire ce qui n'a été, rien, rien d'autre qu'une garde à vue précédant une garde à vue. Au secret. Sans avocat. Sans contrôle et Peyrelitte n'ont, semble-t-il, jamais été libérés. Et la Cour de sûreté de l'Etat, dit-on même, avec l'armée. — A six jours, ve bientôt pouvoir affirmer, a pratiqué l'habes corpus. — La Ligue des droits de l'homme et du citoyen dans l'institution militaire.

[illegible][illegible]

1^{er} Président de la Ligue des droits de l'homme et d'un comité Droits et Libertés dans l'institution militaire.

né à Nîmes, le 6 février 1927. M. Robert Chabbat, spécialiste des problèmes de spectroscopie optique, a suivi, après les sciences physiques à la faculté d'Orsay en 1946 avant de devenir, en 1969, directeur scientifique au C.N.R.S. pour le secteur de la physique.

D'août 1976 jusqu'à la fin de 1979, M. Chabbat a occupé le poste de directeur général du C.N.R.S. et il était, depuis le début de l'année, professeur à l'université de Paris-Orsay.

Les enquêteurs ont retrouvé so biden vide à côté de cyclomoteur du jeune homme. Sur lui, on a retrouvé une convocation pour un examen psychiatrique.

... pour aller chercher la La
 ... au monde trans-
 ... le mardi
 ... pour l'au-
 ... entre l'Ala-
 ... la poste
 ... d'un
 ... d'un
 ... qui
 ... d'un
 ... de
 ... au

SCIENCES

Ablation partielle d'un rein à l'aide d'un bistouri au laser dans un hôpital lyonnais

De notre correspondant

Lyon. — Le professeur Jean-Pierre Archimbaud, chef du service de chirurgie urologique à l'hôpital Edouard-Berriot, a procédé, mardi 17 juin à une néphrectomie (ablation d'un rein) partielle à l'aide d'un bistouri au laser. Le patient — un adulte dont l'identité n'a pas été révélée — souffrait de lithiases (calculs) rénales de forte dimension. L'ablation partielle du rein a été décidée pour éviter les récidives. Ce type d'intervention est aujourd'hui bien maîtrisé : cent vingt malades l'ont déjà subie avec succès. Quant au patient opéré mardi, son état est, indique-t-on à l'hôpital lyonnais, « aussi satisfaisant que possible ».

L'innovation réside dans l'utilisation, pour la première fois en chirurgie rénale, d'un bistouri au laser. L'appareil utilisé, de fabrication française, a été mis au point par les laboratoires Chibrey de Clermont-Ferrand. Il fonctionne au gaz carbonique. Sa

puissance de 25 watts devrait, selon son utilisateur, être sensiblement améliorée et passer à 40 watts. « La transition de la micro à la macro-chirurgie s'est effectuée sans problème », nous a déclaré le professeur Archimbaud. « Le laser a comme avantage essentiel d'assurer l'hémostasie des petits vaisseaux grâce à une section rénale très franche, sans saignement au moment de l'intervention. L'avantage par rapport au bistouri électrique réside dans l'absence de carbonisation et de détérioration des vaisseaux. Son utilisation évite des sutures néphrectomies qui sont gênantes sur un organe au volume diminué ».

« Cette technique est appelée à un grand avenir dans la chirurgie du rein », a conclu le professeur Archimbaud, qui espère parvenir à une réduction du temps d'hospitalisation des malades tout en leur assurant le meilleur confort postopératoire possible.

De nouvelles interventions sont envisagées par l'équipe lyonnaise, des néphrectomies mais aussi des néphrotomies (ouverture du rein). Le professeur Archimbaud, avant cette intervention sur l'homme, avait éprouvé cette technique sur l'animal, à Tel-Aviv avec le professeur Isaac Kaplan. D'autres équipes françaises, dont celle du professeur Maurice Camesy, de l'hôpital Necker de Paris, s'intéressent au développement de la chirurgie au laser. — C.R.

En Californie

PREMIÈRES COLLISIONS DE PARTICULES DANS L'ANNEAU PEP

Un nouvel appareil pour la physique des particules entre en service : à l'université américaine de Stanford, en Californie, les premières collisions entre électrons et positrons (les positrons sont des « anti-électrons », de charge électrique positive) ont été récemment observées sur l'anneau de collisions PEP (Positron-Electron Project). Cet anneau, qui a coûté 78 millions de dollars (330 millions de francs), est alimenté par l'accélérateur linéaire de Stanford qui, avec ses trois kilomètres de long, est le plus grand appareil de son espèce jamais construit. Des positrons sont injectés dans PEP, et sont tourmentés indéfiniment — ou du moins très longtemps — dans un sens. Des électrons tournent dans l'autre sens. Les deux faisceaux se croisent en six points, dont deux seront utilisés pour observer les particules produites lors des collisions, entre électrons et positrons.

L'anneau PEP a la forme d'un hexagone à coins arrondis de 2200 mètres de circonférence. Il a été construit à la surface du sol ou en tunnel peu profond, les parties aériennes étant ensuite recouvertes de béton et de terre pour arrêter le rayonnement synchrotron (rayons X émis par les électrons et les positrons chaque fois qu'ils changent de direction). Les deux faisceaux auront chacun, quand PEP sera opérationnel, une énergie de 15 milliards d'électrons-volts (15 GeV), mais les premières collisions ont été faites à énergie plus faible (6 GeV). PEP sera équivalent à l'anneau PETRA, que la République fédérale d'Allemagne a construit et mis en service l'an dernier à Hambourg.

Les physiciens américains, habitués à disposer de « la » machine la plus puissante au monde, ont manifesté une certaine inquiétude quand les coupes budgétaires ont retardé la construction de PEP et lui ont fait perdre un an de retard sur PETRA. Ils craignaient que des découvertes importantes ne leur échappent. De fait, c'est à PETRA qu'on a mis indirectement en évidence les gluons, objets intra-particulaires, ainsi nommés parce que leur rôle est de maintenir liés ensemble les quarks. Ces derniers sont ce que l'on croit être les composants ultimes de la matière, les véritables « atomes » au sens d'objets instables que les Grecs donnaient à ce mot.

Mais si — pour une rare fois — une découverte importante a échappé aux États-Unis, il reste beaucoup d'études à faire sur les collisions électron-positron à haute énergie, et les physiciens de Stanford et de Berkeley (PEP est une réalisation commune des deux universités californiennes) ne risquent pas de manquer d'expériences à faire. Après une sévère sélection, neuf propositions d'expériences ont été retenues. Elles permettront peut-être de mettre en évidence l'existence d'un système quark — cinq sont déjà connus — dont les théoriciens ont prévu l'existence mais qui échappe encore aux expérimentateurs. — M.A.

● Courrier par satellite. — La première lettre au monde transmise par satellite a été, le mardi 17 juin, une minute pour l'Atlantique entre Londres et Toronto (Canada). La poste britannique vient, en effet, d'inaugurer le service « Intelsat » qui transmet par satellite l'importante correspondance. Le destinataire reçoit un fac-similé du message de l'expéditeur.

PRESSE

A « FORUM INTERNATIONAL » LE PERSONNEL VEUT CONTINUER

Le personnel de Forum international, qui occupe les locaux du journal depuis le dépôt de bilan de la société éditrice SEIDEC, le 5 juin, a réuni une conférence de presse le jeudi 19 juin. Après avoir rappelé qu'une liquidation de biens a été prononcée le 12 juin par le tribunal de commerce de Paris (le découvert serait de 25 millions de francs), les délégués syndicaux ont fait part des différentes actions en justice qu'ils comptent entreprendre, ainsi que les démarches pour obtenir des indemnités de licenciement.

Les journalistes ont décidé d'autre part, de constituer en S.A.R.L. une société d'étude pour rechercher les moyens de relancer le quotidien sur des bases commerciales solides, permettant d'assurer la rentabilité de l'entreprise.

● M. Yves Eliot nous adresse les précisions suivantes à la suite de l'information parue dans le Monde du 18 juin sur le rachat de la revue Contrepoint : Contrepoint n'est pas un mensuel, mais paraît chaque trimestre. Nous envisageons d'accélérer la parution pour atteindre à l'avenir le rythme trimestriel.

Le Club de l'Horloge, que se prévalent plusieurs et indépendamment de nos fonctions à Contrepoint, n'accepte pas l'éthique de « creuser de la nouvelle droite ». Le « droite » et la « gauche » sont d'ailleurs aujourd'hui des concepts beaucoup trop hétérogènes pour nous définir avec précision. Pour notre part, nous voulons renouveler et renforcer la tradition républicaine en tant que « nouveaux républicains ».

ÉDUCATION

LES CANDIDATS INSTITUTEURS BOYCOTTENT LE CONCOURS D'ENTRÉE DANS LES ÉCOLES NORMALES DE PARIS

Le concours interne d'entrée dans les écoles normales d'instituteurs et d'institutrices de Paris n'a pu avoir lieu, comme prévu, le 19 juin. À l'appel du Syndicat général de l'éducation (S.G.E.N.-C.F.D.T.), la quasi-totalité des candidats inscrits ont renoncé à composer pour protester contre le nombre insuffisant des places offertes et contre la procédure qui interdit aux postulants de se présenter plus de trois fois.

Le nombre de places (quarante-trois à l'école d'Antony, où sont en majorité des jeunes hommes, et soixante-huit à celle des Batignolles, où sont les jeunes femmes) est très inférieur à celui des candidats (quatre cent cinquante environ), qui sont tous des instituteurs âgés de moins de trente ans, ayant déjà exercé quatre-vingt-dix jours au moins comme suppléants au cours des deux années scolaires précédant le concours.

Bon nombre d'entre eux possèdent déjà le certificat d'aptitude pédagogique (C.A.P.), que l'école normale, où ils doivent passer trois ans pour devenir titulaires, ne leur permet pas d'obtenir.

Le Syndicat national des instituteurs et professeurs de collèges (S.N.I.-P.C.C.G.) a organisé des journées d'action dans les Yvelines, les Hauts-de-Seine, la Seine-Saint-Denis et le Val-de-Marne, où se pose le même problème. Ainsi, dans les Hauts-de-Seine, trois cent dix candidats sont inscrits au concours, qui offre cent quinze places.

Une mise au point

M. ANDRÉ HENRY : la FEN n'a jamais accepté le principe d'une réduction des vacances d'été.

« La FEN n'a jamais accepté le principe de la réduction d'une semaine des vacances d'été », a précisé son secrétaire général, M. André Henry, au cours d'une conférence de presse organisée à Paris le 20 juin. M. Henry estime que les informations diffusées par Europe 1 et les commentaires publiés par le Progrès de Lyon (le Monde du 20 juin) représentent une « manipulation inacceptable ».

Selon le Progrès de Lyon, une « erreur de transmission » a fait commencer l'interview du secrétaire général de la FEN par une déclaration faite le matin même au micro d'Europe 1 par M. Jean Andrieu, le nouveau président de la Fédération des conseils de parents d'élèves des écoles publiques (F.C.P.E., ex-fédération Corneil).

La FEN précise qu'elle a, en mai dernier, voté contre le projet d'avis du Conseil économique et social qui préconisait une réduction des vacances d'été. « Les enseignants n'ont pas cherché la proie pour l'ombre », a dit M. Henry. Ce serait un comble d'envisager une réduction de leurs congés au moment où le rapport Giraudet suggère la réduction du temps de travail.

Après le colloque du C.I.E.L.

UNE LETTRE

DE M. ALAIN RAVENNES

A la suite de notre article « Un colloque du Comité des intellectuels pour l'Europe des libertés : réhabiliter l'enseignement intellectuel » (le Monde du 17 juin), nous avons reçu de M. Alain Ravenne, fondateur et secrétaire général du C.I.E.L., une lettre dont nous publions les principaux extraits.

Ce que je déplore tout à fait, c'est que, en tête de son article, M. Piénel ait mis cette phrase : « Le C.I.E.L., ce « botin de l'anti-communisme » selon l'expression française du « nouveau philosophe » et candidat U.D.F. aux élections de 1978, M. Jean-Marie Benoist... »

D'une part, ce n'est pas naturel. D'autre part, M. Benoist n'a jamais participé à cette réunion. Le C.I.E.L. ne demande jamais l'appartenance politique de ses adhérents et chacun sait d'ailleurs qu'il y a des très diverses. Mais surtout, ces propos n'ont pas été tenus à la tribune. Ce sont donc des « propos de couloir » qui n'engagent en rien notre responsabilité, d'autant que M. Benoist n'a aucune qualité pour engager le C.I.E.L. n'étant ni membre de la présidence ni secrétaire général. Libre donc à Jean-Marie Benoist de se définir lui-même, le cas échéant, comme « exclusivement anti-communiste » : la C.I.E.L., lui, a pour orientation la défense inconditionnelle des droits de l'homme et des libertés partout dans le monde et, tel même, la sauvegarde de la personne humaine. Il est donc anti-totalitaire, anti-fasciste et anti-collectiviste. Et cela est rappelé tout à fait franchement.



Jean Rondeau
vainqueur des 24 h du Mans
1980

Content J. Rondeau?
Goodyear aussi.

GOODYEAR
La confiance

Le Monde

culture

LE JOUR DES MUSIQUES

Le sort des indépendants.

Les grandes firmes phonographiques en place dans l'Hexagone, celles qui représentent les trois quarts du marché, sont des filiales des sociétés multinationales et ont récemment été reprises en main par les maisons mères ; elles semblent naviguer à vue rapprochée dans une industrie du disque plus que jamais en crise dans le monde et qui souffre d'une absence de « produit fort », poursuit sa restructuration et s'apprête à recevoir la révolution technique de l'image. Enclaves, face à un avenir incertain, à limiter le risque et à investir à court terme, les firmes phonographiques ont dû aussi s'adapter à un marché plus sophistiqué où le marketing joue un rôle croissant. Aujourd'hui, fabriquer un album de variétés ou de rock coûte en moyenne 500 000 francs. Des moyens financiers supplémentaires sont nécessaires pour inciter un public mouvant, essentiellement âgé de quatorze à trente ans, qui achète moins qu'il y a quelques années parce qu'il est sollicité par d'autres loisirs et qu'il lui arrive de copier sur cassette un disque.

Les firmes phonographiques ont donc naturellement joué elles-mêmes la concentration du marché et ont fixé leur puissance financière sur des « coups » : il y a eu ainsi, cette année, les opérations « nouvelle chanson française », Francis Cabrel, Trust, Clash, Jean-Pierre Capdeville, Police. Le goût a été offert au public par tous les moyens de production et de marketing, et il y a eu, comme on dit, la sanction du rachat.

Cette prise en charge de la créativité par les technocrates (ces deux dernières années, beaucoup de sociétés en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis ont changé de direction) risque d'avoir pour conséquence de faire disparaître les producteurs indépendants, ceux qui cherchent à susciter et à développer des aventures artistiques, qui ont une politique d'auteurs. C'est ainsi que la petite firme l'Escaurot (François Bégaumont, Gilles Vigneault, Michel Bulher, Djamel Allam, les Parra), rachetée par C.B.S. qui lui distribuait à été mise en règlement judiciaire. Un accord passé vendredi avec R.C.A. va sauver l'Escaurot. Mais c'est un signe qui ne trompe pas.

Devant les menaces pesant sur l'Escaurot, ni la SACEM, ni le fantomatique M. Chanson n'ont manifesté aucune inquiétude. Sont-ils victimes d'une seule musique programmée ? — C. F.

Calendrier.

Santana, le 22 juin, au Bourget, à Paris ; Original Sinners, le 22 juin, à Lyon (salle Rammeau) ; le 24, au Bataclan, à Paris ; le 25, à Rouen (Stade 44) ; Salsa All Stars avec Henri Guédon, le 23 juin, à l'Olympie ; Denole, le 25 juin, à Nice (Théâtre de verdure) ; le 26, à Saint-Etienne (chapiteau) ; le 27, à Paris (Palais d'hiver, Boulogne-Billancourt) ; Lou Reed, le 26 juin, à Bayonne (Salle Lauga) ; le 28, à Paris (Palais d'hiver, Boulogne-Billancourt) ; le 29, à Lyon (Palais des sports) ; le 30, à Nice (Théâtre de verdure) ; Jan Mattens, le 23 juin, à Clermont-Ferrand ; le 24, à Montpellier ; le 25, à Lyon ; les 26 et 27, à Paris (Bataclan) ; le 28, au Mans ; Mama Bea Tekieteki, le 22 juin, au Mans (Bois de l'Épau) ; le 28, à Caen (Floury-sur-Orne) ; le 29, à Clermont-Ferrand (chapiteau) ; Frank Zappa, le 30 juin, à Vienne ; le 1^{er} juillet, à Mulhouse ; Bob Marley, le 24 juin, à Lille ; le 26, à Toulouse ; le 2 juillet, à Nantes ; le 3, à Paris ; Festival de Verson avec, le 29 juin, Sultane Roméo, le 30 juin, Caravan, John McLaughlin, Al Jarreau ; le 30 juin, Valère Larange, Genevieve Paris, Dune Dufréne, Mama Bea Tekieteki, Bannan, Mink de Ville, Bernard Lavilliers ; le 1^{er} juillet, Jean-Pierre Alarcen, Dick Annegarn, Philippe Châtel, Madness.

■ Le premier prix et le prix de la meilleure interprétation du quatorzième Concours international de piano de Montréal ont été attribués au Youngpiano Ivo Pogorelec pour sa œuvre imposée, l'Andantino de Chopin. Le jury était composé de Christopher O'Reilly et de Ruse Viorich Orskovitchov qui partagent la deuxième prix.

La Staatskapelle de Dresde et Maurizio Pollini

La Staatskapelle de Dresde, un des plus beaux orchestres d'Allemagne dont la tradition remonte au seizième siècle, n'était encore jamais venue en France. Sa réputation n'est certes pas usurpée ; elle semble naviguer à vue rapprochée dans une industrie du disque plus que jamais en crise dans le monde et qui souffre d'une absence de « produit fort », poursuit sa restructuration et s'apprête à recevoir la révolution technique de l'image.

Enclaves, face à un avenir incertain, à limiter le risque et à investir à court terme, les firmes phonographiques ont dû aussi s'adapter à un marché plus sophistiqué où le marketing joue un rôle croissant. Aujourd'hui, fabriquer un album de variétés ou de rock coûte en moyenne 500 000 francs. Des moyens financiers supplémentaires sont nécessaires pour inciter un public mouvant, essentiellement âgé de quatorze à trente ans, qui achète moins qu'il y a quelques années parce qu'il est sollicité par d'autres loisirs et qu'il lui arrive de copier sur cassette un disque.

Les firmes phonographiques ont donc naturellement joué elles-mêmes la concentration du marché et ont fixé leur puissance financière sur des « coups » : il y a eu ainsi, cette année, les opérations « nouvelle chanson française », Francis Cabrel, Trust, Clash, Jean-Pierre Capdeville, Police. Le goût a été offert au public par tous les moyens de production et de marketing, et il y a eu, comme on dit, la sanction du rachat.

Cette prise en charge de la créativité par les technocrates (ces deux dernières années, beaucoup de sociétés en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis ont changé de direction) risque d'avoir pour conséquence de faire disparaître les producteurs indépendants, ceux qui cherchent à susciter et à développer des aventures artistiques, qui ont une politique d'auteurs. C'est ainsi que la petite firme l'Escaurot (François Bégaumont, Gilles Vigneault, Michel Bulher, Djamel Allam, les Parra), rachetée par C.B.S. qui lui distribuait à été mise en règlement judiciaire. Un accord passé vendredi avec R.C.A. va sauver l'Escaurot. Mais c'est un signe qui ne trompe pas.

Devant les menaces pesant sur l'Escaurot, ni la SACEM, ni le fantomatique M. Chanson n'ont manifesté aucune inquiétude. Sont-ils victimes d'une seule musique programmée ? — C. F.

Calendrier.

Santana, le 22 juin, au Bourget, à Paris ; Original Sinners, le 22 juin, à Lyon (salle Rammeau) ; le 24, au Bataclan, à Paris ; le 25, à Rouen (Stade 44) ; Salsa All Stars avec Henri Guédon, le 23 juin, à l'Olympie ; Denole, le 25 juin, à Nice (Théâtre de verdure) ; le 26, à Saint-Etienne (chapiteau) ; le 27, à Paris (Palais d'hiver, Boulogne-Billancourt) ; Lou Reed, le 26 juin, à Bayonne (Salle Lauga) ; le 28, à Paris (Palais d'hiver, Boulogne-Billancourt) ; le 29, à Lyon (Palais des sports) ; le 30, à Nice (Théâtre de verdure) ; Jan Mattens, le 23 juin, à Clermont-Ferrand ; le 24, à Montpellier ; le 25, à Lyon ; les 26 et 27, à Paris (Bataclan) ; le 28, au Mans ; Mama Bea Tekieteki, le 22 juin, au Mans (Bois de l'Épau) ; le 28, à Caen (Floury-sur-Orne) ; le 29, à Clermont-Ferrand (chapiteau) ; Frank Zappa, le 30 juin, à Vienne ; le 1^{er} juillet, à Mulhouse ; Bob Marley, le 24 juin, à Lille ; le 26, à Toulouse ; le 2 juillet, à Nantes ; le 3, à Paris ; Festival de Verson avec, le 29 juin, Sultane Roméo, le 30 juin, Caravan, John McLaughlin, Al Jarreau ; le 30 juin, Valère Larange, Genevieve Paris, Dune Dufréne, Mama Bea Tekieteki, Bannan, Mink de Ville, Bernard Lavilliers ; le 1^{er} juillet, Jean-Pierre Alarcen, Dick Annegarn, Philippe Châtel, Madness.

■ Le premier prix et le prix de la meilleure interprétation du quatorzième Concours international de piano de Montréal ont été attribués au Youngpiano Ivo Pogorelec pour sa œuvre imposée, l'Andantino de Chopin. Le jury était composé de Christopher O'Reilly et de Ruse Viorich Orskovitchov qui partagent la deuxième prix.

LES ASSISES EUROPÉENNES D'HYÈRES

(Suite de la première page.)

Cet objectif implique notamment le « paiement d'un juste prix » (le ou moins le double du prix actuel), c'est-à-dire précisé par les chaînes de télévision qui ont une dette à l'égard du cinéma et sont tenues de participer au renouvellement du patrimoine images. Le premier secrétaire du parti socialiste préconise également une nouvelle répartition des bénéfices ou sein du secteur privé. « La part revenant aux producteurs et aux créateurs doit être multipliée par deux et le privilège de rétention des recettes par les exploitants doit être abolie ».

A ce propos, le parti socialiste est favorable à la création d'une caisse centrale de collecte des ressources, qui permettrait de redistribuer des recettes supplémentaires aux producteurs et aux créateurs. « Il faut d'autre part, a précisé M. Mitterrand, introduire une véritable démocratie du financement en substituant au pouvoir de quelques-uns un pouvoir pluraliste qui suppose la présence des créateurs à tous les niveaux de décision et la diversification des centres de décision ».

Le parti socialiste, préconise la création de circuits publics, s'appuyant sur un réseau de salles municipales (celle de l'ordre du jour d'une réunion organisée le jeudi 19 juin à l'Assemblée nationale entre les maires et adjoints socialistes de grandes villes). La principale réforme qui devrait être apportée dans ce domaine consiste toutefois en une aide stimulant les diverses formes de la création. « Au lieu de l'aide automatique qui, aujourd'hui, favorise les plus puissants, a déclaré M. Mitterrand, nous proposons une aide sélective qui serait accordée d'une part aux créateurs, et d'autre part aux exploitants qui accepteraient de s'installer dans ce qui est devenu d'appeler le « désert cinématographique français » (banlieues, petits communes, zones de montagne, etc.). »

Le système actuel ne peut enfin être réellement transformé sans des mesures visant à accroître le droit des spectateurs. A ce sujet, l'élaboration d'une loi sur le cinéma, pour M. Mitterrand, « est un impératif du XXI^e siècle ». C'est à la télévision de jouer un rôle pédagogique par la création d'émissions vivantes. Ce droit à l'éducation et à l'information audio-visuelle des spectateurs passe aussi par la création, dans chaque pays, d'instituts nationaux pour le cinéma et d'un institut européen du cinéma, qui seraient pour missions d'informer sur les législations et les pratiques, d'organiser des stages et de faciliter la circulation des œuvres nationales « et en vue d'établir une « toile » de coopération entre les États-Unis et l'Europe ». « Ne jetons pas la bête avec l'eau du bain », a déclaré M. Mitterrand. Rajouter le cinéma américain parce qu'il nous gêne, ce serait se priver d'une formidable source de culture. La capacité professionnelle, la fin de beaucoup d'œuvres américaines, sont tout de même remarquables. »

GUY PORTE.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

CINÉMA

LES ASSISES EUROPÉENNES D'HYÈRES

(Suite de la première page.)

Cet objectif implique notamment le « paiement d'un juste prix » (le ou moins le double du prix actuel), c'est-à-dire précisé par les chaînes de télévision qui ont une dette à l'égard du cinéma et sont tenues de participer au renouvellement du patrimoine images. Le premier secrétaire du parti socialiste préconise également une nouvelle répartition des bénéfices ou sein du secteur privé. « La part revenant aux producteurs et aux créateurs doit être multipliée par deux et le privilège de rétention des recettes par les exploitants doit être abolie ».

A ce propos, le parti socialiste est favorable à la création d'une caisse centrale de collecte des ressources, qui permettrait de redistribuer des recettes supplémentaires aux producteurs et aux créateurs. « Il faut d'autre part, a précisé M. Mitterrand, introduire une véritable démocratie du financement en substituant au pouvoir de quelques-uns un pouvoir pluraliste qui suppose la présence des créateurs à tous les niveaux de décision et la diversification des centres de décision ».

Le parti socialiste, préconise la création de circuits publics, s'appuyant sur un réseau de salles municipales (celle de l'ordre du jour d'une réunion organisée le jeudi 19 juin à l'Assemblée nationale entre les maires et adjoints socialistes de grandes villes). La principale réforme qui devrait être apportée dans ce domaine consiste toutefois en une aide stimulant les diverses formes de la création. « Au lieu de l'aide automatique qui, aujourd'hui, favorise les plus puissants, a déclaré M. Mitterrand, nous proposons une aide sélective qui serait accordée d'une part aux créateurs, et d'autre part aux exploitants qui accepteraient de s'installer dans ce qui est devenu d'appeler le « désert cinématographique français » (banlieues, petits communes, zones de montagne, etc.). »

Le système actuel ne peut enfin être réellement transformé sans des mesures visant à accroître le droit des spectateurs. A ce sujet, l'élaboration d'une loi sur le cinéma, pour M. Mitterrand, « est un impératif du XXI^e siècle ». C'est à la télévision de jouer un rôle pédagogique par la création d'émissions vivantes. Ce droit à l'éducation et à l'information audio-visuelle des spectateurs passe aussi par la création, dans chaque pays, d'instituts nationaux pour le cinéma et d'un institut européen du cinéma, qui seraient pour missions d'informer sur les législations et les pratiques, d'organiser des stages et de faciliter la circulation des œuvres nationales « et en vue d'établir une « toile » de coopération entre les États-Unis et l'Europe ». « Ne jetons pas la bête avec l'eau du bain », a déclaré M. Mitterrand. Rajouter le cinéma américain parce qu'il nous gêne, ce serait se priver d'une formidable source de culture. La capacité professionnelle, la fin de beaucoup d'œuvres américaines, sont tout de même remarquables. »

GUY PORTE.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

■ L'arrêté du 25 juin 1979 classant « X » le film « The Warriors » (« Les Soldats de la nuit ») en tant que « film d'incitation à la violence » vient d'être abrogé par le ministre de la culture et de la communication.

FORMES

Mélodies pour l'œil

Le temps n'a pas tenu le rendez-vous des collages de Jeanne Coppel — voilà bientôt sept ans qu'elle nous a quittés, — et les médias qu'on propose à notre émerveillement (1) font déplorer que l'extrême discrétion de l'artiste s'ait entamée, et l'entame encore, dans un demi-siècle, en dépit des efforts de ses admirateurs : de nous parvenant de cher seulement Guy Rasse, disparu lui aussi. Tout ce qui de sera resté dans ces assemblages raffinés, d'une incroyable fertilité d'invention, en ce qui concerne aussi bien l'agencement des formes que la gamme des couleurs. Ils savent être vifs : savourez-les la série intitulée des « Jalousies » (R.V. Gindervall).

Une technique qui fait feu de tout bois de papier a été longuement mise en point depuis les premières tentatives des années 1917-1918, en pleine guerre, tout près du front roumain. Découvertes aussi sèches et plus sensibles que des découpages, mais aussi hétéroclites, bons d'affiches armées. Et il y a les grands collages moins connus, à dominante verticale, s'élevant comme des flammes, qui atteignent au grand art, et les reliefs obtenus par superposition d'éléments rigides ou flexibles. De quoi nourrir notre exaltation.

Puisqu'on évoque les morts, souvenons-nous de Poussy, qui n'a plus besoin, lui, d'être présenté. Mais faisons-nous prendre à nouveau au charme tournoyant de ses beaux tableaux, de leurs visions infiniment subtiles, de la folle déhiscence des tons et des formes, harmonieusement associées. Tout n'est peut-être pas de qualité égale dans la collection livrée au public (2). Seulement, lorsque (et c'est le plus souvent) Poussy s'élève d'être le vrai, l'humain, l'éternel Poussy, qui métamorphose les aspects les plus quotidiens de la réalité, le thème de la chair, par exemple, dix fois renouvelé (la Chair noire et ses sous), quel enchantement ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

Restons dans le concret — et dans le monde slave, avec Marie Spelling (3). Pour être plus simplifiés que ceux de Poussy, les rapports chromatiques d'un peintre qui, depuis trente ans, renoue à la figure (mais pas au réel) ne sont pas moins étonnants ! Et ces mini-paysages, les *Exerces*, le *Soleil à Paris*, que hante l'éclatante lumière.

théâtres

NOUVEAUX SPECTACLES

■ **Les cafés-théâtres**

Am. des Tr. (20-20-30) : 1. *Le Café-théâtre* (20-20-30) ; 2. *Le Café-théâtre* (20-20-30) ; 3. *Le Café-théâtre* (20-

SPECTACLES RADIO-TÉLÉVISION

JOURNAL D'UNE MAISON DE CORRECTION

(Fr.) 12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

KRAMER CONTRE KRAMER (A. v.o.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

LULU (Fr.-It.-Al.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

MARSHALL (A. v.o.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

MICHI D'AVOIR ETE MA FEMME

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

MON ONCLE D'AMÉRIQUE (Fr.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

NIGHT OF THE JELLYS (A. v.o.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

LE PIRE (A. v.o.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

LE SPECTRE (A. v.o.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

LE SAUT DU VIDE (Fr.-It.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

LES FILMS NOUVEAUX

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

LES MONSTRES (A. v.o.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

ORFÈRE DES OMBRES (ex-Les)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

L'ARME AU POING (A. v.o.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

SCUM (A. v.o.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

THE ROSE (A. v.o.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

UN COUPLE PARTICULIER (A. v.o.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

THIRD WORLD PRISONNIER DE LA RUE (Fr.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

LA VIE DE BRIAN (A. v.o.)

12 : Paris-Montparnasse, 14 (330-90-10).

Mise en scène

« Timor ? C'est qui ? Vous connaissez Timor ? », demandent-ils à un ami de passage, avant d'appuyer sur le bouton de « V 9 - Nouveau Vendredi - » et lui : « Non. Où est-ce ? »

C'est d'ailleurs, sur ce chapitre, un peu d'histoire, sur ce chapitre, un peu d'histoire.

Invité à passer quelques jours dans la partie orientale de l'île, abandonnée par les Portugais en 1975, et conquise par les indonésiens, on se trouve, vingt-cinq heures après le proclamation, par le Fretilin, d'une République, hélas ! morte-née, Michel Hennerin a un peu profité de notre présence.

Il a commencé par nous balancer des chiffres volontiers gonflés. On avait parlé, dit-il, de deux cent cinquante mille à trois cent mille personnes massacrées par l'ennemi. C'était très exagéré. Forcément, a-t-il dit, une source sérieuse n'a jamais évalué à plus de cent mille le nombre de ceux qui ont péri par la guerre, par la faim et par la souffrance pendant ces années d'horreur et de répression. Ce qui est déjà colossal. Etroitemment surveillé, enca-

drée par l'armée et les services de renseignement indonésiens, dont elle n'a pas craint, soyons justes, de dénoncer sans arrêt la présence, notre équipe de télé a-t-elle pu tout de même avoir l'accès d'une visite de prison qui, à l'exception d'un entêtement rassuré, regardé, un y est très en large. Il n'y a pratiquement plus de détenus, nous dit-on, image à l'appui. Et la caméra de balayer, en effet, la cour, étrangement vide, de l'une de ces prisons où Amnesty International dénonçait encore, les mois derniers, huit cents prisonniers. C'est, en fait, la mise en scène à plein nez.

Ne nous y trompons pas : les sympathies des journalistes français étaient entièrement acquises à ce vaillant petit peuple qui, après quatre siècles d'une occupation abusive et déshumanisante, se réveille et se réveille.

(Au total 20 kilomètres de piste), sera assés ésservé d'un intérêt hégémonique qu'aucune tradition culturelle et historique ne justifie ; acquiesces au point même de trahir, sur un ton mesuré et cauteux, les déclarations du ministre des affaires étrangères indonésien, dont l'indépendance ne nous avait aucun

besoin d'être soulignée de cette façon-là.

Conquis, déçus, opprimés, abandonnés à leur sort, obligés de quitter, toute de suite, d'armes, les montagnes où ils tentaient de prolonger la résistance à l'occupant, les Timorais sont embrigadés dès les bords de l'école, endoctrinés, séjournés, c'est vrai : la Croix-Rouge a eu enfin accès à certains villages, une dizaine, nous précisons un médecin suisse, où résident toujours la tuberculose et la malaria. Nourris, enfin, à peu près ramené au pied.

Et c'est là-dessus que compte l'un des membres du Fretilin. Interviewé où ? A Paris, à Lisbonne ? Pas à Timor, certes. Il espère que cette histoire et trop facile violation de l'indépendance des peuples à disposer d'eux-mêmes, nous présente que le jeune Etat serait éligible au statut de pays de Cuba, il pense, lui, que cette intégration forcée trouvera son couronnement de la part de nouveaux adversaires, et que le vent de la liberté fera lever de nouveau le désir d'indépendance dans ces âmes oppressées par l'infirmité.

CLAUDE SARRAUTE.

Aux armées, ce soir

Cela tenait, tout à la fois, du Ossim de Paris, des Félles-Bergères, du cirque Médrano, de la guerre au dentelle ou de la parade des pelles soldats de plomb. Vendredi soir 20 juin, sur TF 1, l'Opération élève de l'armée française avait remplacé le traditionnel « Au théâtre ce soir ».

Au-delà de la prouesse technique d'une émission en direct, le téléspectateur, promené en plusieurs endroits différents, du camp de Suippes, dans l'est de la France, jusqu'à la base parachutiste de Pau, dans le Midi, en passant par les pistes de Saint-Dizier ou du porte-avions Clemenceau, a assisté aux activités opérationnelles des trois armées dans le cadre d'un exercice d'élite qui s'est achevé par le lancement — fictif — d'un missile nucléaire tactique Pluton.

Images cent fois présentées déjà : largage de parachutistes, ravitaillement en vol et sur mer, hélicoptère, reconnaissance aérienne, engagement de blindés, d'aviants et de pièces d'artillerie franchissant d'une rivière par les blindés sous l'œil du général

profond. Images cent fois vues des commanditaires des officiers généraux, fragmentaires, rapides et trop simples, n'ont pas toujours pu expliquer.

Pour conclure, le ministre de la Défense est venu d'autoféliciter, en mettant en relief « l'effort résolu et engagé depuis dix ans », date de l'élection présidentielle, et « les capacités des armées supérieures à celles d'il y a cinq ans », date de la désignation de M. Yvon Bourges à son poste actuel. Et le ministre de souligner, à cette occasion, « la compétence de l'armée » — le souvenir de Kéroux a été maintes fois évoqué — « l'efficacité et le dévouement des appelés » pour demander finalement « la confiance et l'adhésion des Français ».

On aurait voulu montrer aux familles à quel point, en principe, être occupés leurs enfants durant l'année de service militaire, et aux contributeurs comment leurs impôts sont dépensés qu'en ne s'y serait pas pris autrement.

JACQUES ISNARD.

NOMBREUSES PROTESTATIONS APRÈS LA SAISIE DU MATÉRIEL DE RADIO-LILLE 80

Les responsables de Radio-Lille 80, dont le matériel a été saisi jeudi 19 juin par la police, annoncent, pour samedi après-midi, un rassemblement dans la grande place de Lille, avec une « échole collective » de l'émulsion de Radio-Lille 80 qui reprendrait, toujours au même endroit, à la Maison de la nature et de l'environnement, à partir de 17 heures, la diffusion de la radio.

(Le Monde du 20 juin). La saisie du matériel a provoqué de nombreuses protestations. M. Pierre Marroy (P.S.), député et maire de Lille, a notamment déclaré : « Je condamne les procédures utilisées par le pouvoir pour étouffer l'expression de tous ceux qui se débattent contre les moyens d'information et de culture systématiquement censurés à son profit. (...) Le pouvoir fait la démonstration qu'il refuse de reconnaître pour les autres une loi qui lui-même applique. Je demande qu'avec le même zèle dont il fait preuve pour investir les locaux et confisquer le matériel, le gouvernement propose au Parlement un projet de loi autorisant, dans le cadre du service public, un véritable pluralisme d'expression ».

Au parti communiste, on estime qu'« une nouvelle fois, les forces de répression gouvernementales sont intervenues et que le pouvoir tente, avec le prétexte en place, de transformer la ville en champ d'action perpétuel des C.R.S. ».

La C.F.D.T. élève « une vive protestation » en rappelant que, depuis des années, la télévision régionale depuis décembre 1978, elle se bat pour un autre monopole, celui qui, légalement, dans les lois, permettrait à tous les citoyens de participer à cette première émission, ayons quitté Lille ».

M. Henri Naguères, président de la Ligue des droits de l'homme, a déclaré : « En déclenchant une répression, le pouvoir tente de transformer la ville en champ d'action perpétuel des C.R.S. ».

Une seule approbation dans ce concert d'interventions, celle du Centre départemental des Indépendants et paysans, qui juge que « l'intervention de la police sur les lieux d'expression de la radio pirate n'a fait que « respecter la loi ».

GEORGES SUEUR.

« Une nouvelle station pirate se déclarant sous le nom de Radio-Lille et maintenant annonce qu'elle émettra ce samedi 21 juin à Paris depuis un lieu tenu secret ».

Édité par la S.A.R.L. le Monde.

Gérant : Jacques Favet, directeur de la publication, Jacques Savignat.

Imprimerie : 5, rue de la République, PARIS-IX.

Reproduction interdite de tous articles, sauf accord avec l'administration.

Commission paritaire n° 57 427.

Samedi 21 juin

20 h 35 Téléfilm : Comme le temps passe. (Deuxième partie.)

21 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h Journal.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

22 h 20 Ciné-regards. R. Carreau ou le regard d'un photographe sur ses cinquante ans de cinéma.

FRANCE-CULTURE

19 h 30. La R.T.T.F. présente : « La Lettre brulée » (Adorable vampire).

20 h. C'est dimanche et le Samedi des Impres, d'A. S. Roux, avec G. Labadie, R. Hirt, P. Ardit, etc.

21 h. 55. Ad lib, avec M. de Brocquy.

22 h. 5. La fugue du samedi.

FRANCE - MUSIQUE

20 h. 5. Soirée lyrique : « Le Diable aux quatre chemins », opéra de P. Dukas, livret de Bernanos, par l'Orchestre national de France, les chœurs et maîtres de Radio-France, dir. G. S. Roux, avec G. Labadie, R. Hirt, P. Ardit, etc.

21 h. 5. Ouvert la nuit, comment l'entendez-vous ? avec S. Schmitt, de S. Schmitt, par la Musique Polyphonique de Bruxelles.

PARIS EN VISITE

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

« Paris en visite » est une émission qui vous fait découvrir les secrets de la capitale. Elle est présentée par M. de Brocquy.

</

Le Monde

économie

SOCIAL

RECONDUCTION
DES ENGAGEMENTS
DE MODÉRATION DES LOYERS

Les principales organisations de propriétaires et de gestionnaires de logements sociaux ont décidé de reconduire leurs engagements de modération pour le renouvellement des loyers versés à chaque année le 1^{er} juillet 1980 et le 20 juin 1981, vient d'annoncer, vendredi 20 juin, un communiqué du ministère de l'Équipement et du Logement. Il s'agit de la Commission nationale des administrations de la Fédération nationale des agents immobiliers (F.N.A.I.), de l'Union nationale de la propriété immobilière (U.N.P.I.), du Groupement des sociétés immobilières d'investissement et de la Fédération française des sociétés d'assurances.

Le teneur de ces nouveaux engagements est très voisin de celui des accords signés au plus tôt l'année de l'indice du coût de la construction augmentée de 4 %, pendant trois ans et le propriétaire entrepreneur des travaux importants ou si le loyer ainsi calculé est inférieur de 20 % à celui des appartements vacants du même type.

L'association des comités de défense des locataires (A.C.D.L.) souligne dans un communiqué que les nouveaux engagements n'accroissent aucune garantie aux locataires contre les coupes et les procédures d'expulsion. En outre, les loyers demandés, à de nouveaux locataires ne sont en rien limités par les accords de modération.

LES SUITES DE LA GRÈVE DES 11 ET 12 JUIN

La C.G.T. accuse la direction de l'E.D.F.
d'avoir « organisé des coupures
dans le plan Croix-Rouge »

La direction de l'E.D.F. a « organisé des coupures dans le plan Croix-Rouge », a accusé M. René Lomax, secrétaire de la C.G.T., au cours d'une conférence de presse, samedi 20 juin. Il s'agit, a-t-il poursuivi, d'une « lamentable opération policière destinée à jeter le désordre sur l'action des gaziers et électriciens, et à tenter de justifier au même coup, aux yeux de l'opinion publique, les atteintes que le pouvoir entend porter contre le droit de grève dans la nucléolaire ».

Dans un document détaillé, la fédération C.G.T. de l'E.G.F. affirme notamment que, le 12 juin, à 9 heures, « au point le plus bas de la production, celle-ci représentait environ deux fois le puissance maximum nécessaire pour desservir correctement l'ensemble des priorités ». Aussi, explique-t-elle, « si la réaffectation des hôpitaux parisiens et de l'hôpital Foch ne s'est pas faite dans la minute qui a suivi les déclarations sur les lignes 225 et 14, la responsabilité en incombe uniquement à la direction, qui avait fait chasser par la police les équipes de grève des postes de Charenton et Puteaux ».

« Contrairement à ce qui a été déclaré, poursuit-elle, l'intervention des forces de police a eu lieu avant les déclarations et non après. Or le personnel non gréviste n'a alors en place, n'avait pas une connaissance suffisante des postes pour appliquer immédiatement les consignes d'exploitation ».

D'autre part, la C.G.T. assure que « cédant aux pressions du G.N.P.F., la direction de l'E.D.F. a demandé à l'industrie de la braise, leur consommation qu'à partir de 7 heures du matin, le 12 juin ». C'est la raison pour laquelle, dans la nuit du 11 au 12, « les foyers domestiques étaient coupés, ainsi que des installations agricoles et commerciales, comme les boulangers, par exemple ». Des coupures, a dit le fédérateur électricien, « ont été délibérées et ont un caractère politique ».

Renouvelées les protestations contre les sanctions prises contre deux agents C.G.T. de Mantes.

A LA QUASI-UNANIMITÉ

Le congrès de F.O. adopte un appel « à tous les travailleurs »

Les derniers débats du congrès de la Force ouvrière, à Bordeaux, le 20 juin, consacrant ses votes de nombreuses résolutions, ont confirmé le succès sans précédent que M. André Bergeron, secrétaire général, avait obtenu avec l'adoption de son rapport d'activité, ratifié par 88 % des délégués. La déclaration « A tous les travailleurs », qui constitue la motion d'orientation générale, a été massivement adoptée à main levée. Sans six délégués ont voté contre (sur plus de deux mille), et il y a eu vingt-six abstentions, les contestataires se comptant surtout parmi les agents de la direction des impôts et parmi les postiers.

Les minoritaires n'ont même pas présenté de contre-projet en commission. Dans le passé, cependant, ils représentaient environ 20 % des suffrages exprimés. Par exemple, en 1971, la motion d'orientation avait recueilli 62 % des voix ; en 1974, elle en avait obtenu 71 %, tandis que 14,2 % allaient au texte des anarchistes. En 1977, les bulletins d'adhésion étaient divisés sur trois textes : 63,3 % à celui de la majorité, le traditionnel projet des révolutionnaires, derrière M. Hébert, recueillant 6,9 %, et 30,0 % allant à celui des camarades attachés

à la « charte d'Amiens » appartenant à différentes sensibilités socialistes.

Le temps n'est plus où le C.G.R.S. tentait, comme en 1974, une « O.P.A. » sur la confédération, à savoir ceux qui étaient « rattachés », ne se sont manifestés que discrètement dans les débats. Par exemple, ils ont retiré sans insister l'amendement qu'ils avaient déposé sur la motion générale.

Ce texte, on le sait, est essentiellement la proclamation d'indépendance du syndicat, un refus de sa politisation. Impitoyablement, elle est aussi dirigée contre la C.F.T.C. Dans une dernière intervention, M. Berge-

ron a répété que F.O. ne donnerait pas de consigne de vote pour l'élection présidentielle.

Parmi une douzaine d'autres motions, la plus discutée concernait la prévoyance sociale, définissant la position de F.O. sur l'assurance-maladie, les retraites, les soins médicaux, etc. Ce texte confédéral a été voté sans difficulté.

Il ne restait plus ce samedi, qu'à renouveler le bureau confédéral. Le comité confédéral national a ouvert la porte à M.M. Marie Blondel et Claude Janet. Ce renouvellement, sans véritable signification politique, pourrait, cependant, acquiescer le désir d'une certaine évolution.

JOANINE ROY.

CEUX QUI ENTRENT :

● M. MARC BLONDEL, né le 2 mars 1938, dans une famille de mineurs du Nord, et son père fut député du travail. Tour à tour vendeur sur les marchés, auxiliaire dans les P.T.T. et l'enseignement, il est chimiste et étudie le droit, quand il participe aux manifestations des étudiants contre l'envoi des jeunes en Algérie. Après d'autres métiers, il devient, en 1960, permanent à l'union des employés F.O. de la région parisienne et, en 1974, secrétaire général de la fédération des employés et cadres, puis membre de la commission exécutive de F.O. Ayant mené une brève expérience au P.S.A., il ne milite plus présentement dans aucun parti et a souhaité reconstruire « la vieille C.G.T. pluraliste ».

● M. CLAUDE JENET est né à Limoges, le 25 février 1942, de parents mi-paysans mi-ouvriers. Après son baccalauréat de sciences, il entre au service du Trésor comme agent de recouvrement. Adhésif aux jeunes syndicalistes F.O. de la Haute-Vienne en 1963, il s'engage dans l'action syndicale départementale. Secrétaire général de l'Union F.O. de la Vienne, en 1970, il entre, quatre ans plus tard, à la commission exécutive. Au bureau confédéral, il sera particulièrement chargé des relations avec la presse.

M. MARCHELLI (C.G.C.) : il n'est plus possible que gouvernement et patronat décident seuls de l'avenir des entreprises.

Limoges. — Le congrès de la fédération de la métallurgie C.G.C. qui s'est tenu à Limoges du 18 au 21 juin, s'est montré fort critique à l'égard du gouvernement et du patronat. Dans son discours d'ouverture, le secrétaire général de l'Union F.O. de la Vienne, M. Marchelli, a déclaré : « Le peu du chômage est devenu l'instrument privilégié des pouvoirs publics et des chefs d'entreprise. Il n'est plus possible d'accepter que les décisions qui concernent l'avenir de nos entreprises soient prises uniquement par les pouvoirs publics et le patronat en pleine connaissance ». De plus, le patronat met en œuvre une nouvelle politique sociale, dite individualisée, qui a pour objectif essentiel la mise en situation d'isolement et la reprise en main de chaque salarié.

« Il est évident que la C.G.C., dit, depuis avril 1979, abandonne la « stratégie de la grève » pour essayer de devenir une organisation syndicale interprofessionnelle respectée et efficace. « Nous devons nous battre pour vaincre la politique contractuelle et obliger le patronat à abandonner ses oppositions interprofessionnelles. » Non sans s'être livré à une certaine autocritique de sa fédération, le président estime qu'il faut aussi développer le courant réformiste, en liaison avec les autres organisations. Il a lancé un appel pour que la convention nationale C.G.C. du 7 novembre à Vincennes soit « une manifestation choc qui impose au gouvernement et au patronat de nous écouter ».

An cours du débat, des délégués ont évoqué la crise du recrutement de leur fédération, dont les effectifs, a-t-il été indiqué, seraient tombés de 45 000 à 40 000 adhérents depuis le dernier congrès. Après une réforme statutaire, M. Marchelli a été réélu président par 228 voix sur 303 votants (95,05 %). M. Jean-Pierre Chassat devient vice-président délégué. M. Maurice Croc reste secrétaire général. — M. S.

● Chômage technique chez Moulins. — Les quelques dix mille employés du groupe Moulins seront mis en chômage technique pendant deux jours à la fin du mois de juillet. Cette décision a été prise du fait d'une baisse des ventes de 17 % depuis le mois de mars.

AGRICULTURE

Querelle d'écoles, mais non d'intérêt
à propos de la taxe de coresponsabilité laitière

Réunion toulousaine, jeudi 19 juin, au conseil d'administration de la F.N.S.E.A., après le refus du paiement de l'augmentation de la taxe de coresponsabilité laitière exprimé par la Fédération des producteurs de lait, l'une des branches du syndicat général M. Guillaume, président de la F.N.S.E.A., et M. Deneux, président de la F.N.P.I., se sont variamment expliquées. Le premier estime que les éleveurs ont fait une erreur tactique, une proposition démagogique, et que maintenant il

va falloir expliquer à la base comment elle ne peut être appliquée.

Pour la F.N.S.E.A., la France ne peut se permettre, après les difficiles négociations sur les prix agricoles et la contribution britannique au budget de la C.E.E., de ne pas appliquer une partie des décisions prises à Paris, même si l'accord n'est pas totalement satisfaisant. M. Guillaume s'en tient aux promesses du président de la République selon lesquelles le revenu agricole sera maintenu en 1980. Si l'on applique pas l'accord, estime M. Guillaume, on risque de délier M. Giscard d'Estaing de ses promesses. Pour la F.N.S.E.A., d'autres promesses ont été faites : le retard apporté à l'augmentation des prix des productions animales doit être compensé dans les délais les plus rapides. La taxe de coresponsabilité sera payée lorsque le rattrapage sera versé.

A la F.N.P.I., en tentant de réduire les divergences en expliquant que c'est précisément le délai technique — le premier versement de la taxe applicable en juin — qui sera effectué qu'à la mi-juillet — qui permettra de trouver des solutions. On fait valoir que la geste de nouvelles heures des producteurs de lait est dû à la volonté de la Commission de se servir du produit du supplément de la taxe pour alimenter le budget agricole commun (F.E.O.G.A.), alors qu'il était toujours convenu que les fonds de la coresponsabilité sont gérés avec les producteurs pour le développement de la consommation des produits laitiers.

Les producteurs critiquent, en outre, le choix des actions financées par ce fonds, plusieurs d'entre elles ne servant qu'à subventionner l'utilisation de produits sans pour autant faire augmenter le volume consommé. Critique à double tranchant, qui se retourne contre les laïcs français, puisqu'ils participent aux négociations et décisions, ce que ne manquent de faire remarquer M. Guillaume.

M. Ménéghier, à qui revient finalement le devoir de faire respecter l'accord européen, avait conclu par avance cette querelle d'écoles en affirmant : « La taxe sera payée. C'est cela ou les quotas de production. » Il reste que cette « erreur tactique » devrait avoir pour effet d'accélérer le règlement des aides aux revenus promises. Finalement, F.N.P.I. et F.N.S.E.A. se complètent pour gérer le court et le moyen terme. — J. G.

NOUVEAUX INCIDENTS
A TOULON
APRÈS L'ARRESTATION
DE DEUX AGRICULTEURS
(De notre correspondant.)

Toulon. — Ragain de tension à Toulon. La F.D.S.E.A., le Syndicat des vigneron du Var et le Centre départemental des jeunes agriculteurs avaient appelé leurs adhérents à se rassembler en début d'après-midi, le 20 juin, pour demander la libération des deux maraîchers toulonnais, Marcel Tinto et Louis Imbert, écroués et incrimés de tentative de destruction par explosion de bâtiments administratifs, à la suite d'un placardage perpétré la veille à la direction départementale de l'agriculture (nos dernières éditions du 21 juin).

L'important service d'ordre — C.R.S. et gendarmes mobiles — d'après avoir de la préfecture de Toulon stoppé la progression des manifestants. Brefs mais violents, des heurts se produisent aux jets de tomates et de pierres, les policiers répondent par le lancement de grenades lacrymogènes.

Le conseil général du Var suspendit sa séance en signe de solidarité avec les agriculteurs. M. Edouard Soliman, président de l'assemblée départementale, sénateur du Var et maire de Draguignan (P.S.), vint demander au préfet du Var, M. Pierre Manière, la libération des deux maraîchers. Le préfet ayant répondu que la décision dépendait du parquet, une seconde démarche fut tentée en direction de M. Pascal, procureur de la République. Sans résultat également. Peu après, le préfet, recevant la presse, indiquait que les deux agriculteurs avaient répliqué continuellement le placardage de la cité administrative. La tension aux abords de la préfecture de Toulon ne devait tomber que tard dans la soirée. — C. G.

AVIS DE PRÉQUALIFICATION D'ENTREPRISE
POUR LA CONSTRUCTION D'UN PONT
A PORTO-NOVO
RÉPUBLIQUE POPULAIRE DU BÉNIN

La République Populaire du Bénin, en coopération avec la République Fédérale d'Allemagne, a lancé un avis de préqualification pour la construction d'un nouveau pont routier sur l'estuaire de l'OUEME et de ses accès routiers et ferroviaires à Porto-Novo.

Financement prévu : — La République Fédérale d'Allemagne représentée par Kreditanstalt fuer Wiederaufbau, Frankfurt am Main.

Caractéristiques des ouvrages : — Longueur du pont : environ 330 m. — Largeur totale du tablier : 13 m. — Chaussée, y compris voie ferrée : 8,50 m. — Trottoir : 2 x 1,75 m.

Fondations : sur pieux en tube d'acier battus ou forés. Nombre des pieux : 138. Longueur des pieux : 17 et 47 m. (chiffres approximatifs). Longueur totale : environ 4.000 m.

Tablier : 10 travées de 33 m. environ, consistant en 6 poutres préfabriquées en béton précontraint couvertes d'une dalle continue non revêtue avec sauto pour la superstructure de la voie ferrée, les trottoirs symétriques.

Accès : longueur totale environ 500 m. élargissement des remblais au sol.

Travaux : deux accès chemin de fer dans une longueur totale de 800 m. y compris superstructure ferroviaire de 230 m.

Eclairage du pont et signalisation.

Déclassement : Porto-Novo, République Populaire du Bénin.

Délai d'exécution : maximum 18 mois, y compris la mobilisation et salaires des ouvriers.

Délai de garantie : 24 mois.

Les documents de préqualification doivent comprendre : — Nom et adresse des entreprises (ou groupements d'entreprises) ; — Situation juridique ; — Situation financière ; — Fonds de roulement depuis des cinq dernières années ; — Références techniques se rapportant aux ouvrages du même genre réalisés des cinq dernières années.

Les documents, réalisés en cinq exemplaires et en langue française, doivent parvenir au plus tard le 30 juin 1980, à 12 heures locales, aux adresses suivantes :

— 3 exemplaires adressés à : Ministère des Travaux Publics, de la Construction et de l'Habitat, Direction des Routes et des Ports, B.P. 521 - Cotonou - République Populaire du Bénin.

— 2 exemplaires adressés à : Kreditanstalt fuer Wiederaufbau, D-600 Frankfurt am Main - R.F.A.

Il est précisé que les documents d'appel d'offres peuvent être envoyés aux entreprises préqualifiées le 1^{er} juillet 1980, pour une remise des offres prévues pour le 30 septembre 1980, le démarrage des travaux étant envisagé pour le 2^{er} janvier 1981.

Il ne sera donné aucune raison pour une disqualification. La décision de l'Administration sera définitive et sans appel.

● Le règlement communautaire du vin doit être complété par la création d'une société d'intervention prenant en charge les excédents, afin de garantir le revenu des vigneron, estime la Confédération nationale des caves coopératives vinicoles, qui vient, lors de son congrès, de renouveler son opposition à l'entrée de l'Espagne et du Portugal dans la C.E.E.

● L'opération « bonza nouvelle », des prix à venir d'être lancée pour les pommes de terre primaires par l'interprofession des fruits et légumes. Signale par un affichage particulier cette opération fait suite à l'engagement de modération conclu avec le ministère de l'Économie, parallèlement à la libération des prix.

ÉNERGIE

● L'U.R.S.S. « maintiendra », pendant la période 1981-1985, ses fournitures énergétiques aux pays du Comecon au « niveau atteint en 1980 », indique Tass. Citant une « décision » prise dans ce sens lors de la trentième session du Comecon, tenue à Prague, l'agence précise que l'U.R.S.S. consent de tels contingents de solidarité « en dépit du fait que la partie européenne de l'Union soviétique se ressent actuellement d'un déficit aigu de combustibles ».

● Vers une nationalisation d'Ureenco-Pays-Bas. — Un projet de loi pour la nationalisation de la division néerlandaise de la firme Ureenco (enrichissement d'uranium) a été déposé, jeudi 19 juin, devant le Parlement des Pays-Bas. Selon ce projet, l'État prendra seul à sa charge l'augmentation de capital de la division néerlandaise d'Ureenco, rendue nécessaire par la décision de porter de 200 à 2 000 tonnes la capacité d'enrichissement d'uranium de cette usine anglo-germano-néerlandaise. Les entreprises privées (dont la Shell et Philips) ont, elles, refusé de participer à l'augmentation des moyens de cette usine. En prenant seul à sa charge l'augmentation de capital qui passera de 4 millions de florins (3 millions de dollars) à 163 millions de florins (83 millions de dollars), le gouvernement néerlandais détendra près de 99 % de celle-ci.

CYBERCONSULT S.A. GENEVE

désire faire savoir qu'il n'y a aucun lien de quelque nature que ce soit entre U.G.E., UNITED GENERAL ENTERPRISE EST., GENEVE (15, rue de la Cité), VADUZ, LIBERIA, PANAMA, CURACAO, ATHENS et M. BASIL A. TSAKOS.

CYBERCONSULT S.A. Pour le Directeur : M. Alexander TSAKOS

CYBERCONSULT S.A. GENEVE

Wishes to make publicly known that it has no association or dealings of any nature whatsoever with U.G.E., UNITED GENERAL ENTERPRISE EST., GENEVE (15, rue de la Cité), VADUZ, LIBERIA, PANAMA, CURACAO, ATHENS AND/OR M. BASIL A. TSAKOS.

CYBERCONSULT S.A. For the board of directors: Dr. Alexander TSAKOS

Une ville étrangère **ETE** Page dessinée : « Trait libre »

ETE Roman : « As-tu vu Montezuma ? » **ETE**

B. D. : « Ce fut une très belle apocalypse » **ETE** Un sport de plein air

SUPPLÉMENT AU NUMÉRO 11008, NE PEUT ÊTRE VENDU SEPARÉMENT

DIMANCHE 22 JUIN 1980

Le Monde

D I M A N C H E



UNE VILLE
UN ÉCRIVAIN

ISTANBUL par Juan Goytisolo

ZORAN ORLIC

Chaque semaine d'été, un écrivain étranger évoque une ville du monde de son choix. Promenade sans itinéraire ni contrainte, au hasard des continents suivant le seul guide des affinités secrètes. Juan Goytisolo, que Carlos Fuentes salue comme « le plus grand romancier espagnol vivant », inaugure ce voyage de la fantasia par Istanbul. Une étape dans la longue marche vers l'islam que poursuit depuis de nombreuses années l'auteur de « Don Julian » et de « Juan sans terre ».

Quand j'ai visité, pour la première fois, cette ville, il y a environ onze ans, ce qui m'a le plus frappé — et m'a séduit, une fois passée la première surprise — c'est la prodigieuse énergie animale qui s'en dégage. Une vitalité sauvage, omnivore, débordante : chaotique frénésie de fourmillement — de fourmis attachées à la résolution d'un énigmatique destin — que je n'avais jamais rencontrée, et ce n'est dans une autre métropole du tiers-monde, New-York. La New-York bâtarde, métèque, la New-York des ghettos — le Noir et le Portoricain — qui peu à peu déteint sur la ville blanche et pour à peu la contaminer.

Les fourmillements abondent dans le monde islamique, mais à Fes, à Marrakech, même au Caire, une subtile atmosphère d'indolence imprègne — adoucit — la sauvage férocité de la circulation. A Istanbul, comme dans certains secteurs de New-York, celle-ci développe la logique de sa propre équation, sans aucune restriction. Autos, piétons, taxis, charrettes inventent d'impossibles trajets, luttent pour s'ouvrir un chemin au milieu de toutes sortes d'obstacles, obéissent à un jeu de règles et d'arcanes, à un code secret, inconnu et changeant.

Depuis les embarras, à destination d'Uzbek, du Bosphore et de la mer de Marmara, des dizaines de milliers d'usagers se précipitent journellement à l'assaut des autobus, envahissent les quais débordant de voyageurs, foulant de leurs rudés enjambées le pont transbordeur qui unit les deux parties de la ville : armée piétonne résolue et pressée, qui consomme voracement des sandwiches et du maïs bouilli, et s'ouvre un chemin en bousculant et en jouant des coudes, comme dans les couloirs du métro aux heures de

pointe. Accoudés aux parapets, tournant le dos au trafic, des pêcheurs et des curieux alignés observent le fil tendu des cannes à pêche, guettant le poisson qui va mourir. Les bateaux synchronisent leurs manœuvres d'abordage et de départ, émettent des panaches de fumée noire et épaisse, actionnent leurs sirènes sur un rythme violent, chargent et déchargent des voyageurs superbement indifférents à la glorieuse splendeur de Topkapı et aux minarets de Sainte-Sophie.

A Istanbul, comme à New-York, la lutte pour la vie se révèle en plein jour, avec une tranquillité et une étonnante brutalité. La rude nécessité de gagner son pain, de surmonter à tout prix les assauts d'une crise générale et apparemment sans remède, se traduit par un excès d'énergie qui donne à chaque mouvement ou à chaque geste un air viril et décidé, une tension vitale disproportionnée à première vue. Au lieu de se résigner à son destin, le Turc réagit d'une façon impulsive et salutaire. Le pouvoir universel de la loi du plus fort s'efface à faire l'économie de ses sentiments et à s'adapter à un environnement fait de compétition et d'hostilité, dans lequel il ne peut se permettre aucune erreur ni aucune faiblesse. Amabilité, courtoisie, bonnes manières, sont une lueur dont il est susceptible de se passer et dont, par conséquent, il se passe. L'étranger se sent ignoré, presque transparent. Les regards paraissent le traverser et viser quelque objet situé derrière lui.

Cette négation de l'existence qui s'établit, une fois passé le seuil du simple échange de services, a malgré tout ses avantages. Le visiteur se transforme à son tour en une caméra cinématographique qui fouille froidement d'un œil curieux et neutre, l'extraordinaire microcosme qui l'entoure : agitation incessante de marchands forains, de porte-

faux courbés sous le poids excessif de leurs charges, multiples visages des vendeurs de casquettes, de mouchoirs, de gilettes et de billets de loterie, de vendeurs de tabac de contrebande qui montrent en cachette au passant le paquet de Marlboro convoité. Comme leur prix devient insupportable et que le travail se fait rare, d'ingénieurs débraillés proposent au plus offrant les cigarettes américaines à l'unité. Des soldats, balayette au ceinturon, surveillent à la dérobée comment se déroule ce trafic et interviennent pour confisquer la marchandise du sot ou de l'imprudent qui n'a pas pris la précaution élémentaire de leur gratter la patte.

Séduction

La combinaison harmonieuse d'énergie vitale, de force physique et, souvent, de beauté du visage fait du Turc un individu magnétique singulièrement séduisant. L'intéressé le sait et cultive soigneusement son image de « mâle » avec une coquetterie toute féminine. Tandis que le paysan d'Anatolie assume sans complexes son allure rude et sauvage de lutteur ou de fort des halles, le citadin, même celui dont les moyens sont modestes, s'efforce de composer son personnage sur le modèle du conquérant élégant, à la Spitz-Shaïli. Le Turc urbain d'aujourd'hui incarne, peut-être sans le savoir, l'idéal du « gay » nord-américain. Les airs, les gestes et les attitudes qu'il adopte dans la rue sont l'expression d'un mélange, à première vue spontané, de dureté et de raffinement. Mais le soin extrême qu'il apporte à son habillement, à sa coiffure et à sa moustache révèle une volonté non avouée de séduction : c'est là un supplément d'agressivité virile qui, à Istanbul comme sous d'autres latitudes, est un signe adressé à ceux de son propre sexe.

Très fréquemment les Turcs donnent l'impression de sortir directement de chez le coiffeur : ils affectionnent soit la coupe de cheveux traditionnelle, soit une sorte de coiffure « à la garçonne », comme les plus jeunes ; ils arborent une chevelure impeccable, soigneusement adaptée

aux exigences du blouson de cuir, fétichiste et du pantalon ajusté et suggestif. Mais leur coquetterie s'affiche surtout dans les soins attentifs et assidus qu'ils accordent à leur moustache vigoureuse et touffue. Au café, dans la rue même, on peut les voir redresser avec fierté les pointes de leur moustache, grâce à un petit miroir où ils la contemplent ensuite avec une satisfaction narcissique.

Le hammam est une institution nationale. Obsédés par la propreté du corps comme les Arabes, les Turcs le fréquentent régulièrement et y passent des après-midi entiers dans une ambiance agréable de camaraderie, de calme, de détente. Mais alors que le bain turc impose un silence quasi religieux — les clients s'abandonnent aux manipulations du masseur avec une passivité féminine qui compense heureusement la notion qu'ils ont d'une virilité agressive — le bain turc est un lieu de rassemblement social où les baigneurs se groupent pour discuter en petite tenue, comme s'ils étaient au marché ou au café.

La piscine du hammam où je me trouve est un vivier de garçons et d'adultes qui plongent, pousent, patouillent, jouent et se baignent. Assourdi, je me réfugie dans une des salles latérales pourvue de petites fontaines et, tandis que je me consacre entièrement à transpirer et à me laver à grande eau, le comportement quelque peu étrange de mon voisin attire mon attention. Il s'agit d'un individu obèse et chauve qui, après avoir détaché par-dessus la serviette qui ceint pudiquement ses attributs, semble uriner contre le mur avec la plus grande tranquillité d'esprit. Quelques instants après, un adolescent s'approche de lui et, sans la moindre retenue, épie ses activités murales par-dessus l'écran protecteur. Mais ce que je prendrais pour une malice tend à se prolonger, et les mouvements de la main libre, mais cachée, du chauve — avec l'autre il retient comme il peut la serviette autour de ses reins — suggèrent désormais une hypothèse plus scabreuse. Est-ce possible ? me dis-je, et l'intérêt morbide du gamin indiscret, plongé dans la

contemplation du secret, renforce encore mon interprétation insolite.

Soudain, comme si de rien n'était, le masturbateur supposé rattache sa serviette, recule, abandonne son poste et j'aperçois alors dans le mur, à quelque 80 centimètres du sol, un trou rond d'où émane continuellement de la vapeur. C'est au tour de l'adolescent, mais ce dernier semble avoir deviné mon scepticisme concernant les pouvoirs de thaumaturge de ce trou et il insiste fermement pour que je fasse un essai « Sot toi, sot toi » (très bon, très bon) dit-il, comme je me montre encore réticent, il ajoute avec un sourire convaincant : « gud, very gud ». Méfiant (bien qu'un tant soit peu intrigué) je m'approche du mur des délectations et je détache ma serviette comme mon prédécesseur, de façon à ce que la vapeur soit dirigée directement sur mon membre. La sensation n'est pas désagréable mais l'attente, pleine d'illusions, quelque chose de plus : la béatitude ineffable du mystique, peut-être une érection brève, bien qu'exquise. Quelques minutes passent et, malheureusement, rien ne se produit (seulement un léger chaotisme). Déjà je recouvre la flasque culpabilité de mon sexe et, comme le garçon grette amuseusement un remerciement de ma part, je murmure, pour ne pas le décevoir, un « tyi » peu convaincant.

Fantômes

Quelques images de la rue que je n'ai pas réussi à capturer dans l'objectif de mon Pentax. Sur le trottoir envahi d'étalages et d'événements de marchandises diverses, une petite charrette avec des soutiens-gorge. Le vendeur recite le prix d'une voix monotone, et deux géants moustachus, sourcils épais et visage grave, qui semblent tout droit sortis d'un film muet de Chaplin, observent attentivement le matériel, le défilent avec soin pour faire des comparaisons, calculent à vue d'œil le périmètre thoracique de leurs conjoints, et choisissent enfin — plutôt l'un d'eux choisit — le grand modèle adapté à

l'opulence d'une poitrine majestueuse, pléthorique et hyperdéveloppée. La scène se déroule en silence, sans le moindre humour, sans le moindre sourire, et les maris s'écroulent dans la foule, visiblement satisfaits de leur acquisition.

Aux alentours du Grand Bazar : des paniers et des tables chargés de casseroles, chaussettes, casquettes, ceintures, sous-vêtements de femmes, sandwiches, gilettes, épis de maïs. Les portefaix essaient de se frayer un passage parmi la marée des acheteurs, et un camion impuissant, pris d'assaut par des piétons, cherche vainement une trouée pour avancer. On jurerait qu'on ne pourrait y glisser une épingle, mais la débordante imagination turque oppose un démenti immédiat. D'une rue bourrée de monde émerge, abrupt et défilé à la logique et à la capacité de contraction des corps, un tank de fabrication nord-américaine, doté de tout son personnel.

Des fantômes séculaires, éthnocentriques, volent la vision occidentale du monde islamique, y compris celle de ce Japon modernisé et laïque qu'est l'actuelle Turquie post-kémaliste, déchirée, fluctuante, contradictoire, mais étonnamment vivante. Comme le prouve l'indigne film de Parker, *Midnight Express*, ce pays n'est même pas vu avec l'indignation, le goût du pittoresque ou la fascination que suscitent, d'ordinaire, d'autres civilisations — la bouddhiste ou la brahmaniste, par exemple — en raison de leur totale altérité et de leur éloignement.

Ce pays est trop proche de nous pour sembler exotique, et trop cohérent et compact pour que nous puissions le domestiquer et y pénétrer. Ressenti comme quelque chose de proche, et d'inassimilable pourtant, il émerge ainsi dans notre actuelle vision hystérique, celle d'un monde dans lequel le pouvoir atlantique vacille, tandis que ses valeurs s'effondrent, comme un miroir inquiétant, que nos cellules transforment en un épouvantail menaçant et grotesque.

(Traduction de
Françoise ZMANTAR
et Annie FERRIN.)

**Au second étage :
gastronomie**

VIES

Les granitiers de l'Île-Grande

« Et encore, je ne te parle pas de l'époque de la chantepere. » A prononcer ce mot merveilleux, le visage de Louis s'anime. Je vois l'acier chantant rebondir sur le quartz du granit.

JEAN-PIERRE LE DANTEC

Le granit à l'Île-Grande? Vite fait le tour aujourd'hui. Une douzaine de carrières, et quatre tailleurs : en écartant les trois obstacles, ça fait tout juste une population de huit cents habitants. Armand, râlante, l'une la gitane mais filaire et se penche vers le bloc de pierre dont il espère tirer un linteau cintré. Son œil s'applique à repérer dans la masse cristalline la fissure imperceptible qui ruinerait par avance ses efforts.

« Ça va aller. J'avais peur qu'à la carrière on ait un peu trop forcé sur la mine. Il suffit d'un rien : vingt-cinq grammes de poudre noire en trop et c'est fichu. Le bloc devient inutilisable. Si on pouvait se servir sur place, il n'y aurait pas grand mal, ce serait vite fait de le remplacer. Mais à présent que la mode est au granit beige, impossible ici on tombe tout de suite sur du bleu. Donc, direction l'Île Canton... »

Armand se redresse. Proche de la quarantaine, il dirige l'une des deux petites entreprises de granit qui subsistent à l'Île-Grande. Il est né ici, d'un père carrier venu du Portugal il y a une cinquantaine d'années, et ne pourrait concevoir sa vie ailleurs que dans cet endroit battu par les tempêtes en hiver et envahi par les touristes à la saison d'été. Breton, il l'est devenu, tout comme des Normands des Îles Chausey qui, à la fin du siècle dernier, apportèrent dans l'Île-Grande leurs propres techniques d'extraction du granit, leurs « chantepere » et leur habitude de parler français.

Tout en indiquant par gestes à son apprenti les outils à préparer, il m'explique : « Il y a le transport, de l'Île Canton jusqu'ici, bien sûr, par bateau, mais le plus, c'est qu'on dépend entièrement de la marée pour aller au boulot comme pour en revenir. Quand on travaille exclusivement à la commande comme on le fait à présent, ça ne nous facilite pas la tâche. »

Pas bavard

Sous un hangar largement ouvert au vent, un tailleur façonne une énorme pierre destinée à s'intégrer dans une cheminée genre résidence secondaire. Actionnant à coups de massette réguliers sa « chasse » au tranchant de carbure de tungstène, il travaille à la façon d'un sculpteur. À partir de l'épure qui lui a été remise, Pas bavard, ce citoyen, entièrement absorbé par son travail, Armand m'appelle. Son linteau a pris forme. Il ne restera plus qu'à le tailler de façon définitive. « Il faudrait que tu ailles voir Louis G. Il saura t'expliquer, lui, comment c'était l'Île, au temps des grandes carrières, comment ça travaillait et comment ça a chuté. Il a débuté en 1924. »

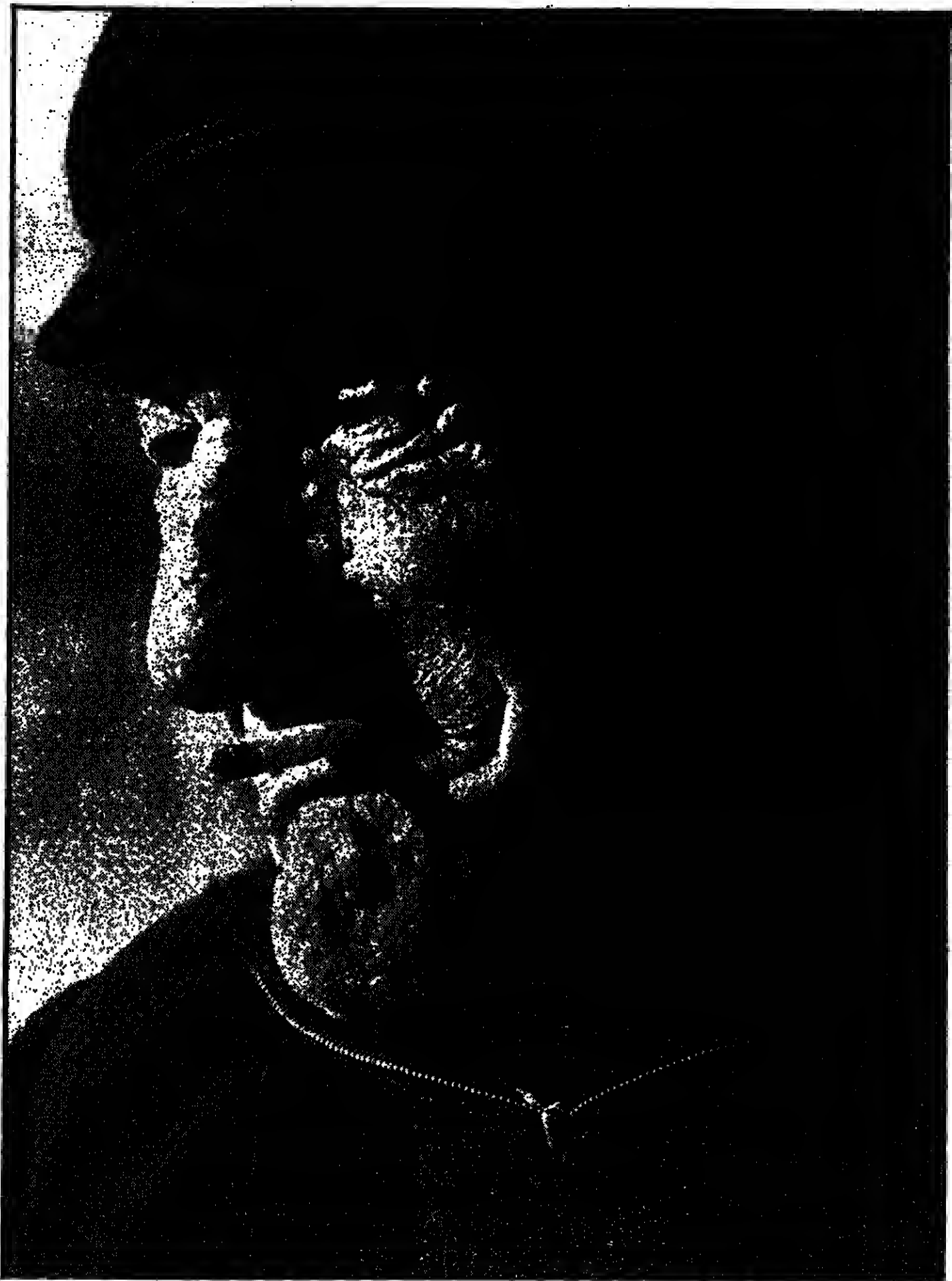
« Parfaitement, en 1924. En mai 1924. Je n'avais pas quatorze ans, puisque je suis du 1^{er} août, quand mon père m'a emmené pour la première fois sur l'Île Fougère à la carrière des Le Gac. Dans le temps, pour nous autres, il n'y avait pas le choix : ou la

carrière, ou bien naviguer au commerce : et c'était le père qui s'occupait, car un métier pareil, ça ne peut pas s'apprendre avec un voisin qui n'aura pas assez d'autorité sur toi. A présent, les jeunes ne veulent plus faire granitiers, et je les comprends : c'est trop dur et trop long à apprendre, sans compter que ça ne paye pas lourd. Le granit est cher ? Que veux-tu : une porte qu'on vend 1500 francs, la client la paye le double... »

Louis G. a travaillé la pierre trente années durant. Il a connu l'époque où tout se faisait à la main, extraction, débit, taille et polissage : il a fait cinq semaines de grève en 1936 en compagnie de ses camarades, une centaine alors environ, répartis dans deux grandes entreprises, la Société anonyme et la Société des carrières de l'Ouest, et dans quelques chantiers de moindre importance ; il a arraché au rocher des tonnes et des tonnes de granit, participé anonymement à la construction de digues et de monuments, façonné les seuils, les jambages et les linteaux de centaines de portes pour des centaines de maisons, taillé des kilomètres de bordures de trottoir. Aujourd'hui, après quinze années supplémentaires de travail comme ouvrier de la ville, il tient avec sa femme un bistrot-restaurant où les hommes de l'Île-Grande se retrouvent le soir pour jouer aux boules ou à la coïchée.

« Le métier n'est plus le même. Quand j'avais dix-huit-vingt ans, on travaillait beaucoup pour les monuments funéraires et les déchets nous servaient à façonner le granit pour la bâtisse, c'est-à-dire le seul débouché qui subsiste aujourd'hui. Mais il y a plus important : à la carrière, pour forer une mine d'un mètre cinquante de profondeur et de cinq centimètres de diamètre, il faut à l'heure actuelle une heure un quart avec un marteau pneumatique quand trois hommes devaient travailler une journée entière pour faire le même boulot à la main. Même chose pour débiter les blocs : avec son pistolet et les outils adaptés, un ouvrier d'aujourd'hui remplace cinq ouvriers d'autrefois. Et encore, je ne te parle pas du temps de mes débuts, de l'époque de la chantepere ! »

A prononcer ce mot merveilleux, le visage de Louis s'anime. Il fait sonner dans sa bouche chaque syllabe, faisant à plaisir sur l'avant-dernière selon la règle de l'accent tonique breton, et je vois l'acier chantant rebondir sur le quartz du granit devant chaque nouvel élan. Enfin il se lève pour mimer le geste ancien qu'il n'a pas oublié. « Je l'ai connue, moi, la chantepere ! C'était une barre d'acier de 28 ou de 30 (de 28 ou de 30 millimètres de diamètre) qui mesurait bien 2 mètres de long quand elle était neuve ; mais dame, elle s'usait à force et les forgerons devaient la pointer souvent. On travaillait debout, chacun tenant sa barre le long de la poitrine et donc on lançait sec et rapide — et je t'assure que ça tombait juste. La chantepere servait à faire des mortaises (1), mais pas la mortaise d'aujourd'hui qu'on



LUO GIRARD

creuse au pistolet pneumatique ; c'était une mortaise : ronde qui partait de la surface à 2,5 centimètres et descendait jusqu'à 9,10 centimètres en se terminant à 1,5 centimètre.

« Ça tombait juste, je t'assure ! Et les vieux, les anciens, ceux qui n'avaient jamais travaillé qu'à la chantepere, ceux qui ne connaissent que la chantepere, il fallait les voir faire à trois une coupe dans le granit ! Tu ne risques pas d'entendre chacun taper à sa fantaisie, n'importe comment ! Non, ça tombait impeccable, ça roulait en cadence et clair, parce que, autrement, s'il y avait un pagaille dans la bande, alors hop là ! « toi, tu vas » pas rester nous joliquer ici ». Ils n'admettaient pas la musique qui mal jouée. Mais attention, pas croire que c'était la belle vie : on travaillait le samedi, et même parfois le dimanche matin : pas de congés ; des salaires pas épaïs et, surtout, pas de sécurité... C'est pour cela qu'on a fait grève en 1936. »

Depuis toujours, l'Île-Grande vote à gauche, massivement, et ne se reconnaît guère dans la municipalité « centriste » de la commune de Ploumieu-Bodou

dont elle fait légalement partie. Au début du siècle déjà, à l'époque du père Combes qui vivait en personne dans la région présider les cérémonies d'inauguration du monument Renan à Trégulier, l'Île-Grande était du camp des rouges, des « républicains anticléricals », et Ploumieu de celui des blancs, des « défenseurs de la réaction cléricale ». Tradition française qui n'a pas fait que s'affirmer chez les carriers au fil de leurs luttes revendicatives.

« La Sécurité a changé notre vie autant que l'introduction des machines. Surtout que, dans les années 40, est arrivée la silicose. Selon moi, les grands hangars des usines qui ont été construits après la guerre sont responsables de cette maladie. Tant que le granitier avait travaillé plus ou moins en plein air et à la main, il ne risquait pas grand-chose ; ainsi, moi qui le parle, j'ai toujours l'apnée dans ces conditions et il ne m'est rien arrivé ; mais quand les poussières mécaniques, et les meules-éméri se sont mises à remplir les ateliers d'une poussière si fine et si dense qu'on

pouvait à peine distinguer un copain à quelques mètres de soi, la silicose est devenue une maladie courante. »

Dernière son comptoir minuscule, tassée sur sa chaise, et si petite que c'est tout juste si son visage émerge entre les verres et les bouteilles, les épaules couvertes d'un châle de laine mauve, la femme de Louis tricote. Je commande un blanc, et Louis se sert un rouge dans un verre conique comme on n'en trouve plus à Paris, sinon dans les bistrot à l'ancienne mode, dans les quartiers non encore rénovés, vers les canaux, ou près des portes. « Tu devrais aller faire un tour aux anciennes carrières », conclut Louis en remettant la tournée.

Je n'ai que l'embarras du choix : l'Île est taillée de partout, au point qu'il m'arrive encore de découvrir, sur des rochers fort éloignés du rivage, et dans des endroits presque inaccessibles, sinon aux grandes marées, la marque du travail de l'homme inscrite dans la pierre. Autant que par la mer, l'Île-Grande et les rizières d'Ilois alentour ont été découpés,

façonnés, détruits et remodelés par des générations de granitiers, dont les carrières s'étendaient, au début du siècle, sur 14 hectares.

Désaffectées depuis bientôt vingt ans, la plus importante des anciennes carrières — la « Carrière », comme on l'appelle ici — est protégée des vagues par une muraille si parfaitement construite que, à son pied, sur le rivage, on pourrait se croire face à quelque forteresse maritime. Mais, derrière la muraille, il n'y a plus qu'un trou, un puits gigantesque. Une excavation monumentale où l'eau de pluie, verte, s'accumule, et des poutrelles rouillées et des bidons défoncés ; la toiture de l'atelier menace de s'effondrer, une grue éginglée pend, lamentable, au bord du vide, et des blocs de granit oubliés s'enfoncent lentement dans la dune. A croire que, un matin, brusquement, il n'y eut plus personne à la « Carrière », et que personne jamais n'y revint.

(1) Mortaise se dit à l'Île-Grande mortoise, vestige sans doute de la prononciation à l'ancienne des Îles Chausey.

Au second étage gastronomie

« Le granit à l'Île-Grande? Vite fait le tour aujourd'hui. Une douzaine de carrières, et quatre tailleurs : en écartant les trois obstacles, ça fait tout juste une population de huit cents habitants. Armand, râlante, l'une la gitane mais filaire et se penche vers le bloc de pierre dont il espère tirer un linteau cintré. Son œil s'applique à repérer dans la masse cristalline la fissure imperceptible qui ruinerait par avance ses efforts. »

« La Sécurité a changé notre vie autant que l'introduction des machines. Surtout que, dans les années 40, est arrivée la silicose. Selon moi, les grands hangars des usines qui ont été construits après la guerre sont responsables de cette maladie. Tant que le granitier avait travaillé plus ou moins en plein air et à la main, il ne risquait pas grand-chose ; ainsi, moi qui le parle, j'ai toujours l'apnée dans ces conditions et il ne m'est rien arrivé ; mais quand les poussières mécaniques, et les meules-éméri se sont mises à remplir les ateliers d'une poussière si fine et si dense qu'on

aux fruits. Mes repas les plus étonnants. A quelles sauces voulez-vous manger? »

Librairie Générale des PUF
49, boulevard Saint-Michel
75005 - Tél. : 325.83.40

ANIMATION

Les brancardiers de l'exode rural

« Nouveau curé », psychologue, assistante sociale ou... anesthésiste ? L'animateur en milieu rural a un objectif : « Que les gens se prennent en charge eux-mêmes. »

MICHEL CLÉVENOT

ANIMATEURS en milieu rural, qui sommes-nous ? Une main anonyme a écrit cette question sur une affiche bien en vue, dès l'entrée du Rassemblement national des animateurs en milieu rural, qui se tenait à Marly-le-Roi, les 21-23 mars 1980. Le lendemain, une réponse figurait en dessous : « Des agents du pouvoir ! » Dans les carrefours et, surtout, dans les couloirs, on entendait d'autres définitions : « Nous sommes des médiateurs, des agents de développement, des facilitateurs de communication... », mais aussi : « Des clowns, des curés, des marchands d'illusions... »

Cette incertitude sur l'identité des animateurs n'est pas propre au milieu rural. On la retrouve dans les listes des professions préparées justement à l'Institut national d'éducation populaire de Marly : moniteur-animateur, hôte d'accueil, éducateur, technicien du tourisme, cadre de gestion... Au point que, en conclusion d'une étude sur « l'animation et les animateurs », à travers la littérature spécialisée, un bon connaisseur de ce milieu peut écrire : « L'animation est une profession inachevée, une semi-profession, ou une quasi-profession, en tout cas une profession ouverte (1). »

Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que personne ne puisse dire exactement quel est l'effectif actuel des animateurs en milieu rural : cinq cents, peut-être, environ. A titre indicatif, on peut noter que, sur mille six cent cinquante postes d'animateurs financés par le FOMJEP, un peu plus d'une centaine sont localisés en milieu rural.

Il s'agit souvent d'engagés au titre d'un « contrat de pays », dans le cadre d'un « plan d'aménagement rural » : mais leur employeur peut être un syndicat intercommunal, un comité de développement, un organisme professionnel ou une association locale. Leur rôle d'activités va de la commune à la petite région. Leur action relève, en gros, du « développement micro-régional » qui va de l'équipement à la formation, en passant par le tourisme, le foncier, la défense des sites et la création d'entreprises.

Alors, plutôt que de demander : « Animateur, qui es-tu ? » mieux vaudrait dire, comme dans la chanson : « Où es-tu, que fais-tu ? »

Contrats de pays

A Etheffort (Territoire de Belfort), une petite place au premier étage de la mairie : c'est la permanence de James et Dominique, la trentaine, les deux animateurs engagés à mi-temps par l'ASVAA (Association sans vocation d'aménagement et d'animation) au titre du « Contrat de pays du secteur vigneron et sous-vigneron du Territoire de Belfort ». Contrat de pays, qu'est-ce à dire ? Le préambule de celui-ci le rappelle avec précision : « La politique des contrats de pays régionaux marque la volonté des pouvoirs publics et des élus de mettre un terme à la désertification économique et démographique des campagnes françaises. Fondée sur une solidarité intercommunale effective et sur une volonté de coopération durable, les contrats de pays contribuent à la prise en charge du développement local par les acteurs de la vie sociale dans un effort de coordination et d'innovation. »

L'article 1 fixe deux objectifs : « Autonomie du secteur par rapport à la ville proche : développement économique local, amélioration des services collectifs et

des équipements publics, organisation et animation du pays ; valorisation et protection des ressources naturelles qui sont axes de développement économique (agriculture, forêt, potentiel touristique). » L'article 2 détermine les quatre « secteurs » à mettre en cours des trois ans du plan. Ce contrat a été signé, le 2 janvier 1980, par le préfet de région et le président du syndicat intercommunal.

Deux animateurs, pour quoi faire ? « On les engage pour changer la mentalité des élus locaux », avouent les maires eux-mêmes. Mais qu'est-ce qu'on attend d'eux ? « Ils doivent avoir la foi ! » Curieuse exigence, mais souvent entendue, et qui renvoie à l'une des dénominations que s'attribuent eux-mêmes les animateurs : « Nous sommes les nouveaux curés. »

Sur des rails

Mentalité militante, idéologie du don, mais aussi emploi du temps surchargé... disponibilité constante et... pauvreté acceptée : James et Dominique, qui n'ont pas de contrat d'engagement, touchent un mi-temps de 2 500 F nets. James est marié ; par les mouvements de jeunesse (Mouvement rural de la jeunesse chrétienne, Peuple et culture) ; après avoir enseigné l'histoire et la géographie, il prépare une maîtrise d'aménagement à Nancy ; il est marié, Dominique, licenciée de géographie, a travaillé à la chambre d'agriculture de Besançon ; il explore son autre mi-temps à élever des porcs et cultiver des légumes ; sa femme est enseignante.

Une journée d'animateur ? Suivons James dans son second domicile, sa vieille R4, 10 heures : mairie d'Anjoutey, rencontre avec le maire et Mme B., d'une association pour le développement de l'animation ; il s'agit d'une des actions (sur 12) du contrat de pays : aménagement d'une zone d'activités sur le terrain communal (coût : 573 000 F, dont 221 000 F payés par les communes, 352 000 F par la région, 263 000 F par l'Etat). Information, négociations, mise en relation de gens qui s'ignorent, contacts entre artisans ou petits industriels et administration.

James explique : « Dans notre société, il existe de multiples organismes qui ne s'occupent que de leurs affaires, ils roulent sur des rails ; il reste de l'initiative, c'est-à-dire le domaine de l'animateur. » 11 heures : visite à M. Roger Sandoz, à Evette-Salbert, qui fabrique lui-même son gaz à partir du fumier de quinze moutons ; cuisine, chauffage, chauffe-eau sont assurés par deux mètres cubes de fumier changés une fois par an. M. Sandoz pense bientôt produire de l'électricité avec un moteur à gaz ; il songe aussi à une éolienne. On envisage une information organisée, dans le cadre des recherches sur l'économie d'énergie.

Midi : déjeuner à la ferme de Dominique. L'autre animateur, 15 heures : action numéro 4, lancement expérimental de cultures

de petits fruits, afin de « rentabiliser les petites exploitations agricoles, lutter contre les friches et... mobiliser les jeunes au pays ». En effet, ce secteur est « éprouvé » : Belfort n'est pas loin avec ses usines (Alstom, Bull) et beaucoup de paysans sont ouvriers à Montbéliard, chez Peugeot. Mais la moyenne d'âge est bel et bien élevée et les propriétés (18 hectares environ) se répartissent en multiples parcelles. Pour l'implantation des myrtilles, framboises, noisettes, mûres, pour leur commercialisation, la formation et l'appui technique des agriculteurs, 121 000 francs sont prévus au contrat de pays. « Il y a longtemps que l'on pense », dit M. A., qui montre avec fierté ses fraises bien alignées à flanc de coteau : « Je n'ai toujours pas touché d'argent, mais maintenant le mouvement est en marche, d'autres vont s'y mettre... » L'animateur, en relation avec le syndicat des producteurs de petits fruits, continue ses interventions auprès des organismes régionaux.

Avec la schlitte

17 heures : action numéro 5, aménagement forestier du moulin Jean. Ici, dans la montagne vignicole, entre 600 et 723 mètres d'altitude, à l'eau et l'électricité sont parties, certaines fermes restaient encore inaccessibles, faute de routes. Depuis 1985, M. L., secrétaire d'association d'agriculteurs des trois communes, ne peut aller en forêt que par skis ou à cheval. En 1974, avec l'aide de techniciens du centre régional de la propriété forestière, le « syndicat d'achat de la Côte » a été fondé ; aujourd'hui, la route est terminée. « Il n'y a pas de comparaison avec avant », dit M. L., « un hiver qui était malade, mon mari et mon fils avaient dû me descendre chez le médecin avec la schlitte ! »

Les travaux d'entretien de la route obligent les agriculteurs à collaborer régulièrement ; on espère un changement de mentalité favorable au remembrement des parcelles (moyenne 15 ares ; la plus petite fait 65 centiares) et au remembrement des terres. En 1940, il n'était pas possible de faire sans tenir compte des limites de propriétés ; le terrain était donc utilisé collectivement ; depuis qu'il n'y a plus de parcelles, buissons et ronces ont tout envahi. La création d'un groupement forestier (action numéro 6), permettra la remise en valeur.

On revenant à Etheffort, visite de la piscine intercommunale, dont les opérations d'investissement (accès, abords, jeux et sports) constituent l'action numéro 13 et ont coûté 1 140 000 francs. Au passage, M. le maire salue Sylvie, secrétaire du comité de développement de la région, qui a maintenant été projetée dans les communes. Le titre du film, à lui seul, dit exactement leur situation et (fait nouveau) la conscience qu'elles en ont : « Epouse de... Sans profession. » L'une d'entre elles, plus toute jeune, exprime à sa façon le sentiment général : « On a eu trop longtemps que les hommes étaient les chefs partout... »

Pas dans le coup

Qui traiterait d'un « parc régional » près de Valenciennes ? Celui de Saint-Amand-Raumes est pourtant le premier à avoir été créé (en 1968) et c'est d'ailleurs le plus petit (10 000 hectares) (2). Pour la plupart des habitants de la région, le parc, c'est la forêt de Saint-Amand-les-Bains. Certes, c'est un territoire qui va de Marchiennes à Condé-sur-Escaut et d'Anzin jusqu'à la frontière belge. Mais, à 40 kilomètres de Lille, le parc sert surtout de lieu de promenade et de détente aux citadins. Et il faut avouer que ses principales activités sont axées en ce sens : sentiers de grande randonnée, réserves ornithologiques et botaniques, visites d'habitats sauvages, clubs équestres, centres de camping et aires de repos.

L'association Espace naturel

régional (créée par rétablissement public régional) qui gère le parc est sociétiste des initiatives que rencontre pratiquement son action. Sur place, à Saint-Amand, au dernier étage d'un vieux immeuble, deux pièces encombrées abritent l'équipe du parc : deux administratifs, un directeur, deux techniciens, trois animateurs.

Bernard, trente ans, ancien des Auberges de jeunesse, touche 5 200 F nets par mois. Sous le regard ironique de sa femme, assistante sociale, il avoue se percevoir comme un militant : « Nous n'organisons rien nous-mêmes ; nous informons, nous mettons en relation, nous aidons à la formation, nous soutenons les initiatives. » Il constate que, jusqu'à présent, le type d'actions menées n'a guère « mis dans le coup » les habitants ni même les élus locaux des vingt et une communes concernées. « Ils nous comparent aux sangliers qui bouffent leurs récoltes. Mais, justement, il faut redéfinir les objectifs, élargir les modes d'intervention, développer l'action économique d'aménagement... » Mais c'est-à-dire que le développement économique dans un arrondissement qui compte quarante mille chômeurs et que soixante-quinze mille personnes vont quitter à moyen terme ?

Bernard partage ces doutes avec plusieurs membres de l'équipe du parc. Pas Elisabeth, elle a fait les Beaux-Arts et s'occupe ici des actions dans le milieu scolaire. De très jolis « Cahiers des enfants » ont été réalisés à l'intention des instituteurs : « Les sources au printemps », « L'automne en forêt », « L'hiver au village ». « La vie du bûcheron » a été entièrement rédigée et dessinée par les élèves d'un CM2. Mais ne serait-ce pas là le rôle des instituteurs, de même que les sentiers pédestres relèveraient de l'Office des forêts et que les communes, le département, la région pourraient faire ce que font les animateurs ? « Eh bien, non ! Parce qu'ils ne le font pas, justement. On ne peut pas leur imposer, ni mobiliser des intérêts. Et puis, même si nous ne gérons que les retombées des grandes décisions économiques qui se prennent ailleurs, nous croyons à l'importance de la sensibilisation des gens ; à partir de petites actions, ils se prennent en charge eux-mêmes et c'est ça l'essentiel ! »

Epouse de...

« Se prendre en charge soi-même », c'est aussi le premier mot entendu en Ardèche. Et là, non plus dans la bouche des animateurs, mais dans celle des « animées ». Vingt-quatre femmes du haut-plateau (Gerbière-de-Jonc) ont suivi un stage de formation-promotion, pendant lequel elles ont réalisé un projet dans les communes. Le titre du film, à lui seul, dit exactement leur situation et (fait nouveau) la conscience qu'elles en ont : « Epouse de... Sans profession. » L'une d'entre elles, plus toute jeune, exprime à sa façon le sentiment général : « On a eu trop longtemps que les hommes étaient les chefs partout... »

Ce stage est l'un de ceux qu'organise le CEFFRA (Centre d'études et de formations rurales appliquées), association créée auprès de l'université Lyon II par M. Maurice Allègre, géographe. Financé notamment par le Fonds social européen, le CEFFRA s'est vu confier par le département et la région une mission de formation de trois ans (1977-1980) destinée à la population rurale de l'Ardèche (3). La situation est sombre : économie rétrécie et dépendante, niveau démographique très faible (exode rural constant : plus de cinq mille Ardéchois, dont près de mille jeunes de quinze-vingt-neuf ans, quittent chaque année le pays ; vieillissement accentué : un quart de la population a plus de soixante ans), diminution des emplois (fini mille emplois en moins depuis 1968, trois mille cinq cents chômeurs en plus), concentration

des actifs dans les villes, 50 % des emplois dans les activités de services.

Le CEFFRA s'est donné pour tâche de « tenter un effort exceptionnel de formation d'adultes pour enrayer l'exode rural, consolider les emplois menacés dans tous les secteurs d'activités, appuyer la mise en route de plans locaux de développement (contrats de pays), explorer des voies nouvelles en matière de métiers d'appoint et, en un mot, contribuer à l'amélioration des conditions d'emploi, de travail, de revenus et de vie d'une population rurale d'une zone déprimée. »

Néo-ruraux

A Frivars, dans l'ancienne école normale d'instituteurs, l'équipe du CEFFRA dispose d'une vaste salle. Deux administratifs, trois animateurs (dont une femme), Vincent, le benjamin de l'équipe, est chargé des stages de formation à la création d'entreprises. Le dernier stage de mille deux cents heures (réparties sur sept mois) a donné des résultats encourageants. Une entreprise s'est créée, avec trois emplois : six entreprises sont en cours de création, avec perspectives d'emplois à court terme ; deux petites entreprises se sont mises à leur compte ; trois projets agro-alimentaires aboutiront vraisemblablement à la fondation d'un C.A.E.C. (Groupement agricole d'exploitation en commun) ; deux entreprises existantes sont remises sur pied ; enfin, un stagiaire reconstruit, après échec, une équipe pour lancer son affaire sur des bases plus solides.

Autre exemple : en 1978, plus de soixante femmes d'artisans et de commerçants ont participé à des stages (cent vingt heures) qui les ont initiées au crédit, au contentieux, à la fiscalité, etc., et à la situation économique de la région.

Christiane, chargée de l'animation des stages, en voit les limites : d'abord, le CEFFRA a renoncé à encourager la création de nouvelles entreprises agricoles, prenant acte de l'impossibilité de renverser la tendance qui mène à leur disparition. Corrélativement, le public concerné n'est plus celui des jeunes bacheliers des femmes et des « néoruraux » ; ce qui, d'ailleurs, ne favorise pas la collaboration des organismes professionnels. Ni des banques ! Et M. Maurice Allègre souligne « l'énorme distorsion entre la masse considérable d'épargne drainée dans le département et la très faible volume des investissements de cette épargne ». C'est que les activités impliquant expérimentation et innovation comportent des risques, et dans une région en récession et dans un contexte de crise, malgré les déclarations officielles, l'argent va en plus vite.

Ainsi retrouve-t-on l'ambiguïté du rôle des animateurs : dans les régions jugées non rentables, ne sont-ils pas simplement chargés d'entretenir une survie artificielle par des procédés de « réanimation » ? Dans ce cas, le « Prenez-vous en charge vous-mêmes » ne serait-il pas mieux traduit par « On n'a pas les moyens de s'occuper de vous, débrouillez-vous tout seuls ! »

Catalyseur

Ce n'est pas l'avis de Nicole, animatrice engagée par la municipalité de Saint-Agrève avec un contrat de durée indéterminée, qu'elle espère voir prolonger le plus longtemps possible. Elle ne se fait pas d'illusions sur l'efficacité du contrat de pays, mais entend s'en servir pour permettre aux gens de dire leur mot dans les affaires qui les concernent : « Dans deux ans, quand le contrat de pays sera terminé, le préfet ne pourra pas faire comme si deux comités n'avaient pas travaillé ensemble ! »

Nicole se voit comme un catalyseur : elle prend des contacts, organise des rencontres, recense les besoins et les aspirations, encourage les dynamismes. Un couple de « néo-ruraux » suggère une fête des enfants ; venant d'eux, l'idée risquait d'être mal acceptée ; Nicole l'a reprise, fait circuler, discuter, modifier... La fête aura lieu, mais ne sera l'affaire de tous. « Je ne crois pas que ce genre d'action soit inutile ; je sais bien que cela ne modifie pas l'équilibre (ou le déséquilibre) économique ; mais, à la longue, cela contribue à changer les mentalités, à développer la démocratie à la base. J'ai même le sentiment que cela met en place des rapports de forces nouveaux et irrévocables. » Irrevocables ? Voilà le grand mot. Car là est bien le projet de l'équipe du CEFFRA, comme de l'animateur du contrat de pays de Joyeuse et de son

président, le conseiller général (socialiste) : mener des actions telles que, « quelque part », quelque chose soit changé radicalement et que s'inverse, peu à peu mais irrévocablement, l'entropie mortelle qui mine cette région.

Certains signes sont encourageants : ce garçon de vingt-deux ans, élève, dans la Cévenne ardéchoise, quarante-cinq chèvres et vend lui-même les fromages sur les marchés et dans les restaurants d'alentour. Son père, cultivateur, ne l'a pas encouragé ; malgré tout, il a passé un B.E.P. agricole et suivi un stage CEFFRA d'élevage de caprins. « Il y avait là, dit-il, des gens de tous les âges, de dix-huit à soixante-cinq ans ; j'ai trouvé que c'était très enrichissant pour tout le monde. » Sur 23 hectares de montagne, il ne veut pas avoir davantage de chèvres : « Après, ce serait une véritable peste ; je pourrais peut-être beaucoup d'argent, mais il faudrait que j'y passe tout mon temps et moi, je veux d'abord bien vivre ! » A coup sûr, voilà une situation irrévocable : s'il s'en produit beaucoup d'autres, on comprend que les animateurs aient l'impression de perdre leur temps. Le père du jeune homme l'a d'ailleurs reconnu : « Il m'a dit : s'ils organisent d'autres stages, j'ai en un ! »

Américanités

Autre signe positif : le tourisme prend un nouveau visage. Blandine, jeune ingénier agro-nome, est engagée pour un an par la direction départementale du tourisme : « J'ai l'espoir que mon contrat sera prolongé ! C'est curieux : quand j'ai fini mes études, j'avais horreur du mot « tourisme ». Mais j'ai beaucoup aimé l'Ardèche, c'est le pays de ma famille et il est mal connu. J'avais déjà travaillé dans l'animation (de centres de vacances) ; ici, c'est vrai, je suis un peu comme une militante, mais je n'ai pas le sentiment de vouloir le bien des gens malgré eux. »

« Mon objectif, c'est qu'ils se prennent en charge eux-mêmes (encore). Il faut aider à mettre en place un nouveau tourisme ; jadis, l'Ardèche était inconnue ; puis on l'a vendue, notamment à l'étranger, et les Hollandais sont arrivés en masse (on songe à allonger la piste de l'aérodrome de Lanas pour leurs charters). Maintenant se développe un tourisme diffus, hors saison, davantage en contact et en collaboration avec la population. Ce sont les Ardéchois qui font eux-mêmes découvrir l'Ardèche, et ils s'aperçoivent de plus en plus qu'ils ne sont pas des sous-développés visités par des colons, mais des gens qui possèdent des savoir-faire et un savoir-vivre, et qui peuvent en être fiers. Ainsi, avec l'Office du CEFFRA notamment, je crois que nous sommes en train de créer une multitude d'animateurs. Par exemple, j'ai appris hier que la protection civile faisait passer une route forestière en plein sur un sentier de randonnée ; eh bien, ce sont les gens du pays eux-mêmes qui m'ont prévenu. Autre exemple : un organisme hollandais avait prévu une très grosse implantation de villages vacances ; les municipalités et les associations ont obtenu, après bien des discussions, que les constructions seraient plus légères, et que soit développé le séjour chez l'habitant. »

Alors, finalement, les animateurs, à quel servent-ils ? A en croire les sociologues, qui se penchent sur leur cas (4), ils seraient les baladins de ce que le rapport Nora-Minc sur l'information de la société nomme pudiquement des « aménités », lettres de cette « convivialité » spatiale que le capitalisme multinational abandonne aux laissés-pour-compte de la croissance économique.

Et pourtant... Pourtant, Bernard et Elisabeth, James et Dominique, Yves, Vincent, Christiane, Blandine et les autres ne sont-ils pas la preuve vivante que, dans les interstices, sur les marges, dans les villes qu'on leur laisse, des animateurs trouvent de quoi nourrir et préserver ce qui échappe souvent aux froids analystes : ce petit rien, cette mèche qui fume encore ? La vie.

(1) F. Mondier, l'Animation et les Animateurs à travers la littérature spécialisée, Paris, Secrétariat à la culture, juin-novembre 1978 (livret n° 60), page 48.
(2) Cf. Bouché, « Le parc de Saint-Amand-Raumes victime de ses visiteurs ? » (Le Monde du 17 février 1980).
(3) B. Elie, « Des espoirs dans la France oubliée » (Le Monde du 16 mars 1978).
(4) Cf. « Le milieu rural, quelle animation pour qui ? », n° 69 de la revue Four, 12-15, rue des Petites-Sciences, 75013 Paris, notamment l'article d'A. Fligou, « Les tares du milieu, l'animation demain ».

SOLDES
GUY LAROCHE
MONSIEUR
depuis le 19 JUIN
30, Fg St-Honoré

or-30 vente
au poids
Soit :
CHAÎNES : 150 à 170 F le gr.
GOURMETTES : 170 à 190 F le gr.
ALLIAGES : 180 à 190 F le gr.
MÉDAILLES : 230 à 270 F le gr.
Achat déchets d'or
LE BLOU D'OR
1, rue Sautter, Paris (9)
1^{er} étage - 246-46-96

HARAS

Une piscine pour chevaux

Louis Droniou a un secret pour remettre en forme des chevaux blessés ou malades : l'eau. Sa piscine pour chevaux donne d'excellents résultats depuis dix ans.

ANDRÉ MEURY

C'est cheval-là a tout pour se couvrir de gloire sur les hippodromes. Un père — Zeedane — reconnu comme l'un des meilleurs reproducteurs de sa génération : pas de saillie à moins de 40 000 francs. Un propriétaire plein d'attention. Un entraîneur au-dessus de tout soupçon et des lads à patience sans limites. Les fils de Zeedane n'ont pas un caractère facile. C'est tout ce qu'on peut dire sans vexer. Ils les a tous envoyés promener. Pas de selle sur le dos ; pas de mors dans la bouche. Ils n'acceptaient rien. A trois ans, il n'était toujours pas « débouillé ». Comprenez : il était très en retard sur son âge et rien ne lui permettait d'être humain sur son dos.

Aujourd'hui, le fils de Zeedane, monté par un jeune lard, va au pas, trotte et galope comme un fou. Il lui demande, traverse la ville, frôle par les voitures, s'arrête au feu rouge. Un charme.

Dompté, le fils de Zeedane ? Miraculé ? Pas du tout. Quelques centaines de mètres cubes d'eau ont réussi là où tout avait échoué. C'est une piscine qu'il fallait à ce seigneur. Il a nagé à son pas, s'y est fatigué, y a découvert un autre rythme de respiration et a accepté pour la première fois la présence d'un homme à ses côtés. Moins d'un mois après son premier bain, il pouvait être monté.

Pour Louis Droniou, c'est un succès parmi des dizaines d'autres. Cinquante-sept ans, le cheveu gris et ras, râblé et toute l'élégance du cavalier, Louis Droniou est un modeste. Deux mots à peine sur son usine d'aliments pour bétail, qui produit 150 tonnes par jour. Pas davantage sur son élevage de poules : cent quarante mille œufs quotidiens, de quoi s'affrayer, contre sembler, de 25 tonnes chaque semaine vers Paris.

Libération

Une belle revanche pour ce fils d'ouvrier agricole qui n'a rien oublié. « J'ai vécu, dit-il, la libération de l'ouvrier agricole par le cheval. » C'était à Bégaud, dans les Côtes-du-Nord, à mi-chemin de Guingamp et de Lannion. Pour cultiver ses 2 hectares de terre, le père Droniou devait emprunter ici un cheval, là une charrue. Et, pour rembourser l'emprunt, travailler la terre des autres. Une journée pour le cheval, une journée pour la charrue. Jusqu'au jour où il a pu acquiescer son propre cheval, sa propre charrue. C'était la liberté.

Louis Droniou s'en est souvenu. Il a fait au cheval une petite place sur sa terre. « C'est mon passe-temps, dit-il, et mon passion. » Et le début, en 1960, d'un élevage qui compte aujourd'hui une centaine de chevaux, soignés par dix vétérinaires.

Pentecôte 1969. L'un des chevaux de l'élevage — Flomme de Creolmin — se blesse à la courbe. Blessure sans gravité, mais une longue immobilisation en perspective. Le cheval allait perdre sa forme et sa saison de courses... Louis Droniou se souvient : les chevaux aiment nager ; les gestes du cheval qui nage sont les gestes mêmes du cheval qui trotte. Flomme de Creolmin s'entraînera donc dans la mer, sans rien perdre de sa forme et sans craindre l'accident. « C'est le secret, explique Louis Droniou, dans l'eau les muscles du cheval travaillent, mais les membres ne rencontrent pas d'obstacles. Pour les chevaux aux membres fragiles, on ne craint pas l'accident. »

Un peu plus d'un mois après, Flomme de Creolmin gagnait une course. C'était le 14 juillet. Le lendemain, Louis Droniou

nement. Durée : six semaines. Coût : 100 francs par jour. Pendant quinze jours, les chevaux découvraient la piscine. Ils s'adaptent, prennent confiance. Louis Droniou apprend à les connaître. Commence alors un travail adapté à chaque cheval. Travail suivi, surveillé, mis en fiche, émaillé d'analyses de sang et d'électrocardiogrammes. Un vétérinaire suit l'évolution des chevaux ; une clinique vétérinaire de Granville dépouille par ordinateur les résultats de tous les tests.

« L'intérêt du travail dans l'eau, précise Louis Droniou, est qu'il permet une mesure rigoureuse des résultats. L'eau est toujours à la même température ; les conditions atmosphériques sont toujours les mêmes dans la piscine. Autant de précautions qu'on ne peut pas prendre à l'air libre, sur un terrain qui n'est jamais vraiment le même. »

Les vétérinaires voient plutôt d'un bon œil l'entreprise de ce passionné de chevaux. Il ne leur fait guère concurrence et incite souvent des propriétaires à tenter sur leurs chevaux des traitements on des opérations qu'ils auraient refusés auparavant, craignant que le cheval perde sa forme.

Pourtant, s'il faut recourir, il ne fait pas école et reste le seul en Europe à plonger ses chevaux dans l'eau. « L'entraînement des chevaux est traditionneliste, explique-t-il. Il n'arrive pas à se convaincre que des techniques différentes obtiennent des résultats meilleurs. Pourtant je n'ai rien inventé. Je me suis souvenu de vieilles recettes. J'ai adapté des techniques appliquées aux hommes. Je ne suis qu'un kinésithérapeute pour chevaux. »

* Haras de Creolmin, 22140 Bégaud. Tél. : (96) 43-23-14.

« Balnéation »

Pour les chevaux nerveux, « neuro-toniques », dit Louis Droniou, la piscine obtient des résultats surprenants. Le cheval, sans point d'appui au sol, ne peut ni ruer ni se cabrer. Il nage et petit à petit se calme. Pour tous les chevaux, elle augmente l'endurance et fait travailler les muscles sans fatiguer les tendons : 1 000 mètres de nage font autant de bien que 4 000 mètres de trot d'entraînement. Elle permet aussi — et ce n'est pas son moindre mérite — de garder en forme des chevaux blessés.

Tous les chevaux de l'écurie Droniou nagent avant d'être montés. Il en est même un qui ne fait que cela pour tout entraînement. Une broche dans un membre postérieur — suite d'une vieille blessure — rend impossible un entraînement classique prolongé. Qu'importe, il nage, continue à courir et gagne, à l'occasion, ses courses.

De tels résultats ne passent pas longtemps inaperçus. Dès 1974, les chevaux de l'équipe de France de concours sont venus nager aux haras de Creolmin avant des championnats du monde. Et depuis reviennent régulièrement.

Louis Droniou ne pouvait s'arrêter en si bon chemin. Il s'est encore souvenu de son enfance. Et de ces chevaux de meuniers, traînant une tonne et demie de grains ou de farine, qui passaient dans les chemins défoncés et caillouteux près de la ferme paternelle. Que faisaient les meuniers pour soulager les membres meurtris de leurs chevaux ? Ils les laissaient plusieurs heures dans l'eau glacée d'une rivière ou d'un torrent. Il restait à améliorer le procédé. Dans la salle de « balnéation », le cheval reçoit sur les membres deux courants d'eau glacée (entre 0°C et 2°C) pulsée avec une pression de 3 kilos. Un bon massage pour les muscles endoloris.

Pour soulager les lésions articulaires, Louis Droniou a mis au point un système de micro-massage, basé sur une émission d'ultra-sons en eau de mer. Les ondes de supression et de dépression facilitent, tout en massant, la pénétration de l'eau de mer dans les tissus.

Traditionaliste

La salle d'oxygénation permet au cheval de se débarrasser rapidement des séquelles d'affections broncho-pulmonaires et cardiaques. Une heure d'une telle oxygénation vaut bien une journée passée à 2 000 mètres d'altitude. Il faut encore ajouter le traitement des œdèmes et des inflammations par un champ électro-magnétique de haute puissance. Rien ne manque plus pour que le cheval retrouve la forme et la conserve.

Aujourd'hui, Louis Droniou reçoit dans son haras de Creolmin des chevaux venant de toute la France et de divers pays d'Europe. Il a mis au point une cure de rééducation et d'entraî-

ÉTATS-UNIS

Les plaisirs râpés de Coney-Island

Coney-Island, hier plage à la mode, livrée à toutes les extravagances new-yorkaises, est aujourd'hui un parc d'attractions fatigué, ni reconstruit ni restauré.

NICOLAS BABY

Pour aller à Coney-Island, New-York, il faut payer 50 cents de métro et le suivre jusqu'au bout de la ligne.

Le métro s'empile d'abord de juifs hassidiques, avec, invariablement, un air triste. Ils portent tous barbe, chapeau noir et lunettes. A mesure qu'on s'approche de Brooklyn, la rame se vide des traditionalistes qui sont remplacés par des Noirs et des Latins. Il faut encore traverser Brooklyn. Le métro se vide complètement ; je suis seul. Je sais alors que je suis arrivé à Coney-Island.

Coney-Island fut un moment l'endroit le plus couru de New-York. A la fin du siècle dernier, le beau monde a commencé à

penser qu'après avoir tant travaillé l'Amérique méritait des distractions. Le jeu, après tout, pouvait n'être pas aussi satanique qu'on l'avait dit. Et le bord de mer est l'endroit parfait pour s'amuser, n'est-ce pas ?

Deux des plus élégants hôtels furent construits à cet endroit. Le Manhattan Beach Hotel était un bâtiment d'aspect monumental, assez typique du style des années 70 du siècle dernier. Sa façade faisait 300 mètres de long et elle était flanquée de cinq tours, aucune n'étant semblable à une autre. L'Oriental Hotel ressemblait plus simplement à un château du bord de Loire, dont il avait l'aspect mais aussi la taille. Non loin s'élevèrent un champ de courses de chevaux et, comme la boxe devenait à la mode, une salle où se dérou-

lèrent pas moins de quatre championnats du monde poids lourds.

Le XX^e siècle s'approchant, on décida de s'amuser pour de bon. En 1897, M. Tilyou fonda, tous jours face à la mer, son « Funny place », le Steeplechase Park.

M. Tilyou avait fait ses débuts en ouvrant un hôtel-café du bord de plage, en plein milieu du XIX^e siècle. Il était génial ; suffisamment en tout cas pour avoir assis sa fortune en vendant très cher sur la plage aux touristes des boîtes de sable et des bouteilles d'eau de mer en guise de souvenirs.

Les structures métalliques intérieures du Steeplechase Park abritaient des courses de chevaux de bois qui couraient le long d'un système de rails. Mais surtout M. Tilyou contribua à révolutionner la conception des centres d'attractions en y introduisant des éléments qui sont aujourd'hui essentiels à toute fête foraine : la sexualité, un certain masochisme, un peu de sadisme. Un parcours était prévu pour une partie des visiteurs, où, de leur plein gré, ils étaient la risée du public, avant d'aller eux-mêmes rejoindre les rieurs. Ils sortaient à quatre pattes d'une niche. Les employés leur agitaient une araignée sous le nez ou un serpent accompagné d'une légende décharge électrique. On les faisait rouler le long d'une pente. Les femmes passaient au-dessus d'un soufflé d'air qui leur soulevait les jupes, et aux maris en colère on volait les chapeaux pour leur proposer à la place un pot de chambre. Au milieu trônait un éléphant qui voyait placidement défilier la bonne société de New-York venue ainsi s'encanailler. L'éléphant était grand bien sûr, mais pas aussi imposant que le Colossal Elephant, un hôtel-conv-



JEAN-PIERRE GAUZE

Le grand patron de Coney-Island, M. Tilyou, a construit un hôtel-café du bord de plage, en plein milieu du XIX^e siècle. Il était génial ; suffisamment en tout cas pour avoir assis sa fortune en vendant très cher sur la plage aux touristes des boîtes de sable et des bouteilles d'eau de mer en guise de souvenirs.

La Grande R

Le grand patron de Coney-Island, M. Tilyou, a construit un hôtel-café du bord de plage, en plein milieu du XIX^e siècle. Il était génial ; suffisamment en tout cas pour avoir assis sa fortune en vendant très cher sur la plage aux touristes des boîtes de sable et des bouteilles d'eau de mer en guise de souvenirs.

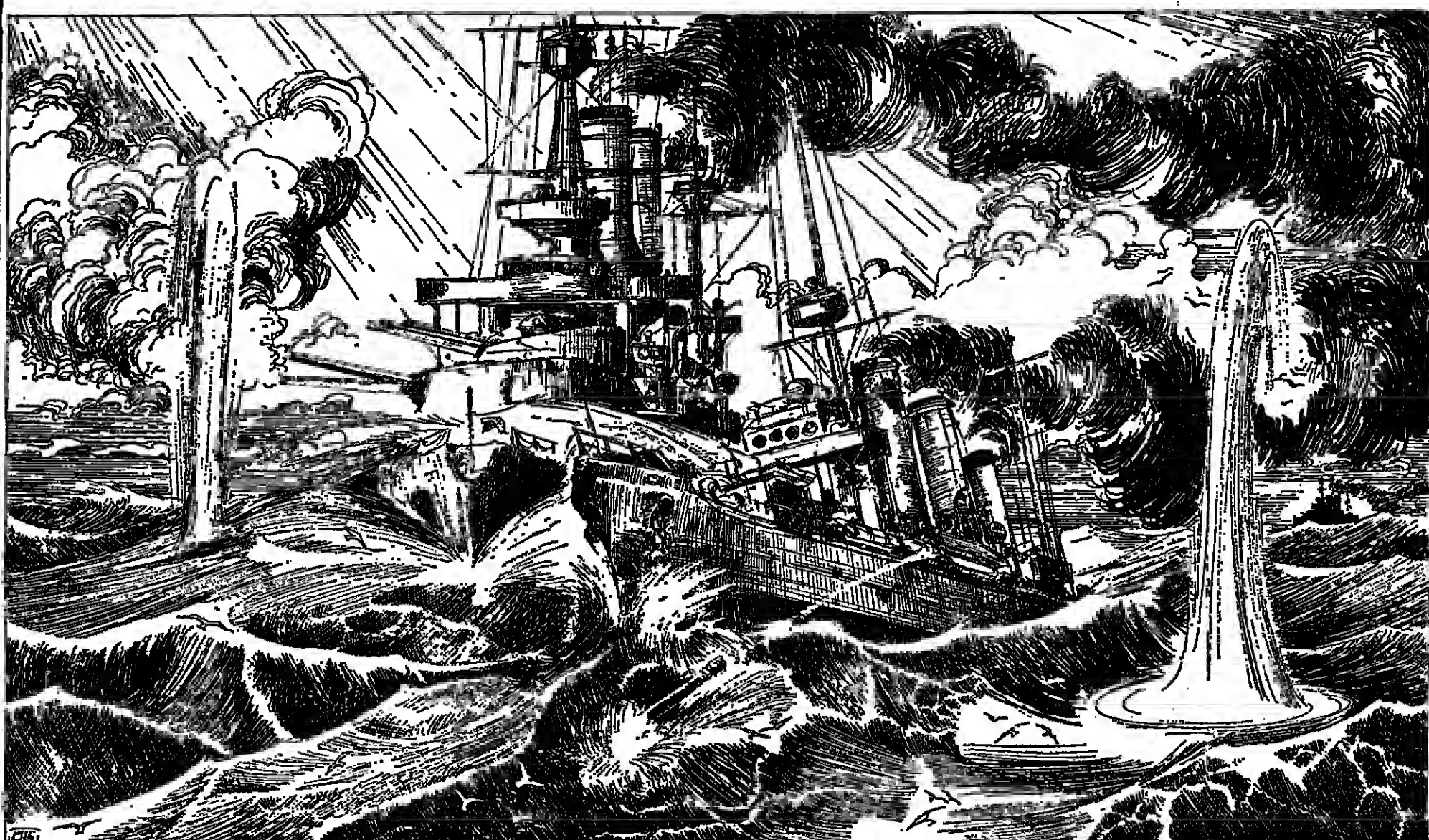
Bécotage remis

Le grand patron de Coney-Island, M. Tilyou, a construit un hôtel-café du bord de plage, en plein milieu du XIX^e siècle. Il était génial ; suffisamment en tout cas pour avoir assis sa fortune en vendant très cher sur la plage aux touristes des boîtes de sable et des bouteilles d'eau de mer en guise de souvenirs.

APRES 15 ANS DE SILENCE
BEN BELLA
CE QUE JE CROIS
UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL
CETTE SEMAINE DANS
afrique

Toujours sans nouvelles de la torpille du Jutland.

un reportage de philippe cousin,
avec des dessins de l'auteur



DEPUIS SOIXANTE-CINQ ANS, ELLE POURSUIT SA FOLLE COURSE AUTOUR DU MONDE.

31 mai 1916 : pour la première fois, l'Empire britannique et l'Empire allemand s'affrontent en mer du Nord. Au large de la presqu'île du Jutland, la bataille fait rage entre la Home Fleet de l'amiral Jellicoe et la flotte de haute mer de l'amiral Hipper : quatre cent trente-huit cuirassés (quatre cent cinquante et une selon certains historiens) et quatre cent soixante-deux tonnes d'obus de tous calibres sont allégrement échangés. Et deux cent dix-neuf torpilles.

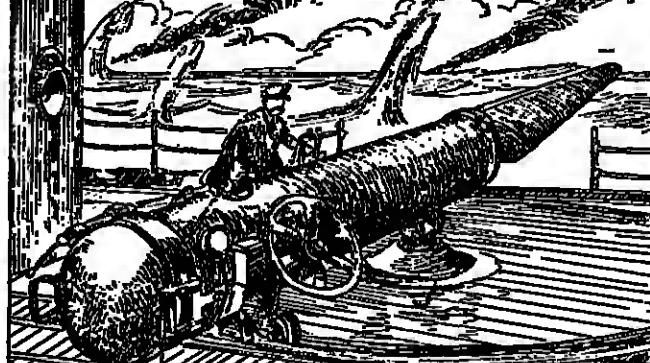
Plusieurs de ces torpilles démontrent leur efficacité. Les autres coulent à bout de course. Quand la bataille s'achève, UNE SEULE de ces torpilles a continué sa route. On l'appellera la torpille du Jutland.

UN SECRET LONGTEMPS GARDE.

L'homme qui a tiré la torpille du Jutland s'appelle Zengene Smith. Avec trois autres servants, il pointait le tube numéro 7, sur le tribord avant du H.M.S. Roops, un superdredge-
scaup de l'escadron Beatty. Il connaissait ses torpilles sur le bout des doigts :

« Chacune d'elle avait sa personnalité, explique-t-il. Il y en avait dont j'étais sûr qu'elles feraient tout pour atteindre leur but, et d'autres qui se montraient persévérantes, voire rétives. La torpille en question avait un caractère ouvert, avenant même. Je ne comprends pas pourquoi elle m'a fait ça. »

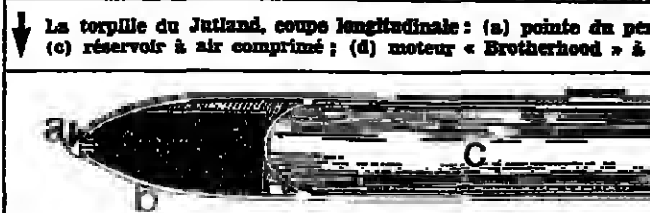
Dès la fin de la guerre, l'affaire est classée top secret par l'amirauté anglaise. Et les relations qui sont faites encore aujourd'hui de la fameuse bataille du Jutland restent discrètes, voire évasives, sur la torpille fugitive (« unchained torpedo »).



Le tube lance-torpilles « Whitehead » numéro 7 : il fonctionnait à l'air comprimé. (Arch. de la marine.)



La torpille photographiée par un médecin suisse dans le delta de l'Amazonas.



La torpille du Jutland, coupe longitudinale : (a) pointe du perçuteur ; (b) cône contenant 180 kilogrammes de fulminate ; (c) réservoir à air comprimé ; (d) moteur « Brotherhood » à air comprimé ; (e) comme hélice. Long. 5,50 m. Poids : 635 kg.

COMME DOUÉE D'UNE INTELLIGENCE MALIGNE.

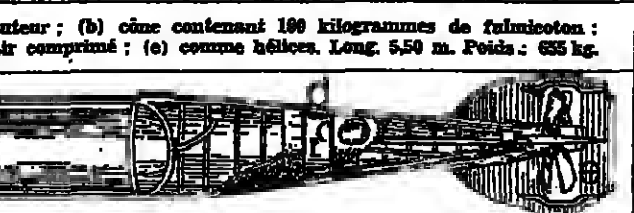
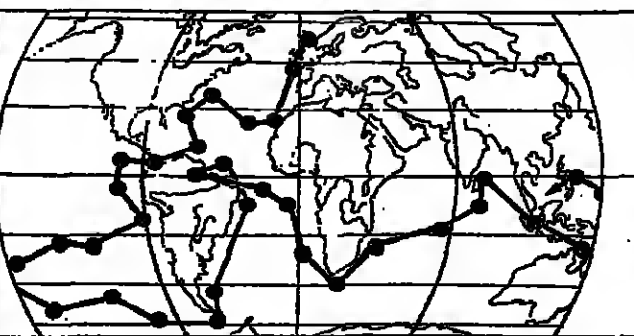
Fin 1918, semble-t-il, la torpille du Jutland quitte les eaux noires et glacées de la mer du Nord. Elle passe par le pas de Calais, où son apparition (début 1920) crée la plus extrême des alarmes.

En juin de la même année, elle entre dans l'Atlantique Nord, où

Instantané pris aux chutes du Niagara. On distingue clairement la torpille remorquant le courant.



De 1916 à 1972, l'itinéraire de la torpille du Jutland.



La torpille du Jutland, coupe longitudinale : (a) pointe du perçuteur ; (b) cône contenant 180 kilogrammes de fulminate ; (c) réservoir à air comprimé ; (d) moteur « Brotherhood » à air comprimé ; (e) comme hélice. Long. 5,50 m. Poids : 635 kg.

QUI EST-ELLE, OU VA-T-ELLE, COMMENT VA-T-ELLE ?

Ces derniers temps, la fameuse torpille du Jutland poussait vers l'intérieur, comme attirée d'une insaisissable curiosité : on l'a vue dans les chutes du Niagara, à l'embouchure du fleuve Congo, aux sources de la Loire (mont Gerbier-de-Jonc) et dans les grands lacs africains. Elle a fait naître dans son sillage des mythes et des religions. Un visiteur médical anglais, Fred Hoyle junior, la suit à la trace sur un train de son invention : il est juré de la rattraper et de gagner ainsi le prix Fred Hoyle junior (50 livres sterling). Mais depuis 1972, plus personne ne sait où est passée la torpille du Jutland.

Elle a disparu et elle nous manque. La science officielle se penche enfin sur elle : qu'est-ce qui faisait marcher la torpille ? Une réaction chimique entre l'eau de mer et le métal de sa carcasse ? Une conversion acoustique des flux telluriques en électricité ? La malice des choses ? Et qu'est-ce qui la pousse à rechercher la compagnie des hommes et la prévenir cependant qu'elle a tenté d'arrêter d'eux, sinon, enfoncé depuis soixante-cinq ans dans son cerveau rudimentaire de têtes et de bobinages, le souvenir des noyés du Jutland ?

CENT VINGT-CINQ APPARITIONS EN UN DEMI-SIÈCLE.

Jusqu'en 1946, la torpille du Jutland mûrissait dans le Pacifique. Les marins américains l'ont surnommée affectueusement « Uncle Sam's Finger », mais elle sème à plusieurs reprises la panique dans les Task Forces qui attaquent le Japon. En août 1946, des pêcheurs la voient dans le détroit de Suma-

tra. Ils la décrivent comme « un objet noir, long, avec une queue de poisson ». Toujours mue par la même énergie mystérieuse, elle entreprend l'exploration systématique des côtes orientales de l'Afrique. Dans les années 50, elle repasse dans l'Atlantique, se présente devant le Brésil, remonte l'Amazonas et redescend jusqu'au cap Horn.

Les années 60 semblent presque exclusivement consacrées à un second tour du monde, celui-là exécuté au maximum de sa vitesse.

Elle a disparu et elle nous manque. La science officielle se penche enfin sur elle : qu'est-ce qui faisait marcher la torpille ? Une réaction chimique entre l'eau de mer et le métal de sa carcasse ? Une conversion acoustique des flux telluriques en électricité ? La malice des choses ? Et qu'est-ce qui la pousse à rechercher la compagnie des hommes et la prévenir cependant qu'elle a tenté d'arrêter d'eux, sinon, enfoncé depuis soixante-cinq ans dans son cerveau rudimentaire de têtes et de bobinages, le souvenir des noyés du Jutland ?

Elle a disparu et elle nous manque. La science officielle se penche enfin sur elle : qu'est-ce qui faisait marcher la torpille ? Une réaction chimique entre l'eau de mer et le métal de sa carcasse ? Une conversion acoustique des flux telluriques en électricité ? La malice des choses ? Et qu'est-ce qui la pousse à rechercher la compagnie des hommes et la prévenir cependant qu'elle a tenté d'arrêter d'eux, sinon, enfoncé depuis soixante-cinq ans dans son cerveau rudimentaire de têtes et de bobinages, le souvenir des noyés du Jutland ?

Elle a disparu et elle nous manque. La science officielle se penche enfin sur elle : qu'est-ce qui faisait marcher la torpille ? Une réaction chimique entre l'eau de mer et le métal de sa carcasse ? Une conversion acoustique des flux telluriques en électricité ? La malice des choses ? Et qu'est-ce qui la pousse à rechercher la compagnie des hommes et la prévenir cependant qu'elle a tenté d'arrêter d'eux, sinon, enfoncé depuis soixante-cinq ans dans son cerveau rudimentaire de têtes et de bobinages, le souvenir des noyés du Jutland ?

Elle a disparu et elle nous manque. La science officielle se penche enfin sur elle : qu'est-ce qui faisait marcher la torpille ? Une réaction chimique entre l'eau de mer et le métal de sa carcasse ? Une conversion acoustique des flux telluriques en électricité ? La malice des choses ? Et qu'est-ce qui la pousse à rechercher la compagnie des hommes et la prévenir cependant qu'elle a tenté d'arrêter d'eux, sinon, enfoncé depuis soixante-cinq ans dans son cerveau rudimentaire de têtes et de bobinages, le souvenir des noyés du Jutland ?

Elle a disparu et elle nous manque. La science officielle se penche enfin sur elle : qu'est-ce qui faisait marcher la torpille ? Une réaction chimique entre l'eau de mer et le métal de sa carcasse ? Une conversion acoustique des flux telluriques en électricité ? La malice des choses ? Et qu'est-ce qui la pousse à rechercher la compagnie des hommes et la prévenir cependant qu'elle a tenté d'arrêter d'eux, sinon, enfoncé depuis soixante-cinq ans dans son cerveau rudimentaire de têtes et de bobinages, le souvenir des noyés du Jutland ?

Elle a disparu et elle nous manque. La science officielle se penche enfin sur elle : qu'est-ce qui faisait marcher la torpille ? Une réaction chimique entre l'eau de mer et le métal de sa carcasse ? Une conversion acoustique des flux telluriques en électricité ? La malice des choses ? Et qu'est-ce qui la pousse à rechercher la compagnie des hommes et la prévenir cependant qu'elle a tenté d'arrêter d'eux, sinon, enfoncé depuis soixante-cinq ans dans son cerveau rudimentaire de têtes et de bobinages, le souvenir des noyés du Jutland ?

Elle a disparu et elle nous manque. La science officielle se penche enfin sur elle : qu'est-ce qui faisait marcher la torpille ? Une réaction chimique entre l'eau de mer et le métal de sa carcasse ? Une conversion acoustique des flux telluriques en électricité ? La malice des choses ? Et qu'est-ce qui la pousse à rechercher la compagnie des hommes et la prévenir cependant qu'elle a tenté d'arrêter d'eux, sinon, enfoncé depuis soixante-cinq ans dans son cerveau rudimentaire de têtes et de bobinages, le souvenir des noyés du Jutland ?

Elle a disparu et elle nous manque. La science officielle se penche enfin sur elle : qu'est-ce qui faisait marcher la torpille ? Une réaction chimique entre l'eau de mer et le métal de sa carcasse ? Une conversion acoustique des flux telluriques en électricité ? La malice des choses ? Et qu'est-ce qui la pousse à rechercher la compagnie des hommes et la prévenir cependant qu'elle a tenté d'arrêter d'eux, sinon, enfoncé depuis soixante-cinq ans dans son cerveau rudimentaire de têtes et de bobinages, le souvenir des noyés du Jutland ?

Elle a disparu et elle nous manque. La science officielle se penche enfin sur elle : qu'est-ce qui faisait marcher la torpille ? Une réaction chimique entre l'eau de mer et le métal de sa carcasse ? Une conversion acoustique des flux telluriques en électricité ? La malice des choses ? Et qu'est-ce qui la pousse à rechercher la compagnie des hommes et la prévenir cependant qu'elle a tenté d'arrêter d'eux, sinon, enfoncé depuis soixante-cinq ans dans son cerveau rudimentaire de têtes et de bobinages, le souvenir des noyés du Jutland ?

Elle a disparu et elle nous manque. La science officielle se penche enfin sur elle : qu'est-ce qui faisait marcher la torpille ? Une réaction chimique entre l'eau de mer et le métal de sa carcasse ? Une conversion acoustique des flux telluriques en électricité ? La malice des choses ? Et qu'est-ce qui la pousse à rechercher la compagnie des hommes et la prévenir cependant qu'elle a tenté d'arrêter d'eux, sinon, enfoncé depuis soixante-cinq ans dans son cerveau rudimentaire de têtes et de bobinages, le souvenir des noyés du Jutland ?

Elle a disparu et elle nous manque. La science officielle se penche enfin sur elle : qu'est-ce qui faisait marcher la torpille ? Une réaction chimique entre l'eau de mer et le métal de sa carcasse ? Une conversion acoustique des flux telluriques en électricité ? La malice des choses ? Et qu'est-ce qui la pousse à rechercher la compagnie des hommes et la prévenir cependant qu'elle a tenté d'arrêter d'eux, sinon, enfoncé depuis soixante-cinq ans dans son cerveau rudimentaire de têtes et de bobinages, le souvenir des noyés du Jutland ?

Elle a disparu et elle nous manque. La science officielle se penche enfin sur elle : qu'est-ce qui faisait marcher la torpille ? Une réaction chimique entre l'eau de mer et le métal de sa carcasse ? Une conversion acoustique des flux telluriques en électricité ? La malice des choses ? Et qu'est-ce qui la pousse à rechercher la compagnie des hommes et la prévenir cependant qu'elle a tenté d'arrêter d'eux, sinon, enfoncé depuis soixante-cinq ans dans son cerveau rudimentaire de têtes et de bobinages, le souvenir des noyés du Jutland ?

Radio
LES RADIOS LIBRES
ET LE MONOPOLE

Hy
Le monde des radios libres est en pleine effervescence. Les stations de radio amateurs sont nombreuses et leur rôle est de plus en plus important. Elles permettent de communiquer entre elles et de diffuser des informations locales. Les radios libres sont donc une véritable école de la communication.

Les bons é
FRANCE
Le monde des radios libres est en pleine effervescence. Les stations de radio amateurs sont nombreuses et leur rôle est de plus en plus important. Elles permettent de communiquer entre elles et de diffuser des informations locales. Les radios libres sont donc une véritable école de la communication.

Paradis
Le monde des radios libres est en pleine effervescence. Les stations de radio amateurs sont nombreuses et leur rôle est de plus en plus important. Elles permettent de communiquer entre elles et de diffuser des informations locales. Les radios libres sont donc une véritable école de la communication.

A VOIR

Un précurseur

PARCOURS DE L'UNIVERS :
OU LA RENAISSANCE
DE LA MÉDECINE
Lundi 23 juin
A 2, 21 h 55

Qui est Paracelse ? Que sait-on — excepté les initiés, — de ce médecin errant, de cet alchimiste, de ce philosophe qui vécut au Moyen Âge (il est né, en 1493, à Einsiedeln, près de Zurich) et qui fut l'un de ces artisans précurseurs de la Renaissance ? Sait-on, en particulier, qu'il ébranla définitivement les dogmes dans lesquels s'étaient enfoncés, depuis des siècles, la médecine et son enseignement ? Qu'il n'a pas hésité à critiquer, à refuser la scolastique, la rigidité d'exercice de ses doctes confrères, ne craignant ni leur colère ni leur rejet ? Sait-on aussi qu'il introduisit la notion d'expérimentation et d'observation dans la pratique médicale, estimant que celle-ci ne devait plus se faire à l'aveugle, sur des discours et selon des principes préétablis immuables ?

Avec courage, cet homme, de son vrai nom, Théophraste Bombastus von Hohenheim (il choisit de s'appeler Paracelsus en commençant ses études médicales à Bâle), remet tout en cause, il réinvente, il a, le premier, l'idée de soigner par les métaux, par le bismuth singulièrement, mais surtout, par le mercure dont il se servit — ce fut une révolution à l'époque, — pour traiter les épileptiques.

Il eut l'intuition du rôle de la nutrition sur la santé, celle des toxiques, de la pollution, des facteurs psychiques dans la genèse des maladies. Il a inventé la notion de dose, le principe actif des médicaments. Il a ouvert la voie à l'homéopathie en soulignant « la similitude par le semblable ». Il a encore rejeté une médecine qui ne tiennent pas compte du « terrain » individuel : le maledictus est, selon lui, personnel, et c'est en fonction de l'individu qu'elle doit être soignée.

La réalisatrice Monique Tello a su imbriquer le passé et le présent et choisir des interlocuteurs — il s'agit d'histoires, pharmacologues, — dont le langage est celui de conteurs. — A. R.

Métiers d'art au féminin

LES FEMMES
ET LES MÉTIERS D'ART
Mardi 24 juin
TF 1, 15 h 45

Les métiers d'art : ici comme ailleurs, la situation des femmes, leur image, leur présence, sont objets de problèmes. Stéréotypée, l'image de la femme en train de tisser, de restaurer une tapisserie, ou canonnée dans des travaux d'orfèvrerie. Stéréotypé aussi le comportement de l'homme qui n'accepte que difficilement de voir une femme travailler le bois ou diriger un chantier de restauration.

A l'heure où les métiers d'art font couler beaucoup d'encre (et d'images), plus ou moins réhabilités et soutenus par le gouvernement, trois femmes, qui

exercant actuellement un métier jusque là considéré comme exclusivement viril, parlent de leur activité, des problèmes qu'elles se posent et rencontrent, mais aussi de leur passion, de leur désir de s'affirmer dans ce métier qu'elles ont choisi.

Sans doute le dossier (il sera suivi d'un débat) ne permettra-t-il pas de trouver une différence fondamentale entre le misogynisme des métiers d'art et le misogynisme tout court. Il en est simplement une illustration supplémentaire, plus forte du choix fait par ces femmes et de leur intérêt. Mais il y en aura toujours pour dire : « Si en plus elles s'amusaient, de quoi se plaignent-elles ? ». Le dossier « femmes » n'est en effet pas à la veille d'être clos.

L'esprit et la lumière

CINÉMANIA :
PORTRAIT DE BOB FULTON
Mercredi 25 juin
A 2, 22 h 45

Bob Fulton est américain et cinéaste. Un cinéaste à part. Ce qu'il fait ne peut être qualifié ni de marginal ni de commercial. Sa manière est de heurter la lumière, de créer une tension par le rythme sur lequel se succèdent les images. Il ne travaille qu'en noir et blanc parce que, dit-il, « le noir engendre l'atmosphère et que le couleur est trop d'informations ». Il fait court, estimant que « dix minutes représentent le temps pendant lequel l'esprit combat pour saisir l'image » et lorsqu'il l'a saisie, « la point de rencontre » recherché est atteint : « l'esprit a saisi la lumière ».

En commençant par nous présenter un court métrage de Bob Fulton, Cécile Sorel, Lucie Arnoux, et l'Orchestre de l'Orchestre de Strasbourg, Herbert von Karajan et l'Orchestre de Berlin, Lorin Maazel et l'Orchestre national de France, Jean-Claude Casadesu et l'Orchestre philharmonique de Lille vont connaître de leur tour la consécration de l'émulsion de Jacques Chancel : « Le Grand Échiquier ».

Fondé en 1976 avec les musiciens de l'Orchestre de l'O.R.T.F., le Philharmonique de Lille a peu à peu doublé son effectif et, sous la direction de Jean-Claude Casadesu, il se place rapidement parmi les meilleures formations régionales : 105 000 auditeurs, 65 000 enfants pour les animations scolaires, 1 900 abonnés pour la seule ville de Lille ; en trois

ans, l'O.P.L. n'a pas cessé d'étendre son audience et son rayonnement. Une trentaine de villes l'accueillent régulièrement pour plus de quatre-vingt-dix concerts, ce qui en fait sans doute la formation symphonique la plus mobile de France.

Il est vrai qu'à la différence des autres orchestres régionaux, et cela malgré son nom, le Philharmonique de Lille, subventionné par l'établissement public régional Nord-Pas-de-Calais et l'Etat, ne dépend d'aucune municipalité et ne doit donc pas consacrer le plus clair de son temps aux répétitions et aux représentations d'opéras.

Cela ne l'empêche pas de se consacrer un peu à l'opéra lyrique : ainsi a-t-on pu l'entendre dans Werther et dans Porporino, l'an dernier, au Festival d'Aix-en-Provence, et il sera à nouveau dans la fosse, en juillet prochain au Touquet, pour deux représentations de Così fan tutte. — G. C.

Consécration

LE GRAND ÉCHIQUEUR :
JEAN-CLAUDE CASADESUS
Jeudi 26 juin
A 2, 20 h 30

Après Michel Plasse et l'Orchestre de Toulouse, Alain Lombard et l'Orchestre de Strasbourg, Herbert von Karajan et l'Orchestre de Berlin, Lorin Maazel et l'Orchestre national de France, Jean-Claude Casadesu et l'Orchestre philharmonique de Lille vont connaître de leur tour la consécration de l'émulsion de Jacques Chancel : « Le Grand Échiquier ».

Fondé en 1976 avec les musiciens de l'Orchestre de l'O.R.T.F., le Philharmonique de Lille a peu à peu doublé son effectif et, sous la direction de Jean-Claude Casadesu, il se place rapidement parmi les meilleures formations régionales : 105 000 auditeurs, 65 000 enfants pour les animations scolaires, 1 900 abonnés pour la seule ville de Lille ; en trois

Lundi 23 juin

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

12 h 15 Réponse à tout.
12 h 30 Midi première.
13 h Journal.
13 h 35 Émissions régionales.
13 h 50 Les après-midi de TF 1 d'hier et d'aujourd'hui.
14 h 10 Les Combattants du désert.
14 h 15 Les Combattants du désert.
14 h 20 Les Combattants du désert.
14 h 25 Les Combattants du désert.
14 h 30 Les Combattants du désert.
14 h 35 Les Combattants du désert.
14 h 40 Les Combattants du désert.
14 h 45 Les Combattants du désert.
14 h 50 Les Combattants du désert.
14 h 55 Les Combattants du désert.
15 h 10 Les Combattants du désert.
15 h 15 Les Combattants du désert.
15 h 20 Les Combattants du désert.
15 h 25 Les Combattants du désert.
15 h 30 Les Combattants du désert.
15 h 35 Les Combattants du désert.
15 h 40 Les Combattants du désert.
15 h 45 Les Combattants du désert.
15 h 50 Les Combattants du désert.
15 h 55 Les Combattants du désert.
16 h 10 Les Combattants du désert.
16 h 15 Les Combattants du désert.
16 h 20 Les Combattants du désert.
16 h 25 Les Combattants du désert.
16 h 30 Les Combattants du désert.
16 h 35 Les Combattants du désert.
16 h 40 Les Combattants du désert.
16 h 45 Les Combattants du désert.
16 h 50 Les Combattants du désert.
16 h 55 Les Combattants du désert.
17 h 10 Les Combattants du désert.
17 h 15 Les Combattants du désert.
17 h 20 Les Combattants du désert.
17 h 25 Les Combattants du désert.
17 h 30 Les Combattants du désert.
17 h 35 Les Combattants du désert.
17 h 40 Les Combattants du désert.
17 h 45 Les Combattants du désert.
17 h 50 Les Combattants du désert.
17 h 55 Les Combattants du désert.
18 h 10 Les Combattants du désert.
18 h 15 Les Combattants du désert.
18 h 20 Les Combattants du désert.
18 h 25 Les Combattants du désert.
18 h 30 Les Combattants du désert.
18 h 35 Les Combattants du désert.
18 h 40 Les Combattants du désert.
18 h 45 Les Combattants du désert.
18 h 50 Les Combattants du désert.
18 h 55 Les Combattants du désert.
19 h 10 Les Combattants du désert.
19 h 15 Les Combattants du désert.
19 h 20 Les Combattants du désert.
19 h 25 Les Combattants du désert.
19 h 30 Les Combattants du désert.
19 h 35 Les Combattants du désert.
19 h 40 Les Combattants du désert.
19 h 45 Les Combattants du désert.
19 h 50 Les Combattants du désert.
19 h 55 Les Combattants du désert.
20 h 10 Les Combattants du désert.
20 h 15 Les Combattants du désert.
20 h 20 Les Combattants du désert.
20 h 25 Les Combattants du désert.
20 h 30 Les Combattants du désert.
20 h 35 Les Combattants du désert.
20 h 40 Les Combattants du désert.
20 h 45 Les Combattants du désert.
20 h 50 Les Combattants du désert.
20 h 55 Les Combattants du désert.
21 h 10 Les Combattants du désert.
21 h 15 Les Combattants du désert.
21 h 20 Les Combattants du désert.
21 h 25 Les Combattants du désert.
21 h 30 Les Combattants du désert.
21 h 35 Les Combattants du désert.
21 h 40 Les Combattants du désert.
21 h 45 Les Combattants du désert.
21 h 50 Les Combattants du désert.
21 h 55 Les Combattants du désert.
22 h 10 Les Combattants du désert.
22 h 15 Les Combattants du désert.
22 h 20 Les Combattants du désert.
22 h 25 Les Combattants du désert.
22 h 30 Les Combattants du désert.
22 h 35 Les Combattants du désert.
22 h 40 Les Combattants du désert.
22 h 45 Les Combattants du désert.
22 h 50 Les Combattants du désert.
22 h 55 Les Combattants du désert.
23 h 10 Les Combattants du désert.
23 h 15 Les Combattants du désert.
23 h 20 Les Combattants du désert.
23 h 25 Les Combattants du désert.
23 h 30 Les Combattants du désert.
23 h 35 Les Combattants du désert.
23 h 40 Les Combattants du désert.
23 h 45 Les Combattants du désert.
23 h 50 Les Combattants du désert.
23 h 55 Les Combattants du désert.
24 h 10 Les Combattants du désert.
24 h 15 Les Combattants du désert.
24 h 20 Les Combattants du désert.
24 h 25 Les Combattants du désert.
24 h 30 Les Combattants du désert.
24 h 35 Les Combattants du désert.
24 h 40 Les Combattants du désert.
24 h 45 Les Combattants du désert.
24 h 50 Les Combattants du désert.
24 h 55 Les Combattants du désert.
25 h 10 Les Combattants du désert.
25 h 15 Les Combattants du désert.
25 h 20 Les Combattants du désert.
25 h 25 Les Combattants du désert.
25 h 30 Les Combattants du désert.
25 h 35 Les Combattants du désert.
25 h 40 Les Combattants du désert.
25 h 45 Les Combattants du désert.
25 h 50 Les Combattants du désert.
25 h 55 Les Combattants du désert.
26 h 10 Les Combattants du désert.
26 h 15 Les Combattants du désert.
26 h 20 Les Combattants du désert.
26 h 25 Les Combattants du désert.
26 h 30 Les Combattants du désert.
26 h 35 Les Combattants du désert.
26 h 40 Les Combattants du désert.
26 h 45 Les Combattants du désert.
26 h 50 Les Combattants du désert.
26 h 55 Les Combattants du désert.
27 h 10 Les Combattants du désert.
27 h 15 Les Combattants du désert.
27 h 20 Les Combattants du désert.
27 h 25 Les Combattants du désert.
27 h 30 Les Combattants du désert.
27 h 35 Les Combattants du désert.
27 h 40 Les Combattants du désert.
27 h 45 Les Combattants du désert.
27 h 50 Les Combattants du désert.
27 h 55 Les Combattants du désert.
28 h 10 Les Combattants du désert.
28 h 15 Les Combattants du désert.
28 h 20 Les Combattants du désert.
28 h 25 Les Combattants du désert.
28 h 30 Les Combattants du désert.
28 h 35 Les Combattants du désert.
28 h 40 Les Combattants du désert.
28 h 45 Les Combattants du désert.
28 h 50 Les Combattants du désert.
28 h 55 Les Combattants du désert.
29 h 10 Les Combattants du désert.
29 h 15 Les Combattants du désert.
29 h 20 Les Combattants du désert.
29 h 25 Les Combattants du désert.
29 h 30 Les Combattants du désert.
29 h 35 Les Combattants du désert.
29 h 40 Les Combattants du désert.
29 h 45 Les Combattants du désert.
29 h 50 Les Combattants du désert.
29 h 55 Les Combattants du désert.
30 h 10 Les Combattants du désert.
30 h 15 Les Combattants du désert.
30 h 20 Les Combattants du désert.
30 h 25 Les Combattants du désert.
30 h 30 Les Combattants du désert.
30 h 35 Les Combattants du désert.
30 h 40 Les Combattants du désert.
30 h 45 Les Combattants du désert.
30 h 50 Les Combattants du désert.
30 h 55 Les Combattants du désert.
31 h 10 Les Combattants du désert.
31 h 15 Les Combattants du désert.
31 h 20 Les Combattants du désert.
31 h 25 Les Combattants du désert.
31 h 30 Les Combattants du désert.
31 h 35 Les Combattants du désert.
31 h 40 Les Combattants du désert.
31 h 45 Les Combattants du désert.
31 h 50 Les Combattants du désert.
31 h 55 Les Combattants du désert.
32 h 10 Les Combattants du désert.
32 h 15 Les Combattants du désert.
32 h 20 Les Combattants du désert.
32 h 25 Les Combattants du désert.
32 h 30 Les Combattants du désert.
32 h 35 Les Combattants du désert.
32 h 40 Les Combattants du désert.
32 h 45 Les Combattants du désert.
32 h 50 Les Combattants du désert.
32 h 55 Les Combattants du désert.
33 h 10 Les Combattants du désert.
33 h 15 Les Combattants du désert.
33 h 20 Les Combattants du désert.
33 h 25 Les Combattants du désert.
33 h 30 Les Combattants du désert.
33 h 35 Les Combattants du désert.
33 h 40 Les Combattants du désert.
33 h 45 Les Combattants du désert.
33 h 50 Les Combattants du désert.
33 h 55 Les Combattants du désert.
34 h 10 Les Combattants du désert.
34 h 15 Les Combattants du désert.
34 h 20 Les Combattants du désert.
34 h 25 Les Combattants du désert.
34 h 30 Les Combattants du désert.
34 h 35 Les Combattants du désert.
34 h 40 Les Combattants du désert.
34 h 45 Les Combattants du désert.
34 h 50 Les Combattants du désert.
34 h 55 Les Combattants du désert.
35 h 10 Les Combattants du désert.
35 h 15 Les Combattants du désert.
35 h 20 Les Combattants du désert.
35 h 25 Les Combattants du désert.
35 h 30 Les Combattants du désert.
35 h 35 Les Combattants du désert.
35 h 40 Les Combattants du désert.
35 h 45 Les Combattants du désert.
35 h 50 Les Combattants du désert.
35 h 55 Les Combattants du désert.
36 h 10 Les Combattants du désert.
36 h 15 Les Combattants du désert.
36 h 20 Les Combattants du désert.
36 h 25 Les Combattants du désert.
36 h 30 Les Combattants du désert.
36 h 35 Les Combattants du désert.
36 h 40 Les Combattants du désert.
36 h 45 Les Combattants du désert.
36 h 50 Les Combattants du désert.
36 h 55 Les Combattants du désert.
37 h 10 Les Combattants du désert.
37 h 15 Les Combattants du désert.
37 h 20 Les Combattants du désert.
37 h 25 Les Combattants du désert.
37 h 30 Les Combattants du désert.
37 h 35 Les Combattants du désert.
37 h 40 Les Combattants du désert.
37 h 45 Les Combattants du désert.
37 h 50 Les Combattants du désert.
37 h 55 Les Combattants du désert.
38 h 10 Les Combattants du désert.
38 h 15 Les Combattants du désert.
38 h 20 Les Combattants du désert.
38 h 25 Les Combattants du désert.
38 h 30 Les Combattants du désert.
38 h 35 Les Combattants du désert.
38 h 40 Les Combattants du désert.
38 h 45 Les Combattants du désert.
38 h 50 Les Combattants du désert.
38 h 55 Les Combattants du désert.
39 h 10 Les Combattants du désert.
39 h 15 Les Combattants du désert.
39 h 20 Les Combattants du désert.
39 h 25 Les Combattants du désert.
39 h 30 Les Combattants du désert.
39 h 35 Les Combattants du désert.
39 h 40 Les Combattants du désert.
39 h 45 Les Combattants du désert.
39 h 50 Les Combattants du désert.
39 h 55 Les Combattants du désert.
40 h 10 Les Combattants du désert.
40 h 15 Les Combattants du désert.
40 h 20 Les Combattants du désert.
40 h 25 Les Combattants du désert.
40 h 30 Les Combattants du désert.
40 h 35 Les Combattants du désert.
40 h 40 Les Combattants du désert.
40 h 45 Les Combattants du désert.
40 h 50 Les Combattants du désert.
40 h 55 Les Combattants du désert.
41 h 10 Les Combattants du désert.
41 h 15 Les Combattants du désert.
41 h 20 Les Combattants du désert.
41 h 25 Les Combattants du désert.
41 h 30 Les Combattants du désert.
41 h 35 Les Combattants du désert.
41 h 40 Les Combattants du désert.
41 h 45 Les Combattants du désert.
41 h 50 Les Combattants du désert.
41 h 55 Les Combattants du désert.
42 h 10 Les Combattants du désert.
42 h 15 Les Combattants du désert.
42 h 20 Les Combattants du désert.
42 h 25 Les Combattants du désert.
42 h 30 Les Combattants du désert.
42 h 35 Les Combattants du désert.
42 h 40 Les Combattants du désert.
42 h 45 Les Combattants du désert.
42 h 50 Les Combattants du désert.
42 h 55 Les Combattants du désert.
43 h 10 Les Combattants du désert.
43 h 15 Les Combattants du désert.
43 h 20 Les Combattants du désert.
43 h 25 Les Combattants du désert.
43 h 30 Les Combattants du désert.
43 h 35 Les Combattants du désert.
43 h 40 Les Combattants du désert.
43 h 45 Les Combattants du désert.
43 h 50 Les Combattants du désert.
43 h 55 Les Combattants du désert.
44 h 10 Les Combattants du désert.
44 h 15 Les Combattants du désert.
44 h 20 Les Combattants du désert.
44 h 25 Les Combattants du désert.
44 h 30 Les Combattants du désert.
44 h 35 Les Combattants du désert.
44 h 40 Les Combattants du désert.
44 h 45 Les Combattants du désert.
44 h 50 Les Combattants du désert.
44 h 55 Les Combattants du désert.
45 h 10 Les Combattants du désert.
45 h 15 Les Combattants du désert.
45 h 20 Les Combattants du désert.
45 h 25 Les Combattants du désert.
45 h 30 Les Combattants du désert.
45 h 35 Les Combattants du désert.
45 h 40 Les Combattants du désert.
45 h 45 Les Combattants du désert.
45 h 50 Les Combattants du désert.
45 h 55 Les Combattants du désert.
46 h 10 Les Combattants du désert.
46 h 15 Les Combattants du désert.
46 h 20 Les Combattants du désert.
46 h 25 Les Combattants du désert.
46 h 30 Les Combattants du désert.
46 h 35 Les Combattants du désert.
46 h 40 Les Combattants du désert.
46 h 45 Les Combattants du désert.
46 h 50 Les Combattants du désert.
46 h 55 Les Combattants du désert.
47 h 10 Les Combattants du désert.
47 h 15 Les Combattants du désert.
47 h 20 Les Combattants du désert.
47 h 25 Les Combattants du désert.
47 h 30 Les Combattants du désert.
47 h 35 Les Combattants du désert.
47 h 40 Les Combattants du désert.
47 h 45 Les Combattants du désert.
47 h 50 Les Combattants du désert.
47 h 55 Les Combattants du désert.
48 h 10 Les Combattants du désert.
48 h 15 Les Combattants du désert.
48 h 20 Les Combattants du désert.
48 h 25 Les Combattants du désert.
48 h 30 Les Combattants du désert.
48 h 35 Les Combattants du désert.
48 h 40 Les Combattants du désert.
48 h 45 Les Combattants du désert.
48 h 50 Les Combattants du désert.
48 h 55 Les Combattants du désert.
49 h 10 Les Combattants du désert.
49 h 15 Les Combattants du désert.
49 h 20 Les Combattants du désert.
49 h 25 Les Combattants du désert.
49 h 30 Les Combattants du désert.
49 h 35 Les Combattants du désert.
49 h 40 Les Combattants du désert.
49 h 45 Les Combattants du désert.
49 h 50 Les Combattants du désert.
49 h 55 Les Combattants du désert.
50 h 10 Les Combattants du désert.
50 h 15 Les Combattants du désert.
50 h 20 Les Combattants du désert.
50 h 25 Les Combattants du désert.
50 h 30 Les Combattants du désert.
50 h 35 Les Combattants du désert.
50 h 40 Les Combattants du désert.
50 h 45 Les Combattants du désert.
50 h 50 Les Combattants du désert.
50 h 55 Les Combattants du désert.
51 h 10 Les Combattants du désert.
51 h 15 Les Combattants du désert.
51 h 20 Les Combattants du désert.
51 h 25 Les Combattants du désert.
51 h 30 Les Combattants du désert.
51 h 35 Les Combattants du désert.
51 h 40 Les Combattants du désert.
51 h 45 Les Combattants du désert.
51 h 50 Les Combattants du désert.
51 h 55 Les Combattants du désert.
52 h 10 Les Combattants du désert.
52 h 15 Les Combattants du désert.
52 h 20 Les Combattants du désert.
52 h 25 Les Combattants du désert.
52 h 30 Les Combattants du désert.
52 h 35 Les Combattants du désert.
52 h 40 Les Combattants du désert.
52 h 45 Les Combattants du désert.
52 h 50 Les Combattants du désert.
52 h 55 Les Combattants du désert.
53 h 10 Les Combattants du désert.
53 h 15 Les Combattants du désert.
53 h 20 Les Combattants du désert.
53 h 25 Les Combattants du désert.
53 h 30 Les Combattants du désert.
53 h 35 Les Combattants du désert.
53 h 40 Les Combattants du désert.
53 h 45 Les Combattants du désert.
53 h 50 Les Combattants du désert.
53 h 55 Les Combattants du désert.
54 h 10 Les Combattants du désert.
54 h 15 Les Combattants du désert.
54 h 20 Les Combattants du désert.
54 h 25 Les Combattants du désert.
54 h 30 Les Combattants du désert.
54 h 35 Les Combattants du désert.
54 h 40 Les Combattants du désert.
54 h 45 Les Combattants du désert.
54 h 50 Les Combattants du désert.
54 h 55 Les Combattants du désert.
55 h 10 Les Combattants du désert.
55 h 15 Les Combattants du désert.
55 h 20 Les Combattants du désert.
55 h 25 Les Combattants du désert.
55 h 30 Les Combattants du désert.
55 h 35 Les Combattants du désert.
55 h 40 Les Combattants du désert.
55 h 45 Les Combattants du désert.
55 h 50 Les Combattants du désert.
55 h 55 Les Combattants du désert.
56 h 10 Les Combattants du désert.
56 h 15 Les Combattants du désert.
56 h 20 Les Combattants du désert.
56 h 25 Les Combattants du désert.
56 h 30 Les Combattants du désert.
56 h 35 Les Combattants du désert.
56 h 40 Les Combattants du désert.
56 h 45 Les Combattants du désert.
56 h 50 Les Combattants du désert.
56 h 55 Les Combattants du désert.
57 h 10 Les Combattants du désert.
57 h 15 Les Combattants du désert.
57 h 20 Les Combattants du désert.
57 h 25 Les Combattants du désert.
57 h 30 Les Combattants du désert.
57 h 35 Les Combattants du désert.
57 h 40 Les Combattants du désert.
57 h 45 Les Combattants du désert.
57 h 50 Les Combattants du désert.
57 h 55 Les Combattants du désert.
58 h 10 Les Combattants du désert.
58 h 15 Les Combattants du désert.
58 h 20 Les Combattants du désert.
58 h 25 Les Combattants du désert.
58 h 30 Les Combattants du désert.
58 h 35 Les Combattants du désert.
58 h 40 Les Combattants du désert.
58 h 45 Les Combattants du désert.
58 h 50 Les Combattants du désert.
58 h 55 Les Combattants du désert.
59 h 10 Les Combattants du désert.
59 h 15 Les Combattants du désert.
59 h 20 Les Combattants du désert.
59 h 25 Les Combattants du désert.
59 h 30 Les Combattants du désert.
59 h 35 Les Combattants du désert.
59 h 40 Les Combattants du désert.
59 h 45 Les Combattants du désert.
59 h 50 Les Combattants du désert.
59 h 55 Les Combattants du désert.
60 h 10 Les Combattants du désert.
60 h 15 Les Combattants du désert.
60 h 20 Les Combattants du désert.
60 h 25 Les Combattants du désert.
60 h 30 Les Combattants du désert.
60 h 35 Les Combattants du désert.
60 h 40 Les Combattants du désert.
60 h 45 Les Combattants du désert.
60 h 50 Les Combattants du désert.
60 h 55 Les Combattants du désert.
61 h 10 Les Combattants du désert.
61 h 15 Les Combattants du désert.
61 h 20 Les Combattants du désert.
61 h 25 Les Combattants du désert.
61 h 30 Les Combattants du désert.
61 h 35 Les Combattants du désert.
61 h 40 Les Combattants du désert.
61 h 45 Les Combattants du désert.
61 h 50 Les Combattants du désert.
61 h 55 Les Combattants du désert.
62 h 10 Les Combattants du désert.
62 h 15 Les Combattants du désert.
62 h 20 Les Combattants du désert.
62 h 25 Les Combattants du désert.
62 h 30 Les Combattants du désert.
62 h 35 Les Combattants du désert.
62 h 40 Les Combattants du désert.
62 h 45 Les Combattants du désert.
62 h 50 Les Combattants du désert.
62 h 55 Les Combattants du désert.
63 h 10 Les Combattants du désert.
63 h 15 Les Combattants du désert.
63 h 20 Les Combattants du désert.
63 h 25 Les Combattants du désert.
63 h 30 Les Combattants du désert.
63 h 35 Les Combattants du désert.
63 h 40 Les Combattants du désert.
63 h 45 Les Combattants du désert.
63 h 50 Les Combattants du désert.
63 h 55 Les Combattants du désert.
64 h 10 Les Combattants du désert.
64 h 15 Les Combattants du désert.
64 h 20 Les Combattants du désert.
64 h 25 Les Combattants du désert.
64 h 30 Les Combattants du désert.
64 h 35 Les Combattants du désert.
64 h 40 Les Combattants du désert.
64 h 45 Les Combattants du désert.
64 h 50 Les Combattants du désert.
64 h 55 Les Combattants du désert.
65 h 10 Les Combattants du désert.
65 h 15 Les Combattants du désert.
65 h 20 Les Combattants du désert.
65 h 25 Les Combattants du désert.
65 h 30 Les Combattants du désert.
65 h 35 Les Combattants du désert.
65 h 40 Les Combattants du désert.
65 h 45 Les Combattants du désert.
65 h 50 Les Combattants du désert.
65 h 55 Les Combattants du désert.
66 h 10 Les Combattants du désert.
66 h 15 Les Combattants du désert.
66 h 20 Les Combattants du désert.
66 h 25 Les Combattants du désert.
66 h 30 Les Combattants du désert.
66 h 35 Les Combattants du désert.
66 h 40 Les Combattants du désert.
66 h 45 Les Combattants du désert.
66 h 50 Les Combattants du désert.
66 h 55 Les Combattants du désert.
67 h 10 Les Combattants du désert.
67 h 15 Les Combattants du désert.
67 h 20 Les Combattants du désert.
67 h 25 Les Combattants du désert.
67 h 30 Les Combattants du désert.
67 h 35 Les Combattants du désert.
67 h 40 Les Combattants du désert.
67 h 45 Les Combattants du désert.
67 h 50 Les Combattants du désert.
67 h 55 Les Combattants du désert.
68 h 10 Les Combattants du désert.
68 h 15 Les Combattants du désert.
68 h 20 Les Combattants du désert.
68 h 25 Les Combattants du désert.
68 h 30 Les Combattants du désert.
68 h 35 Les Combattants du désert.
68 h 40 Les Combattants du désert.
68 h 45 Les Combattants du désert.
68 h 50 Les Combattants du désert.
68 h 55 Les Combattants du désert.
69 h 10 Les Combattants du désert.
69 h 15 Les Combattants du désert.
69 h 20 Les Combattants du désert.
69 h 25 Les Combattants du désert.
69 h 30 Les Combattants du désert.
69 h 35 Les Combattants du désert.
69 h 40 Les Combattants du désert.
69 h 45 Les Combattants du désert.
69 h 50 Les Combattants du désert.
69 h 55 Les Combattants du désert.
70 h 10 Les Combattants du désert.
70 h 15 Les Combattants du désert.
70 h 20 Les Combattants du désert.
70 h 25 Les Combattants du désert.
70 h 30 Les Combattants du désert.
70 h 35 Les Combattants du désert.
70 h 40 Les Combattants du désert.
70 h 45 Les Combattants du désert.
70 h 50 Les Combattants du désert.
70 h 55 Les Combattants du désert.
71 h 10 Les Combattants du désert.
71 h 15 Les Combattants du désert.
71 h 20 Les Combattants du désert.
71 h 25 Les Combattants du désert.
71 h 30 Les Combattants du désert.
71 h 35 Les Combattants du désert.
71 h 40 Les Combattants du désert.
71 h 45 Les Combattants du désert.
71 h 50 Les Combattants du désert.
71 h 55 Les Combattants du désert.
72 h 10 Les Combattants du désert.
72 h 15 Les Combattants du désert.
72 h 20 Les Combattants du désert.
72 h 25 Les Combattants du désert.
72 h 30 Les Combattants du désert.
72 h 35 Les Combattants du désert.
72 h 40 Les Combattants du désert.
72 h 45 Les

SATELLITES

Le soleil en orbite un projet fou

Depuis douze ans, un ingénieur américain obstiné rêve de placer sur orbite 50 kilomètres carrés de panneaux solaires...

MAURICE ARVONNY

DEPUIS 1968, un ingénieur américain, M. Peter Glaser, vice-président de la société Arthur D. Little, défend avec obstination un projet apparemment démentiel : construire et mettre en orbite géostationnaire, à 36 000 kilomètres de la surface du globe, un immense satellite qui collecterait l'énergie solaire. Pesant 51 000 tonnes — ou 34 000 tonnes dans une autre version — mesurant 10,4 kilomètres dans une direction, et 5,3 dans l'autre, ce satellite serait un gigantesque rectangle couvert de photovoltaïques convertissant l'énergie du soleil en micro-ondes. Celles-ci seraient envoyées vers le sol par une antenne de 1 000 mètres de diamètre, et reçues par des ensembles d'antennes couvrant au sol une surface de 130 kilomètres carrés, qui les transformeraient en courant électrique. Au total, le système aurait une puissance de 5 000 mégawatts — soit l'équivalent d'une des nouvelles centrales d'E.D.F., type Palvel, où quatre réacteurs nucléaires de 1 300 mégawatts fonctionneraient en parallèle.

Au premier abord, ce projet rappelle irrésistiblement le gigantesque canon qu'un autre ingénieur américain, nommé Bessie, fit creuser dans le sol de la Floride pour envoyer un obus dans la Lune. Projet qui, comme chacun sait, n'a existé que dans l'imagination fertile de Jules Verne, et dont il était facile de montrer l'irréalisme — même avec les connaissances limitées de la fin du dix-neuvième siècle.

Pas impossible

Seulement, il faut bien admettre que le « Solar Power Satellite » (S.P.S.) de M. Glaser n'est pas techniquement infaisable. Il suppose certes des moyens techniques qui n'existent pas, et des systèmes de transport spatiaux d'une capacité très supérieure à celle des lanceurs actuels, pour transporter les éléments du satellite et les centaines d'hommes nécessaires à son montage. Le S.P.S., edge de sévères extrapolations par rapport à ce qu'on sait faire — mais aucune de ces extrapolations n'apparaît impossible dans les vingt ou trente ans à venir.

Les parlementaires américains ont alloué des crédits d'un milliard de dollars en 1977 à 1980 pour étudier le projet. En Europe, des ingénieurs de l'Agence spatiale européenne ont considéré dans quelle mesure des techniques actuelles pourraient servir de point de départ pour développer celles qui seraient nécessaires au S.P.S. Apparemment, l'ambition affichée par M. Glaser — un premier S.P.S. vers l'an 2000, puis d'une centaine en 2025 — pourrait être satisfaisante.

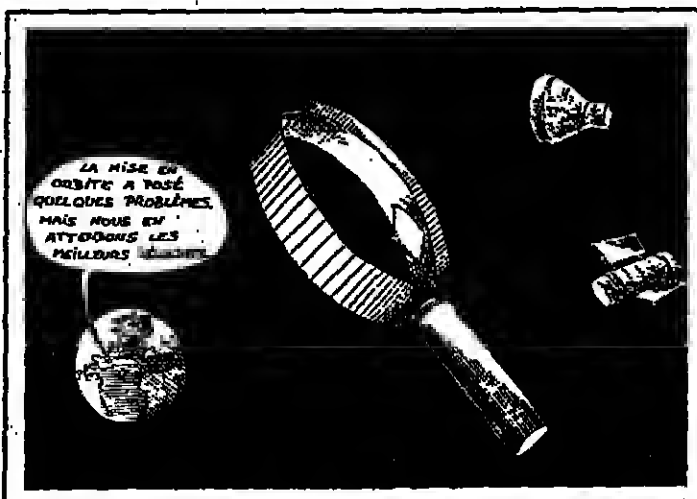
Il n'en est rien, et on peut parier sans grand risque qu'aucun S.P.S. ne verra jamais le jour. La technique n'est pas tout, et des considérations économiques simples permettent d'affirmer que le projet est réellement démentiel.

En cette année 1980, le prix du transport de 1 kilogramme de matière vers l'orbite géostationnaire est supérieur à 100 000 F. Le « lancement » d'un S.P.S. de 50 000 tonnes reviendrait donc à plus de 5 000 milliards de francs, soit dix fois le budget de la France !

On peut évidemment espérer une baisse des prix. Mais est-il raisonnable de tabler sur un coût de transport de 2,2 milliards de dollars, soit 14 milliards de francs (1) ? Même en admettant qu'on puisse faire un S.P.S. trois fois plus léger et diviser par dix le prix du kilo en orbite, on serait encore loin du compte. Et une baisse des prix — en mon-

naie constante — n'a rien d'assuré : le prix d'un système de lancement est dominé par le coût des propulseurs — soit, en dernière analyse, celui de l'énergie — et surtout par les prix de la main-d'œuvre qui construit, contrôle et met en œuvre le système. Ni les salaires ni le prix de l'énergie ne sont orientés à la baisse.

Une autre considération énergétique vient pénaliser sévèrement le S.P.S. : l'énergie dépensée pour le construire et le mettre en œuvre est, en gros, la



COLIN THIBERT

moitié de celle qu'il fournirait en trente ans, durée de vie estimée des photovoltaïques (2). Des centrales terrestres à charbon ou à mazout — deux combustibles qui respirent abondamment dans les cinquante prochaines années — fournissent d'après la même étude, cinq à quinze fois plus d'énergie que n'en requiert leur construction.

Autre difficulté : la zone de réception (sa surface ne peut pas être inférieure à 100 kilomètres carrés) est stérilisée : le flux de micro-ondes reçu du satellite à une intensité très supérieure aux limites admissibles pour l'homme et les êtres vivants. Il paraît cependant qu'un avion pourrait traverser la faiblesse de micro-ondes sans que ses passagers en souffrent. Quant aux oiseaux, ils seraient priés d'aller voler ailleurs.

En mer

De toute manière, il est difficile aux Etats-Unis et presque impossible en Europe de trouver une zone de réception vierge de toute activité humaine. On envisage, en fait, de construire les antennes de réception en mer sur des plates-formes flottantes. Reste encore à distribuer aux usagers le courant électrique venant de ces « usines » en mer.

Au lieu d'équiper d'antennes des centaines de kilomètres carrés, pourquoi ne pas les recouvrir de photovoltaïques et convertir directement l'énergie solaire en électricité sans passer par un coûteux satellite géostationnaire ? Evidemment, on reçoit au sol moins d'énergie qu'en orbite : cinq à dix fois moins suivant les conditions climatiques. Mais même avec un rendement dix fois plus faible, une installation au sol reste beau-

coup moins coûteuse qu'un système spatial. Un argument apparemment plus sérieux est la continuité de la fourniture d'électricité par le satellite : au contraire, une installation au sol ne fonctionnera que le jour, et sa puissance diminuera beaucoup en cas de forte nébulosité. Mais la continuité de service n'a d'intérêt que si les satellites solaires contribuent dans une proportion importante à la fourniture d'électricité. Il en faut alors plusieurs centaines pour les Etats-Unis ou pour l'Europe, et donc plusieurs centaines de zones couvertes d'antennes réceptrices.

Si ces zones étaient couvertes de photovoltaïques, elles ne seraient pas simultanément imprévoyables. Et comme il faut constamment jour quelque part sur terre, le problème est simplement de transporter l'électricité sur de longues distances. Construire des câbles transatlantiques supraconducteurs est techniquement possible : c'est économiquement rédhibitoire, mais pas plus que le satellite de M. Glaser...

Les administrations des télécommunications ne sont guère favorables au S.P.S. Placé sur la même orbite géostationnaire que les satellites de communication et de télévision directe, les S.P.S. amoindriront des puissances plusieurs milliards de fois supérieures à celles utilisées par les télécommunications. Ces puissances seraient dirigées vers

les zones de réception, mais il n'existe pas d'antennes parfaitement directrices : personne n'a encore démontré qu'on pourrait faire fonctionner un S.P.S. sans risquer de bruyler les autres satellites.

Propergol

Quant aux écologistes, ils ne semblent pas particulièrement favorables à un projet dont le gigantisme est l'opposé de ce qu'ils souhaitent. Ils font remarquer que la caractéristique majeure de l'énergie solaire est d'être naturellement distribuée et qu'il est peu logique de la concentrer par de coûteux moyens pour la redistribuer ensuite. Ils s'insurgent en outre de la pollution de la haute atmosphère par les millions de tonnes de propergol qu'il faudra brûler pour mettre un si lourd objet en orbite.

Pourquoi un projet qui défie le bon sens trouve-t-il une large audience (3) ? Pourquoi les parlementaires américains lui ont-ils accordé des crédits d'études ? Il semble que se soient ici rejoints deux mythes : celui de l'énergie solaire, indispensable, « gratuite », non polluante ; celui des grands projets générateurs de progrès technologiques. Beaucoup de firmes américaines soutiennent la campagne de M. Glaser ; elles sont surtout attirées par la perspective de recevoir d'importants contrats d'études, et s'abandonnent beaucoup moins à la honte manichéenne de produire l'énergie que consomment nos petits-enfants.

Il est vrai qu'on peut espérer des « retombées » à plus court terme. Dans un exposé fait devant les sénateurs américains, M. Glaser explique sans rire (le 14 août 1978) que le S.P.S. va faire baisser le prix du pétrole : les pays de l'OPEP, alarmés par la perspective de voir apparaître un concurrent sérieux, vont modifier leurs exigences. C'est peu dire qu'on a ici quitté la perspective pour l'infantisme. Qui croira que le colonel Kadhar ou l'ayatollah vont être terrorisés à l'idée de voir l'énergie solaire américaine leur tomber sur la tête !

(1) C'est le coût estimé par M. Glaser en dollars de 1974, d'après un article publié en février 1977 par la revue américaine Physics Today.

(2) Un colloque international sur les satellites collecteurs d'énergie solaire se tiendra, du 25 au 27 juin, à Toulouse.

AQUACULTURE

Des algues contre la pollution

Utiliser le gaz carbonique sortant des raffineries pour cultiver des algues, régénérer les eaux et élever des poissons... C'est le projet d'un chercheur provençal.

BERNARD VILAR

ON connaît déjà les principales fonctions de la matière organique — la biomasse : l'alimentation, la production d'énergie, et son utilisation dans l'industrie (textiles...). Il en existe une quatrième qui peut d'ailleurs se combiner aux trois autres : la dépollution des eaux douces ou salées.

C'est en tout cas le projet que nourrit à titre individuel Claude Guélin, spécialiste de la biomasse aquatique, chef du laboratoire d'héliosynthèse de la British Petroleum à Lavéra dans les Bouches-du-Rhône, qui participe également aux travaux du Commissariat à l'énergie solaire (COMES) et à ceux de la Communauté économique européenne. Les Bouches-du-Rhône, un endroit rêvé pour imaginer des remèdes à la pollution. La petite ville de Martigues, avec ses ruelles pittoresques, ses bassins où se reflètent les corps des bateaux, semble avoir été miraculeusement préservée par le grand chambardement industriel qui a bouleversé la région. Au nord, il y a l'étang de Berre, à l'est, les raffineries de Lavéra, à l'ouest, Fos, le pétrole, le gaz, l'acier.

« Que fait-il pour fabriquer de la biomasse aquatique ? » demande Claude Guélin. « La biomasse est l'opposé de ce qu'il nous faut. Du gaz carbonique nous l'avons également. La raffinerie de Lavéra en rejette chaque jour 200 tonnes dans l'atmosphère. De la chaleur ? Il suffit d'utiliser les eaux chaudes rejetées par les usines. A Martigues, 1,5 million de mètres cubes d'eau tiède sont rejetés chaque jour sur 3 kilomètres de côtes par la centrale E.D.F. de Fos et le port pétrolier de Lavéra. Restent les éléments minéraux. Il pourrait s'agir des matières azotées et phosphorées contenues dans les effluents urbains et rejetés par les égouts. »

Cette démonstration illustre une fois de plus l'adage selon lequel la biomasse est souvent un inconvénient que l'on a détourné à son avantage. Ici, l'avantage est double. La pollution atmosphérique et marine est récupérée. C'est la phase récupération-épuration. Les zones côtières que l'on croyait stériles reprennent vie, deviennent à nouveau productives. C'est la phase régénération-production.

Cette biomasse, explique Claude Guélin, est dans un sous-produit de la dépollution atmo-

sphérique et aquatique. En outre, l'oxygène obtenu par la réaction va servir à accélérer la biodegradation des hydrocarbures que l'on trouve en milieu marin. Il remplace avantageusement un procédé de traitement mécanique des eaux. La biomasse alcool obtenue peut se présenter sous différentes formes. Il peut s'agir de micro-algues du type « spiruline » pour l'alimentation animale. Bien qu'elle soit légèrement plus chère que la farine de soja américain (4 à 8 francs le kilo au lieu de 2), elle comporte une valeur ajoutée — dépollution — et permet de réaliser des économies de devises.

Il peut s'agir également de macro-algues ou de micro-algues servant à produire des alginate pour la flocculation des eaux résiduaires, le traitement des papiers, le textile, la chimie, ou de carraghénanes, utilisées dans l'alimentation pour stabiliser des laits caasés, des crèmes, des desserts, ou dans les cosmétiques. La production d'alginate est actuellement de 1 400 tonnes par an, dont la moitié est exportée. Quant aux carraghénanes, la production annuelle atteint 2 100 tonnes dont 60 % sont exportées.

Mais il peut s'agir aussi du Botryococcus, cette algue miracle qui pourrait produire 50 tonnes de pétrole par hectare et par an ou de la Dunaliella, qui pourrait produire la même quantité de stérol.

Cinq bassins

Compte tenu du fait qu'il faudrait 300 hectares de prairie marine pour transformer en biomasse les 200 tonnes de gaz carbonique rejetées par la raffinerie de Lavéra, et que l'on peut obtenir entre 50 et 100 tonnes de matière sèche par hectare, ce sont entre 15 000 et 30 000 tonnes de matière sèche qui seraient ainsi produites sur l'ensemble de l'exploitation en une année. Ce qui équivaut à la quantité de protéines de pétrole que produisait l'ancienne usine de Lavéra, ou encore à 15 000 tonnes d'hydrocarbures ou de glycérol.

Claude Guélin a même imaginé un modèle de culture intégrée dans lequel la prairie serait divisée en cinq bassins différents, correspondant à cinq stades différents de la dépollution et à cinq types de culture différents, chaque bassin recevant sa ration de gaz carbonique nécessaire et fournissant de l'oxygène par-dessus le marché. Dans le pre-

mier bassin d'eau très polluée, on cultiverait, par exemple, l'algue *Girardinia* pour les alginate. Dans le deuxième, des diatomées (ou phytoplancton) qui servent à nourrir des animaux marins primitifs du type brylles, d'où l'on tire la chitine utilisée dans le textile, ou comme additifs en pharmacie. Dans le troisième, on cultiverait du phytoplancton et du zooplancton, qui servirait à nourrir des crevettes, des homards et des poissons. Dans le quatrième, du phytoplancton pour les mollusques comme les huîtres, les moules. Dans le cinquième, encore et toujours du phytoplancton. A ce stade ultime de l'épuration, le bassin servirait à l'élevage de loupes, de bars, de dorades, qui pourraient évoluer à l'ombre de macro-algues pouvant servir elles aussi à la production d'alginate. Et ce dernier bassin pourrait tout naturellement déboucher sur la mer, bleue et propre.

Selon Claude Guélin, la réalisation d'un tel projet permettrait non seulement de donner un coup de fouet à la production d'algues, mais aussi de redonner à la région son ancienne vocation agricole. L'étang de Berre pourrait redevenir un haut-lieu de la pêche, alors que la côte bien qu'elle conviendrait mieux aux grandes crustacées et le golfe aux coquillages. On pourrait alors assister à un retour en force des homards, des anguilles, des huîtres, des loupes, des dorades, des crevettes, des truites de mer. « Sur un hectare de bassin, affirme Claude Guélin, on peut produire 10 tonnes d'anguilles, 5 tonnes de crevettes, 50 tonnes de truites. Sur un hectare de sous-sol marin, on peut produire 20 tonnes d'huîtres, 30 tonnes de moules. Une surface de 500 hectares suffisait à produire l'équivalent des importations françaises de moules hollandaises et permettrait de créer 200 emplois environ. »

Ce « débournement de pollution » ne peut toutefois être imaginé que si les substances polluantes sont traitées « à la source ». Il s'agit en tout cas d'un bel exemple de recyclage. Il ne manque à ce tableau idyllique que les crédits qui permettraient à ces recherches en laboratoire de déboucher dans un délai de cinq ans sur les premiers résultats tangibles, grandeur nature.

* *Biotransformation et aquaculture* publiés au C.N.R.S. sous la direction de Claude Guélin — rassemble les communications de quatre-vingt chercheurs et chimistes pendant trois jours à Martigues, en septembre 1978, sur ce thème.

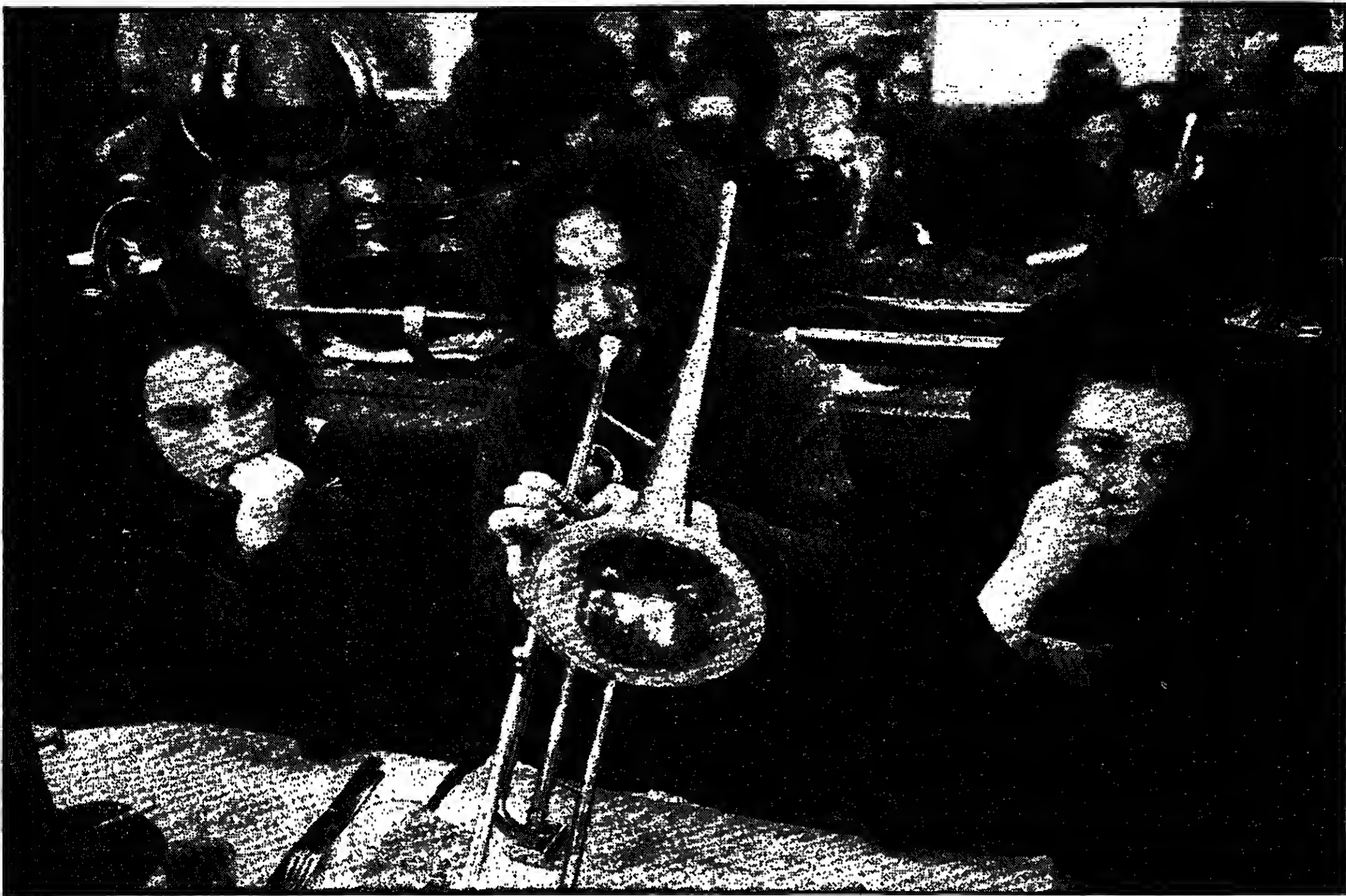
LE SOLEIL DE LA SARDAIGNE PLUS VITE PAR VOL DIRECT.

La Sardaigne est de plus en plus proche. Sa mer, son charme, son ambiance vous attendent. Cet été, allez en profiter et laissez-vous enlever. Les nôtres sont confortables, notre personnel est chaleureux et accueillant. Le temps de prendre un verre et, en moins de 2 h de Paris et 45 minutes

de Nice, vous serez en Sardaigne. Partez en vacances avec nous.

Informations et réservations : Alisarda, Air France, Alitalia et bien entendu chez votre agent de voyages.





GUY LE QUERREC/MAGNUM

RÉVOLTES

Carl Schorske, Vienne et Freud

Dans un livre superbe qui vient de paraître à New-York, l'historien américain Carl Schorske fait revivre le bouillonnement idéologique et culturel qui s'est emparé de la jeunesse universitaire viennoise dans les années 1880 — et qui devait notamment donner naissance à la psychanalyse.

DIDIER ERIBON

Carl Schorske, l'un des plus importants historiens américains, s'est rendu célèbre par ses études sur l'empire austro-hongrois. Son dernier livre est consacré à Vienne à la fin du dix-neuvième siècle. Il y montre comment la désintégration sociale, politique et idéologique qu'elle a connue a suscité l'apparition d'un vaste mouvement de subversion intellectuelle et culturelle, qui a eu un effet décisif dans la formation de la culture européenne contemporaine. Une fraction de la jeunesse est entrée en révolte contre le libéralisme classique. C'est dans ce grand moment de révolte individuelle collective contre la génération précédente, qu'est née la psychanalyse.

« Votre travail tente de retrouver l'origine sociale de la psychanalyse, de la replacer dans le contexte culturel de la Vienne de la fin du siècle dernier.

— Mon projet est plus large. Je tente d'analyser quelques grandes tendances qui, dans la Vienne de la fin du siècle dernier, ont contribué de façon primordiale à la formation de la pensée européenne moderne. Je cherche à analyser dans son contexte social et politique la formation de la culture du vingtième siècle, dans laquelle, bien sûr, la psychanalyse a joué et joue un rôle des plus importants.

— Un des phénomènes que vous présentez comme fondamentaux pour comprendre cette période, c'est la critique du libé-

ralisme par la jeunesse universitaire. — Je n'ai pas commencé ma recherche par une enquête sur la jeunesse universitaire. Mais j'ai découvert ce champ d'investigation en étudiant la formation même de la pensée des universitaires dans le domaine culturel et intellectuel. C'est en effet au lycée et à l'université que la génération des années 70 et 80 commence à se révolter contre la culture de ses pères.

La jeunesse universitaire est déjà caractérisée par une tradition chargée en matière politique : ce sont les étudiants qui ont mené la révolution du libéralisme, en 1848. Cette tradition s'est continuée et, à la génération suivante, les fils du libéralisme descendant se sont donc révoltés contre les valeurs de leurs pères, qui avaient abandonné la réalisation de leurs buts nationaux en faveur de leurs buts constitutionnels. Les défaits qui ont finalement exclu l'Autriche de l'unification de l'Allemagne ont exacerbé les sentiments nationalistes-germaniques parmi les jeunes. De plus, la dépression de 1873 donne une actualité aiguë à la question sociale, négligée par le libéralisme classique.

On voit donc apparaître deux tendances politiques dans cette jeunesse d'origine bourgeoise : l'une nationale, l'autre sociale. Certains des tenants de la première tendance vont s'allier aux antisémites ; les seconds deviendront souvent marxistes. Ainsi, d'une même couche sociale, du même champ intellectuel, sortent deux mouvements divergents : l'un est

nationaliste et raciste, l'autre socialiste. Mais, on va le voir, il y aura également une troisième voie : celle de l'avant-garde culturelle.

Antisémitisme

L'antisémitisme prend à cette époque une certaine ampleur. On retrouve là l'un des aspects importants pour comprendre la formation de la pensée de Freud.

L'antisémitisme est, en fait, le fait des forces de la vieille société, celle précisément que les libéraux avaient voulu changer. L'antisémitisme repose sur une sorte d'alliance entre une partie de la haute aristocratie, les prêtres, qui ont perdu leurs privilèges, et les couches artisanales, qui souffrent du développement du capitalisme industriel.

Les étudiants qui sont actifs politiquement n'appartiennent pas à ces groupes. Ce sont les enfants du libéralisme et non pas ceux du catholicisme politique. On assiste là, chez les fils de la bourgeoisie, à la naissance d'une autre forme d'antisémitisme, dont la substance idéologique est pangermanique et anticlérical. Du sein même du libéralisme naît donc un courant antisémite. C'est là une expérience qui va beaucoup choquer la jeunesse juive et les non-juifs de tradition universaliste, qui avaient pourtant, au départ, comme Freud par exemple, de la sympathie pour le germanisme populiste.

des processus politiques en Autriche. Cela engendra à son tour une réaction de dépolitisation et d'importance personnelle, à une culture psychologique et désocialisée.

Le corollaire en est une critique du rationalisme. — Le rationalisme en Autriche, comme en Europe en général, est lié au libéralisme, orienté vers la loi naturelle, éthique et politique. Il s'agit d'une mentalité juridique, qui attend beaucoup de la rationalité. Notre siècle a une nouvelle conscience en la matière : nous savons que l'esclavage peut causer l'hypertrophie de la loi et du juridique.

En Autriche, à ce moment-là, les jeunes, les « Jungens », commencent à apercevoir ce que cette vision pouvait avoir d'émoussant. Or, il y a en Autriche, en contraste avec les autres cultures européennes, une tradition particulière de vitalité baroque, d'imagination. De cet héritage, et aussi de Schopenhauer et Nietzsche, les jeunes Autrichiens ont tiré l'énergie pour critiquer ce qui, au royaume de la raison pure, a laissé insatisfaites les demandes au niveau de l'individu et de l'affectivité.

Dans Richard Wagner, ils ont trouvé, dans les années 70 et 80, les bases d'une critique populiste et psychologique du rationalisme. Wagner devient leur héros. Mais on ne peut pas comprendre cette critique du rationalisme indépendamment de la critique du libéralisme. Ce n'est pas seulement un musicien comme Mahler qui s'enthousiasme pour Wagner, mais aussi le philosophe Theodor Hertzl, le socialiste Viktor Adler.

Quelle est la position de Freud dans ce champ intellectuel et politique ?

Freud est resté fidèle à la culture libérale et rationaliste toute sa vie, à travers les déceptions, les déceptions qu'il a pu rencontrer. En contraste avec ses contemporains, Mahler, Klimt, il ne s'est pas révolté contre les valeurs de son père, mais seulement contre l'incapacité des pères à vivre les valeurs qu'ils proclamaient. C'est, comme Freud le décrit lui-même dans l'interprétation des rêves, une question de courage. La question du courage est toujours au centre du libéralisme en Europe centrale où les forces hostiles sont si virulentes.

Comme homme politique et comme scientifique, Freud est resté fidèle aux valeurs de la

première génération du libéralisme ascendant. Mais il est confronté, dans sa vie personnelle, professionnelle, intellectuelle, à la vague d'antisémitisme et de nationalisme.

C'est au moment où les forces extérieures négatives ont été les plus menaçantes et où il est plongé le plus profondément dans son expérience de déshumanisation politique, d'affaiblissement personnel, de décepcion professionnelle, dans les années 1895 à 1899, qu'il « invente » la psychanalyse. Il a donc fait d'un poison social un élixir intellectuel. Quand toutes les valeurs auxquelles il adhère sont mises en question, quand ses liens sociaux et la profession médicale, à la société libérale, deviennent problématiques, il s'engage dans un examen profond de soi, par lequel il fonde son nouveau système scientifique. Et, dans ce processus, il récupère son passé politique de jeunesse, qu'il avait renoué. Mais il l'exhume pour le transcender, transposant son expérience politique en termes psychologiques et familiaux.

Si on lit, non pas son autobiographie, non pas ses lettres, mais ses rêves tels qu'il les rapporte dans l'interprétation des rêves, on découvre qu'il pratique une inversion par rapport à toute la tradition intellectuelle jusqu'à lui : il soumet l'histoire, les catégories sociales et politiques à l'histoire personnelle de l'individu.

Oedipe était roi

Cette soumission de l'histoire aux catégories psychologiques, c'est ce que vous exprimez en disant que « Freud ne tient pas compte qu'Oedipe était un roi » ?

Le mythe grec est un mythe de la cité. La religion, la philosophie, la psychologie, sont englobées dans la vie de la cité. Comme le dit Aristote, l'homme est un animal politique.

Oedipe est roi ; son problème d'identité est un problème qui lie son destin individuel à ses parents ou faux parents. Mais bien sûr, ce qui est au centre du mythe, c'est la relation entre la cité et les dieux. Oedipe veut devenir roi de Thèbes, mais il a le devoir de mettre fin à la peste. Le centre du destin d'Oedipe est le salut de la cité. Le drame privé est soumis au destin politique. Freud fait du complexe d'Oedipe un concept universel à

travers lequel on peut comprendre la relation entre père et fils. Et, après avoir psychologisé la relation, il réapplique, dans Totem et Tabou, le mythe à la société, mais dépourvue de tout contenu historique, social et politique.

La psychanalyse dans ses origines est métapolitique ; et ce caractère a été produit par la pression de la crise sociale. Mais on n'est pas obligé de se réaligner à cette signification, si on développe les autres éléments de la psychanalyse qui donnent une base pour une critique engagée de la scène sociale.

Ce qui frappe dans votre travail, c'est qu'il porte sur un moment précis de crise sociale et qu'il s'attache tout particulièrement à l'étude d'une élite intellectuelle. Ce sont deux objets d'analyse que les historiens contemporains ont, en général, laissés de côté.

Oui. Vous percevez très bien à la fois la nature de mes préoccupations et le fait que ma recherche se situe en dehors du courant dominant chez les historiens, notamment en France. Pendant les années 1930-1950, alors que la conscience des intellectuels européens et américains avait été formée sous l'impact de la guerre de la révolution, de la dépression, de la montée du fascisme, les travaux historiques tendaient à être centrés sur les crises.

Des deux coordonnées classiques de la pensée historique, le changement et la continuité, c'est la première, le changement, qui attirait à ce moment-là les historiens, dont un grand nombre, y compris moi-même, étaient influencés par le marxisme. La signification de l'histoire semblait se déceler le plus clairement lorsqu'on examinait les périodes de crise où les forces de la longue durée convergent, se défont, et étaient réordonnées.

Avec la guerre froide et la renaissance de l'Europe, un autre point de vue, depuis longtemps en gestation, est apparu dans toute sa force dans la pensée historique, particulièrement dans votre pays : un point de vue qui mettait l'accent sur les structures stables et durables du passé. A la place de la vision volcanique de l'histoire qu'avaient les enfants de la crise, la nouvelle histoire sociale offrait une vision glaciale du paysage historique.

L'histoire, comme processus et actions du passé saisie dans la dimension du temps, était rem-

Les combats de Jeanne Humbert

Si les femmes peuvent avoir recours à la violence, elles le doivent un peu à l'ennemi. Elles ont vingt-dix ans, dont quatre ans de prison.

FRANÇOIS BÉGIN

« Je suis née le 20 février 1954 dans une famille de bourgeois provinciaux. J'ai grandi dans une maison de campagne, au Québec, au Canada. C'est un pays où la violence est considérée comme une solution à tous les problèmes. J'ai été élevée dans une atmosphère de violence. Mon père était un homme violent. Il avait une grande collection de fusils. Il était très fier de ses armes. Il m'a appris à tirer dès que j'étais enfant. C'est normal, dit-il. Ici, on se défend avec une arme. C'est la loi du pays. »

« Ma mère, qui avait une personnalité très forte, a été violée par un homme. Elle a eu un enfant, moi. Elle a toujours été très jalouse. Elle a voulu que je sois comme elle, forte, indépendante. Elle m'a encouragée à aller à l'école, à travailler. Elle a voulu que je sois une femme libre. Mais elle a aussi voulu que je sois une femme qui se défend. Elle m'a appris à tirer, à utiliser une arme. Elle a voulu que je sois une femme qui ne se laisse pas faire. »

« J'ai grandi dans une maison de campagne, au Québec, au Canada. C'est un pays où la violence est considérée comme une solution à tous les problèmes. J'ai été élevée dans une atmosphère de violence. Mon père était un homme violent. Il avait une grande collection de fusils. Il était très fier de ses armes. Il m'a appris à tirer dès que j'étais enfant. C'est normal, dit-il. Ici, on se défend avec une arme. C'est la loi du pays. »

Le Monde DE L'ÉDUCATION

NUMÉRO DE JUIN

LE BAC

Comment réussir ?

Les succès et les échecs. L'attitude des professeurs.

Les succès et les échecs. Les succès et les échecs.

En vente partout ?

Les combats antinatalistes de Jeanne Humbert, l'insoumise

Si les femmes peuvent avoir recours à la contraception et à l'avortement, elles le doivent un peu à l'anarchiste Jeanne Humbert, quatre-vingt-dix ans, dont quatre ans de prison. Pour elle, le combat continue.

FRANCIS RONSEN

La science apprend aux femmes à n'être enceintes que quand elles le veulent. Qu'elles aient peu d'enfants !

EN 1905, de tels slogans, imprimés sur de petits papillons gonflés, discrètement apposés sur les murs, dans les lieux publics et jusque sur les bancs des églises, par des militants, révélaient à un large public les buts et l'activité de la première organisation néo-malthusienne française : la Ligue de la régénération humaine. En effet, d'inséparables disciples de Malthus s'efforçaient alors d'accroître la baisse de la natalité en vulgarisant la connaissance et l'usage des procédés anticonceptionnels. Paul Robin, qui avait fondé la ligue en 1898, Eugène Humbert, Gabriel Giroud et beaucoup d'autres, eurent pour plus nombreux, éditeurs de brochures, de tracts, de journaux, organisateurs des dizaines de conférences et assurés des consultations, de la contraception (1). Jeanne Humbert, la veuve d'Eugène Humbert, a été au cœur de ce mouvement. Elle vient de fêter ses quatre-vingt-dix ans. Lorsque ce siècle est

né, elle prenait ses premières leçons d'anarchie. Alors qu'elle approchait de sa fin, elle conservait toute la fougue d'une jeunesse rebelle. Perpétuelle insoumise, elle a payé son amour de la liberté au juste prix : en années de prison. Nous avons rencontré Jeanne Humbert chez elle — dans un sous-sol du seizième arrondissement de Paris.

« Je suis née à Romans, le 24 janvier 1890, dans une famille de la petite-bourgeoisie. Vous savez, ces familles de la petite bourgeoisie provinciale, très rétrogrades, racornies... Je n'ai pas connu beaucoup, la famille de mon père, car on ne les fréquentait pas : la famille de ma mère, c'étaient des chanoines, des religieux, des architectes, des notables... Du côté de mon père, un tout autre monde : mon grand-père avait un moulin. Le mariage de mes parents s'est fait sans qu'ils se connaissent. On leur a montré des photographies, c'est tout.

« Ma mère, qui avait envie de galoper depuis ses quinze ans, qui avait été élevée dans un couvent où elle avait appris les métiers d'art, la danse, les usages aristocratiques, s'est mariée avec un type presque

illettré qui n'avait jamais quitté le moulin. Qui plus est, le ménélier a établi son fils boulangier ; et voilà ma mère derrière un comptoir à vendre des miches de pain ! Elle n'a pas tenu longtemps, et il a fallu fermer la boutique. Le mariage a tout de même duré jusqu'à la production d'un enfant. Mais, entre temps, ma mère faisait des fugues. Ici et là, à Paris, à Marseille... »

« La dernière fois qu'elle est revenue, elle était enceinte... de moi ! Je ne sais pas si elle était déjà enceinte avant de partir, mais mon père m'a toujours considérée comme une étrangère. » Un jour, ma mère a entraîné mon père à la maison du peuple. Là, on parlait, on chantait, on écoutait des socialistes, mais aussi des anarchistes, dont un groupe, très actif, s'était créé de l'autre côté de l'Isère, à Bourg-de-Péage. C'est ainsi qu'elle a rencontré Delalé, un anarchiste de Tours, tisseur en soie, fils de compagnon et petit-fils d'un compagnon. Pendant plusieurs années, elle a alors rencontré Delalé quotidiennement, et lorsque son père est mort, elle n'est plus aucune raison de rester à Romans, elle y laisse ses enfants, sauf moi, car elle savait que son mari me détestait, et nous voilà parties pour Tours !

Un artiste...

« J'imagine que cela a dû être, pour vous comme pour votre mère, un extraordinaire bouleversement. Comment vivait-on à Tours, dans les milieux anarchistes vers 1905 ?

« On vivait, c'est le mot, et c'est un mot fort, un vibrant ! Des notes arrivées, les compagnons avaient organisé un banquet pour Delalé, un enfant du pays et un enfant de compagnie. Il a repris son métier, la fabrication, car, si la plupart des tisseurs travaillaient chez eux, lui avait tout abandonné. Toutefois, il était à la fabrique, il était libre. Les tisseurs travaillaient quand ils le voulaient : ils avaient une pièce à faire pour telle date, à eux de s'organiser. »

« Aussi, évidemment, il a repris sa propagande. Il a formé un nouveau groupe très actif : il a fait fermer un couvent où les religieuses maltraitaient les enfants, il organisait des conférences. Jean Marestan est venu souvent, Laurent Tailhade, deux fois (2). La deuxième fois, il accompagnait une troupe de théâtre qui venait donner les Revenants, d'Ibsen. Or, le groupe anarchiste avait, ce jour-là, organisé les réactionnaires voulaient faire du chahut. Nous sommes venus en nombre et ils ont été bien soignés, dans les débors. Moi, bien sûr, je suivais tout ça, mais surtout, je recitais des poèmes et je chantais des chansons... En nous recevant tous les libertaires de passage. »

« C'est ainsi qu'un jour nous avons eu la visite d'un gars qui désirait rencontrer les anars de la ville. C'était Martinus Jacob (3) et ses « travailleurs de la nuit ». Ils étaient venus pendant l'été, cela va de soi, alors que les gros étaient partis à la mer ! Il préparait soigneusement ses coups et ne laissait aucune trace, c'était un artiste ! Et, comme nous lui avions dit que nous nous réunissions chaque dimanche, il nous prépare une fête avec des nappes et des serviettes brodées, une merveille ! De l'argenterie, à boire, à manger... Puis, avant de partir, il a distribué de l'argent, pour le mouvement, pour les compagnons de la misère.

C'était son habitude, surtout où il passait, cet homme faisait du bien. Je ne l'ai vu que bien plus tard, après son retour du bagne où il avait passé vingt ans, un homme d'une telle bonté !

« Avec la vie que nous menions nous étions condamnés à avoir la police sur le dos. Combien de fois est-elle venue perquisitionner chez nous ? Il y avait même des inspecteurs qui passaient la nuit sur le trottoir d'en face. Alors Delalé s'est retrouvé à la porte de la fabrique. Il a bien essayé de gagner sa vie en allant vendre des meubles, mais il n'avait pas le goût du commerce. Il a donc continué à faire du bien, et nous avons dû quitter Tours, où nous étions les victimes d'une surveillance et d'une malveillance incessantes.

Le « chocolat »

« Ainal vous êtes venue à Paris. Votre vie s'est-elle changée pour autant ?

« Absolument pas, d'ailleurs les copains nous attendaient et nous avons trouvé un appartement. Je nous ont beaucoup aidés, surtout Eugène Fromentin, que l'on appelait l'« anarchiste milliardaire » et qui habitait Châteaufort (c'est dans la propriété de son beau-frère, qui était réfugié Bonnot avant d'être tué). C'est le seul anarchiste fortuné que j'aie rencontré. Il recevait tous les compagnons, ils s'est fait voler, il s'est fait piller ! »

« En ce qui nous concerne, il nous a achetés des meubles, il nous a donné de l'argent pour que je puisse faire des études, il m'a même acheté une machine à écrire dont je vous parlerai plus tard.

« C'est alors que vous avez connu Jean Vigo ?

« Nous étions très liés avec ses parents, Miguel Almeraya et Emilie Clère. C'est même Miguel qui m'a donné mes premières leçons de dactylographie. A ce moment-là, ils vivaient comme des clochards dans un taudis de la rue des Gardes. Nous sommes passés les voir un dimanche. Almeraya jouait aux billes, avec Fernand Després. Emilie s'est assise d'un tas de chiffons et me l'a posée sur les genoux en disant : « Voici notre enfant ! » Au milieu du tas de chiffons, il y avait Jean Vigo, qui devait avoir trois jours. Et j'ai aimé ce gosse... Pendant des années, des années, et j'ai pleuré plus tard... Il est devenu mon fils, bien sûr. J'ai pris soin de lui, parfois pendant des semaines, car ses parents avaient l'habitude de le déposer chez des copains, toujours pour la journée, mais ensuite on pouvait rester cinq, dix jours sans le voir. Ils vivaient leur vie de bohème et de hasard avec parfois beaucoup d'argent grâce au « chocolat ».

« An « chocolat » ?

« A la fausse monnaie, leur spécialité avec les faux mandats ! Mais Jean était tellement gentil qu'il était partout heureux. Evidemment, quand il revenait chez ses parents, il était également très content de repartir avec eux. Plus tard, nous nous sommes fâchés avec Miguel, qui avait créé le Bonnet rouge et rejoint le camp des partisans, mais je suis toujours restée très proche de Jean.

« En fait, vous avez rencontré Eugène Humbert et vous vous êtes jointe au combat des néo-malthusiens...

« J'avais souvent vu et entendu Humbert dans les nombreuses réunions où j'allais avec mes parents, mais je n'avais jamais eu l'occasion de lui parler. Pour ce qui est du néo-malthusianisme, je connaissais depuis longtemps les thèses des partisans de la limitation volontaire des naissances et leur action pour vulgariser l'usage de la contraception. Delalé, lui-même, était très convaincu et engagé. Il faisait partie de la Ligue de la régénération humaine et avait prononcé plusieurs conférences en son nom. Toutefois, ma rencontre avec Humbert est bien presque par hasard et grâce à cette fameuse machine à écrire... Humbert, qui venait de se séparer de Robin, me l'emprunta, puis me demanda d'effectuer pour lui quelques travaux de secrétariat. J'avais dix-huit ans et j'étais loin de soupçonner la vie qui s'ouvrait devant moi !

« Vous vous êtes donc à la « Géographie sociale », aux côtés d'Eugène Humbert.

« Oh ! mon rôle, bien qu'utile, était encore fort modeste. Du secrétariat... Génération consciente était alors en pleine prospérité. Le journal était animé par une équipe d'écrivains de grand talent, les orateurs prononçaient des conférences dans toute la France et les abonnements affluaient.

« Les condamnations qui pleuvaient sur nous ne ralentissaient pas notre essor. Même lorsque Humbert était en prison pour « outrage aux bonnes mœurs », car c'est le prétexte qu'ils utilisaient pour nous poursuivre, il continuait à tout diriger. Nous passions le voir à la Santé, chaque jour, et il nous donnait ses directives, corrigeait les articles du journal.

« Et en le laissant faire ?

« Vous pensez ? Il était détenu dans le quartier des politiques et il bénéficiait d'une très grande liberté. Avec tous ses amis (et je rencontrais là les copains que j'avais connus bien avant : Miguel, Leonin...) il menait une joyeuse vie. Ils faisaient des gaudes ! Souvent jusqu'à minuit... Grâce à nous, ils avaient tout ce qu'il leur fallait : nourriture, vin... Humbert y a même proposé deux conférences et recueilli des abonnements parmi les gardiens !

« Arrive la guerre...

« La guerre, on ne voulait pas y croire. Etant donnée la force du mouvement antimilitariste, on pensait qu'il allait se passer quelque chose. Humbert était moins optimiste, mais il attendait jusqu'au dernier moment. Un soir, on a fait une dernière promenade sur les boulevards. Il y avait là des foules qui criaient : « A bas la guerre ! » Soudain, trois flics approchaient, tout rentrait dans l'ordre. Alors, Humbert a perdu tout espoir. Il m'a dit : « Tous ces Croix de feu, avait porté plainte ! J'ai été condamnée à trois mois de prison pour avoir prononcé une phrase extraite d'un livre que l'on pouvait acheter partout ! C'est notre peau qu'ils voulaient, et ils ont eu celle d'Humbert ! »

« Humbert a été de nouveau arrêté en 1943 pour avoir envoyé à un paysan qui lui demandait un livre de Gabriel Giroud, la Question de population. Interdit depuis 1920, il a été accusé de complicité de tentative d'avortement. Complètement de tentative, vous vous rendez compte ! Et il est mort en juin 1944, à deux jours de sa libération, lorsque les Anglais ont bombardé l'hôpital d'Amiens, où il avait été transféré.

« Pour la première fois de ma vie, j'ai eu le sentiment d'avoir perdu tout espoir. Je me suis véritablement effondrée, et il m'a fallu des mois avant de reprendre conscience et de me dire : « Ou tu fais le saut, ou tu continues... » Poser la question, c'était déjà y répondre. Abandonner l'œuvre d'Humbert, abandonner Humbert, impossible ! Alors, j'ai tout recommencé. Comme avant, j'aurais aimé en faire plus si cela avait été possible. J'ai écrit mon livre sur Sébastien Faure et des articles pour « la Voie de la paix », « Faubourg », « le Libérateur »... J'ai prononcé de nouvelles conférences et, enfin, je me suis décidée à reprendre la publication de « la Grande Réforme ».

« Et vous avez édité votre livre sur Eugène Humbert.

« Pas sans mal ! Après avoir réuni l'argent nécessaire grâce à des souscriptions d'amis et de sympathisants, j'ai essayé les routes de deux imprimeries. C'est pour vous dire combien nous étions haïs ! Mais hélas ! après trente-deux numéros, j'ai dû abandonner « la Grande Réforme ». J'ai vendu les quelques bijoux que je tenais de ma mère, mes meubles, enfin tout... »

« Il ne me restait que ma volonté de combattre et ma vie. Bien que l'on m'ait déjà enterrée... Il faut que je vous raconte ça ! Un jour, un ami, avec son son visage un drôle de sourire, me donne un livre : « la Libre Maternité ». Je me mets à le lire : un livre formidable. Son auteur, Roger-Henri Guérin, que je ne connaissais pas encore, savait tout de nous. C'est ma fille qui a découvert le pot aux roses. Figurez-vous que ce livre était dédié à la mémoire de Jeanne Humbert ! » En 1971 ! Eh bien, cela m'a plutôt porté chance. Depuis, j'ai aidé May Picquerey à fonder « le Refructaire » (je n'ai pas pu en assurer la direction, car, à la suite de mes condamnations, je suis privée de mes droits civiques) (4) et je lis toujours deux ou trois livres par semaine, et, outre « le Refructaire », j'envoie régulièrement des articles aux revues anarchistes, « la Rne », « le Monde libertaire ».

« Ce n'est pas maintenant que je vais changer, j'emmerderai le monde jusqu'au bout ! »

« Jeanne Humbert a écrit un roman à thème néo-malthusien et libertaire : En pleine vie, Paris 1950, deux témoignages sur ses séjours en prison : le Pourrissement, Paris 1952, et Sous le sceau de Paris 1953, trois biographies : Sébastien Faure, Paris 1954, Gabriel Giroud, Paris 1958, Eugène Humbert, la vie et l'œuvre d'un néo-malthusien, Paris 1968. Seul ce dernier ouvrage est encore disponible à la Librairie du Refructaire, 230, rue Saint-Martin, Paris.

(1) Sur le néo-malthusianisme, en dehors des journaux, brochures et ouvrages publiés par les militants, on peut lire le Libre Maternité, de Roger-Henri Guérin (Gallimard, 1971) et le Grèce des ventres, propagande néo-malthusienne et bases de la population, de Francis Ronsen (XIX^e siècles, de Francis Ronsen (Anarche, 1970).

(2) Gaston Hayward, dit Jean Marestan (1874-1951), propagandiste anarchiste et néo-malthusien, auteur d'un dictionnaire socialiste dont le succès fut considérable (plus de cent mille exemplaires vendus en France, traduction en cinq langues).

(3) Sur Martinus Jacob voir A. Seron, Les anarchistes, Paris 1950, l'Époque, Martinus Jacob, Le Seuil, 1950.

(4) Voir l'interview de May Picquerey dans le Monde dimanche du 11 novembre 1978.

— Ils ne vous ont pas fait peur ?

« Ils m'ont enragée plutôt. Notre vie n'avait un sens que si nous combattions. Nous avons essayé de nous calmer, pendant quelques années, lorsque Humbert est revenu parmi nous. Mais, rien à faire, on s'ennuyait, on avait mauvaise conscience. En 1930, nous avons édité un nouveau journal néo-malthusien : « la Grande Réforme », en nous promettant d'être prudents, comme si cela était possible ! Jusqu'alors, mon rôle avait été plutôt effacé : à partir de ce moment je me suis trouvée en première ligne. J'ai fait plus de cent conférences dans toute la France, jusque dans de petits bourgs dont je serais bien incapable de me rappeler le nom.

Jusqu'au bout...

« Et une nouvelle fois vous avez eu affaire à la justice ?

« Je participais alors à une tournée organisée en Normandie par la Ligue des combattants de la paix et pour faire comprendre à mes auditeurs le rapport existant entre la situation démographique et la menace de guerre ; je citais une phrase de « la Patrie humaine », de mon ami Victor Margueritte : « Et d'abord, les femmes ne doivent plus faire d'enfants tant que les patries auront le droit de les assassiner. » Et c'est cette phrase qui me conduisit devant le tribunal de Vire, car un colonel, membre des Croix de feu, avait porté plainte ! J'ai été condamnée à trois mois de prison pour avoir prononcé une phrase extraite d'un livre que l'on pouvait acheter partout ! C'est notre peau qu'ils voulaient, et ils ont eu celle d'Humbert ! »

« Humbert a été de nouveau arrêté en 1943 pour avoir envoyé à un paysan qui lui demandait un livre de Gabriel Giroud, la Question de population. Interdit depuis 1920, il a été accusé de complicité de tentative d'avortement. Complètement de tentative, vous vous rendez compte ! Et il est mort en juin 1944, à deux jours de sa libération, lorsque les Anglais ont bombardé l'hôpital d'Amiens, où il avait été transféré.

« Pour la première fois de ma vie, j'ai eu le sentiment d'avoir perdu tout espoir. Je me suis véritablement effondrée, et il m'a fallu des mois avant de reprendre conscience et de me dire : « Ou tu fais le saut, ou tu continues... » Poser la question, c'était déjà y répondre. Abandonner l'œuvre d'Humbert, abandonner Humbert, impossible ! Alors, j'ai tout recommencé. Comme avant, j'aurais aimé en faire plus si cela avait été possible. J'ai écrit mon livre sur Sébastien Faure et des articles pour « la Voie de la paix », « Faubourg », « le Libérateur »... J'ai prononcé de nouvelles conférences et, enfin, je me suis décidée à reprendre la publication de « la Grande Réforme ».

« Et vous avez édité votre livre sur Eugène Humbert.

« Pas sans mal ! Après avoir réuni l'argent nécessaire grâce à des souscriptions d'amis et de sympathisants, j'ai essayé les routes de deux imprimeries. C'est pour vous dire combien nous étions haïs ! Mais hélas ! après trente-deux numéros, j'ai dû abandonner « la Grande Réforme ». J'ai vendu les quelques bijoux que je tenais de ma mère, mes meubles, enfin tout... »

« Il ne me restait que ma volonté de combattre et ma vie. Bien que l'on m'ait déjà enterrée... Il faut que je vous raconte ça ! Un jour, un ami, avec son son visage un drôle de sourire, me donne un livre : « la Libre Maternité ». Je me mets à le lire : un livre formidable. Son auteur, Roger-Henri Guérin, que je ne connaissais pas encore, savait tout de nous. C'est ma fille qui a découvert le pot aux roses. Figurez-vous que ce livre était dédié à la mémoire de Jeanne Humbert ! » En 1971 ! Eh bien, cela m'a plutôt porté chance. Depuis, j'ai aidé May Picquerey à fonder « le Refructaire » (je n'ai pas pu en assurer la direction, car, à la suite de mes condamnations, je suis privée de mes droits civiques) (4) et je lis toujours deux ou trois livres par semaine, et, outre « le Refructaire », j'envoie régulièrement des articles aux revues anarchistes, « la Rne », « le Monde libertaire ».

« Ce n'est pas maintenant que je vais changer, j'emmerderai le monde jusqu'au bout ! »

« Jeanne Humbert a écrit un roman à thème néo-malthusien et libertaire : En pleine vie, Paris 1950, deux témoignages sur ses séjours en prison : le Pourrissement, Paris 1952, et Sous le sceau de Paris 1953, trois biographies : Sébastien Faure, Paris 1954, Gabriel Giroud, Paris 1958, Eugène Humbert, la vie et l'œuvre d'un néo-malthusien, Paris 1968. Seul ce dernier ouvrage est encore disponible à la Librairie du Refructaire, 230, rue Saint-Martin, Paris.

Le Monde DE L'EDUCATION

NUMERO DE JUIN

LE BAC

Comment réussir ?
Les sujets passés au crible. L'attitude des professeurs.
Les conseils des correcteurs. Les « trucs » des élèves.
Et que faire si l'on échoue ?

En vente partout : 7 F

DÉLIRE

Rome mutilée par Mussolini

La mégalomanie mussolinienne a fait des ravages dans l'urbanisme romain. Dans un livre paru à Bari, l'historien Antonio Cederna montre comment les rêves de destruction-rénovation du Duce ont abouti à un massacre.

CLAUDE AMBROISE

PLACE de Venise, à Rome, le touriste est généralement saisi par la laideur du monument élevé à la mémoire de Victor-Emmanuel. S'il contournait cette masse blafarde à gauche, il déboucherait sur la voie des forums impériaux menant tout droit au Colisée. S'il tourne sur la droite, il monte au Capitole, laissant derrière lui le Palais de Venise, qui fut la résidence de Mussolini.

Le Duce n'est pas responsable du monument à Victor-Emmanuel, qui fut édifié entre 1885 et 1911. C'est en creux qu'en ces lieux s'inscrit la présence du fascisme. Pendant toute la durée du régime, on a gratté le Capitole à sa base et sur ses flancs. Le quartier populaire d'origine médiévale a disparu, des places ou des demeures ont été cristallisées des siècles d'histoire ou de vie quotidienne se sont évaporées ; telle église baroque a été détruite, telle autre démantelée, pour être reconstruite ailleurs. Pour tracer la perspective qui va du Palais de Venise au Colisée, une douzaine de rues ont été rayées de la carte. Ce tapis d'asphalte pour parades militaires, déroulé dans un décor de ruines antiques curatées et refaites, aura été une excellente contribution à l'image de marque internationale du régime.

Qu'on se déplace maintenant de l'autre côté du Tibre, à deux pas du château Saint-Ange, pour enfilier la via della Conciliazione, qui conduit à la place Saint-Pierre. Ici le fiasco est sans humour ni bizarrerie, tout est ralé et faux. Le 28 octobre 1938, seizième anniversaire de la Marche sur Rome, Mussolini donna le premier coup de pioche à la destruction de la Spina, un ensemble de vieilles demeures comprenant quelques palais et situé entre la colonne du Bernin et le Tibre. Près de cinq mille personnes durent trouver un logement ailleurs, pour que puisse être ouverte la rue qui, désormais, unit la ville de Rome au Vatican et symbolise la réconciliation de l'Etat italien avec l'Eglise catholique.

L'urbanisme mussolinien a sévi en bien d'autres lieux : autour du muséole d'Auguste, près de la rive gauche du Tibre, à proximité de la piazza Navona avec le regrettable corso Rinascimento. Encore, ne sommes-nous que dans le centre. Il faut penser, aussi, à tous ces quartiers incandescents, correspondant à une expansion de la ville antichrétienne, c'est-à-dire désordonnée. Surtout, on ne saurait oublier que la destruction des quartiers populaires du centre est à l'origine des Borgia, ces pauvres maisons amassées à la périphérie de la ville, qui hantent l'œuvre de Pasolini.

Spéculation

Antonio Cederna vient de consacrer un livre à l'histoire de ces méfaits. *Mussolini urbanista, lo sventamento di Roma negli anni del consenso*, publié par Laterza à Bari. Bien qu'axé sur la destruction du vieux Rome, cet ouvrage n'est pas seulement une chronique d'un massacre. C'est aussi, pour le lecteur, l'occasion de percevoir quelques-uns des problèmes qui, depuis une trentaine d'années, agitent les historiens du fascisme.

D'abord la continuité. Toutes les opérations d'urbanisme de l'époque mussolinienne ont été dirigées des vieux cartons. Le monument à Victor-Emmanuel est un point de départ. Il préfigure la liquidation des vieux quartiers accrochés aux flancs du Capitole, qu'Antonio Muñoz, bras droit de Mussolini pour la rénovation urbaine et archéologique

1936 avec la décision mussolinienne de créer l'E. 42 (futur EUR). Le sommeil de la raison engendre deux monstres : la spéculation et les projets des urbanistes.

Apparemment, le problème posé aux experts est le suivant : la ville est une accumulation de strates historiques (Antiquité, Moyen Age, Renaissance, Baroque...), mais c'est aussi une capitale du vingtième siècle. Les moyens de transport modernes et la démographie créent, entre passé et présent, une contradiction qu'il faut résoudre. Mussolini oppose les problèmes de la « nécessité » aux problèmes de la « grandeur ». La solution que tout le monde préconise, c'est la création de grands axes de circulation qui traversent la ville, en sauvant ce qui peut et doit être sauvé. Evidemment, il s'agit d'une fausse solution. Les voies nouvelles dans le tissu urbain ancien sont facteurs de désintégration (on reconstruit en bordure des avenues récentes) et d'augmentation de la circulation. Il faut donc continuer à détruire. Il n'y a rien à faire contre ce cercle vicieux qui ne profite qu'à la spéculation foncière.

D'où les contradictions permanentes que Cederna décrit avec verve, sarcasme et colère. Tel projet, qui commence par énoncer de sages principes quant à la sauvegarde du précieux héritage des siècles passés, se poursuit avec des propositions qui, à coup sûr, aboutiront à son anéantissement. L'urbaniste qui, en théorie, dans les congrès, dans les journaux, affirme vouloir veiller à la préservation du patrimoine historique de Rome, s'adonne en réalité au saccage quand on le charge d'opérer sur le tissu vivant de la ville. Le nom de Piacentini, le maître du double jeu, revient souvent. D'autant plus, comme Giovanni qui, en 1929, proposait que la ville soit traversée par deux énormes artères se croisant au centre d'un gigantesque forum moderne. Contre ce dessein extravagant, Piacentini polémique justement. Mais il signera le regrettable plan d'occupation des sols de 1932. Plus tard, les deux compères se retrouveront associés pour l'étude d'une « variante générale » à ce plan.

Reste qu'on ne peut dire tout haut ni même tout bas à quel point une ville comme Rome est destinée à la mutilation à

répétition. C'est pourquoi s'élèvent des approches fallacieuses de la réalité urbaine, afin de masquer la contradiction qui oppose l'héritage historique à la modernité. Une certaine idée de la beauté et une certaine pratique de l'archéologie prêtent leur concours à cette mystification. On choisira dans la ville les plus beaux monuments et on les débarrassera des rues et des maisons qui, au cours des siècles, se sont cristallisées autour. Placés au point d'aboutissement de magnifiques perspectives, ils s'en trouveront relégués. Les témoignages grandioses du passé frapperont l'imagination du passant. La spéculation et la circulation y trouveront leur compte.

Petit bourgeois

L'archéologie romaine sert, elle aussi, à liquider le vieux Rome. On confère à la strate antique de la ville une valeur absolue, et toutes les autres s'en trouvent dégradées. Sous le prétexte de retrouver les restes de l'ancienne maîtresse du monde, on fait place nette d'un passé plus récent, mais en même temps on s'apprête à réduire le Colisée à une structure de sens grivoire, faisant ainsi d'une pierre deux coups. Cederna souligne la médiocrité de cette archéologie faite pour la

montre et subordonnée à un urbanisme irréflectif. Pas de rigueur scientifique, pas de mises au jour extraordinaires, non plus. A aucun moment ne se dessine la volonté d'assumer rationnellement toute l'histoire de la ville. On abolit le temps en l'écrasant entre la modernité et une Rome antique imaginaire. Au refus de l'histoire fait pendant le refus de voir les classes populaires habiter les hauts lieux de la capitale, d'où elles sont chassées.

Pouvait-on faire autrement ? Oui, répondait dès la fin des années 30 l'urbaniste Piacentini. Mais il aurait fallu renoncer à confondre ville ancienne et ville moderne. Il fallait lier le développement de la capitale à une politique d'intervention économique en matière de terrains à bâtir. L'étude de Cederna confirme, comme l'ont abondamment montré des travaux récents (1), que le fascisme n'a jamais eu de mal à trouver des urbanistes flagorneurs et des gens de lettres de polygraphe Ojetti, par exemple, prêts à magnifier ou à inspirer les pires aberrations esthétiques.

Quel rôle joua personnellement le Duce dans cette affaire ? On mettra à son compte une décision intelligente en faveur des temples du Largo Argentina (la réalisation de Muñoz est une autre question). D'abord enthousiaste du projet de Brasini, qui

prévoyait la destruction de tout le tissu urbain entre le Panthéon et la place Colonna, il renversa quand même cette folie aux calendes grecques. Il s'est proclamé lui-même l'inspirateur du plan de 1932. Ce qui paraît étrange, c'est qu'il n'ait aucune notion concrète d'urbanisme. Ses connaissances esthétiques sont médiocres. L'enquête de Cederna confirme l'absence chez Mussolini, véritable animal politique, d'une réelle passion pour les choses de la culture. Il parle de l'art comme un petit bourgeois et, en bon mégalomane, il se considère comme un artiste travaillant la pâte humaine. En revanche, le futurisme mécaniste et négateur de l'histoire l'a certainement marqué. Ces grands travaux dévastateurs étaient la parfaite réalisation de ses vœux. La croissance désordonnée de Rome est également une manifestation de l'incapacité du fascisme à dominer les problèmes démographiques et les rapports ville-campagne.

Immortels

Cederna décrit, avec la rigueur de l'historien, l'histoire d'une folie. Il ne faut donc pas réconforter si la clef de cette reconstruction se trouve dans l'étude d'un psychanalyste, Elvio Fachinelli. Apparemment, il n'y a aucun contact entre les deux ouvrages. L'interprétation du fascisme n'occupe qu'un chapitre de l'essai de Fachinelli (2). Celui-ci affirme que les Italiens, au lendemain de la première guerre mondiale, ne pouvaient s'empêcher, à l'égard de la patrie, que des sentiments d'une ambivalence extrême : que ceux-là mêmes qui croyaient le mieux l'aimer la haïssaient le plus. Les souffrances endurées avaient été sans commune mesure avec celles des guerres du Risorgimento, mais, par ailleurs, la victoire était « humiliée », la patrie et ses valeurs, telles qu'on les avait conçues au dix-neuvième siècle, étaient bien mortes. Le recours délirant au mythe des Romains, si important dans l'histoire du fascisme, mais qu'on ne saurait expliquer par la « culture » de Mussolini, aurait constitué une tentative désespérée de dégradation de cette mort. S'identifier à la Rome antique, c'était se rassurer, se sentir forts et immortels.

Si on relit le livre de Cederna, en ayant présent à l'esprit la thèse de Fachinelli, on voit que le délire mussolinien, qui renvoie au délire de toute une nation, trouve sa pleine réalisation physique dans la restauration-déstruction de la capitale italienne. Les ruines exhumées servent de cadre aux rites militaires rassembleurs : défilés, parades, etc. La quête matérielle de la Rome antique est une opération purement fantasmatique, à caractère obsessionnel, puisque la cité romaine avait été détruite, ou, plutôt, réemployée au cours des siècles. Mais le désir de fouler à nouveau le sol des Césars, la croyance folle qu'on allait retrouver, vivante, l'antique cité conduisant à la destruction de la Rome réelle.

(1) En particulier : Mario Imeneschi, *Interventi urbanistici e interventi funzionali, appunti sulla cultura fascista*, Sinuati, Turin 1979. — Philippe V. Canistraro, *La fabbrica del consenso, fascismo e politica urbana*, Bari 1979. (2) Elvio Fachinelli, *La freccia verso l'eterno, l'archeologia di Mussolini*, L'Espresso, Milano 1979.



SERGIO BIAMONTE

VOUS ÊTES POUR LES ANNÉES 80 ?
alors lisez
les albums **FLUDE GLACIAL**
L'HUMOUR INTELLIGENT EN BANDES DESSINÉES



As-Tu Vu
Montezuma
Fin-Palazzo

Con
Saint-Louis, le 4 juillet 1979
d'un

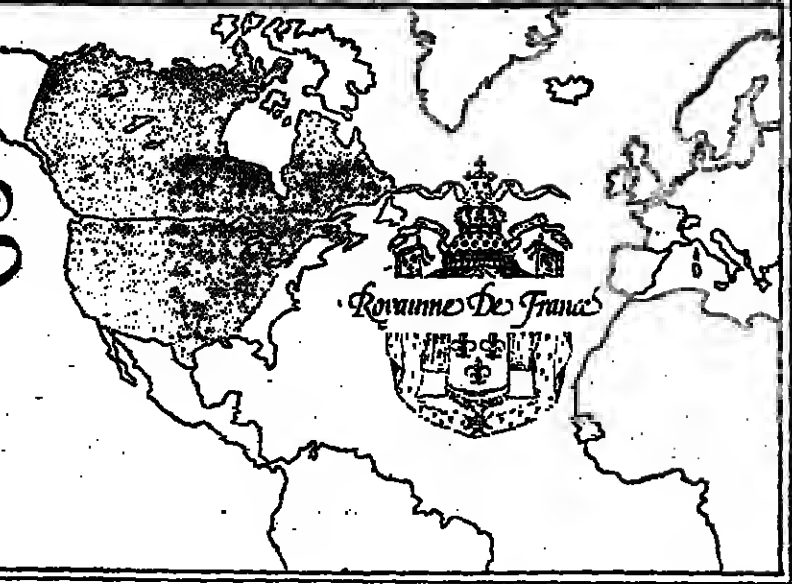
fait d
... fait d

général

général

As-Tu Vu Montezuma?

Par Balhazar



mon âge on n'écrit pas ses souvenirs : on rédige des rapports. Assurément beaucoup de mes papiers, devenus vieux, offrent-ils au public le récit flatteur de leurs heures mortes. Et peut-être quelques-uns sont-ils assez naïfs pour méconnaître le vrai ressort qui guide leur plume : la vanité. Quant à moi, je ne vise ici à séduire aucun lecteur, pas même l'agent inconnu qui lèvera les scellés mis dès mon dernier soupir, selon l'usage, sur mes papiers personnels les plus secrets.

Si j'écris, c'est d'abord pour me distraire de cette existence pénible que la langue administrative nomme cruellement « disponibilité ». C'est aussi pour éprouver la fraîcheur et la précision de mes souvenirs, ma capacité à les traduire aussi vigoureusement que je viens de les ressentir, c'est pour goûter le plaisir dangereux de la transgression complète, des avertissements par le devoir d'Etat ou les simples convenances. Voudrais-je même, par ce journal, prendre rang discrètement à la barre d'un tribunal invisible ? Une telle ambition suffirait à justifier, autour de mon manuscrit, le silence et l'obscurité.

Paris, juillet 1971.

Comment le crime...

C'est mardi matin, il y a juste un an, 300 Excellence me fit appeler à 19 heures. Dans l'antichambre, jetant un regard distrait à la place Louis-XV ensoleillée, je repassais mentalement les postes qui pourraient m'être proposés. Gouverneur de la Corse — mais on me trouverait bien jeune ? Gouverneur du Sénégal — n'étais-je pas déjà un peu vieux pour ce climat ? Gouverneur des Mascareignes — mais je pourrais espérer mieux de nos protecteurs. J'en étais là de mes anxiétés quand le garçon bien vint m'introduire chez M. le marquis d'Argennes.

« Malarie est mort subitement hier soir, mon cher ami, me dit le secrétaire d'Etat. Il ne pouvait plus mal choisir son moment. On a dit beaucoup de bien de vous à Sa Majesté, et s'en pense assez moi-même pour avoir proposé de vous nommer à cette place. M. le duc de la Trémouille a téléphoné tout à l'heure : il connaît un collaborateur en qui il puisse mettre toute confiance, qui se connaisse aux affaires, et n'ait dans notre maison que des amis. Acceptez-vous ? »

— M. le ministre (Je me sentais prêt à haouiller) je serais fort honoré d'un tel poste en Amérique, mais Votre Excellence doit se souvenir que je n'ai pas subi le stage probatoire.

— On y a songé, répliqua M. d'Argennes tout sourire, mais je veux bien crder le précédent pour vous. Il n'y aura là-bas que des avantages à ce que votre nomination paraisse un peu sortie de l'ordinaire. Acceptez-vous donc ?

Et comme j'acquiesçais :
— Passez maintenant chez M. Hus de Belon. Parlez au plus tôt possible, et justifiez notre choix !

En descendant chez le directeur d'Amérique, je n'en croyais pas encore mes oreilles : secré-

taire général de la Louisiane, à trente ans ! L'autorité sur douze intendants, quarante-neuf millions de citoyens français répartis tout au long du Mississippi, des Grands-Lacs au golfe de Floride, de la frontière de l'Ontario au Nouveau-Mexique ! La responsabilité de la plus énorme production de pétrole et de coton du monde ! J'avais de me rendre compte des chiffres, les détails électoraux et politiques, les questions actuelles dont regorgeaient tant de télégrammes et de rapports que j'avais lus peut-être, ces dernières semaines, moins attentivement que les autres, tant il m'était paru contraire aux usages d'intégrer à l'énorme machine américaine un agent qui n'aurait pas fait ses preuves ailleurs, dans un de ces territoires qui coûtent à la France plus qu'ils ne lui rapportent.

Je me demandais aussi quel mal avait terrassé mon infortuné prédécesseur. Je l'avais rencontré souvent, à Versailles ou à Paris, coiffure en brosse et mâchoire carrée, rogne comme un gendarme anglais. C'est à un tel homme, fait pour entrer à cheval dans des villes prises, que je devais me substituer, au pied levé !

M. Hus de Belon, directeur d'Amérique, voulait

paraître plus calme qu'il ne l'était en effet. Après avoir fermé l'interphone et condamné sa porte, il me tendit plusieurs dossiers dont l'un, relié de maroquin bleu, avait apparemment été soumis au roi lui-même.

« Vous trouverez, monsieur, le dernier rapport de notre regretté collègue M. de Malarie. Il l'aurait écrit au télégraphe avant de... de s'éteindre brusquement. J'ai été bon d'y joindre les plus récentes dépêches de nos postes de Londres, Escorial et New-York, que les affaires étrangères ont bien voulu (grâce) me communiquer aussi rapidement. Voici enfin le message que M. le duc de la Trémouille a fait parvenir au roi, il y a trois jours. Il est annoté par Sa Majesté ; ces annotations, qui n'ont pas encore été retournées au lieutenant général, tiennent lieu d'instructions pour les élections prochaines. Je souhaite que vous preniez connaissance de ces pièces ici même ; j'en ferai tirer copie avant votre départ, mais il vaut mieux, d'ici là, qu'elles circulent le moins possible ».

Devinant ma surprise, le directeur poursuivit :
— Installez-vous dans mon salon, illec. Vous verrez pourquoi les affaires de Louisiane nous préoccupent.

Carré dans mon fauteuil, je lus, avec un sentiment croissant d'excitation :
« Le secrétaire général de la Louisiane, baron de Malarie, à S.M. M. le marquis d'Argennes, secrétaire d'Etat, aux affaires d'outre-mer. Très secret.

Saint-Louis, le 4 juillet 1970.

« L'incendie qui a entièrement détruit, le 21 juin, la raffinerie de pétrole de la Compagnie royale des huiles à moteurs de Ville-Bourbon, province du Missouri était indubitablement d'origine criminelle. L'enquête très complète dont vient de me rendre compte M. l'intendant du Bas-Missouri a d'abord prouvé que des charges explosives avaient été déposées au pied même des cuves. Les auteurs de l'attentat ont pris là des risques si considérables que trois hypothèses seulement pouvaient être retenues : il s'agissait d'ouvriers de la raffinerie, de gendarmes chargés

...d'un cuisinier mexicain...

de protéger les installations, ou d'un groupe de terroristes spécialement entraînés.

« M. l'intendant du Bas-Missouri m'a fait partager sa conviction que les deux premières hypothèses ne sont pas vraisemblables. Le climat social demeure normal au sein du Syndicat des pétroliers, et l'enquête n'a pas fait apparaître de situation particulière à Ville-Bourbon. Quant aux gendarmes, dont deux, qui faisaient leur ronde, ont été blessés dans l'explosion, ils ont été mis hors de tout soupçon.

« L'action terroriste pourrait être le fait soit de propriétaires expropriés lors de la construction du nouvel oléoduc, soit de groupes anarchistes,

soit d'étrangers venus des Etats de l'Union ou du Mexique.

« La encore, l'enquête et la revue des écoutes téléphoniques ont permis d'éliminer les deux premières hypothèses. Il est en revanche prouvé que cinq citoyens de l'Union, dont une femme, ont passé deux nuits à un motel de Ville-Bourbon, sous une identité maladroïtement déguisée, à la veille de l'attentat. Après vérifications menées aux grands ordinateurs de la Nouvelle-Orléans et de Québec, il est apparu qu'il ne pouvait s'agir que d'individus ayant franchi la frontière au Québec, le 24 mai, et qui n'ont ensuite été enregistrés dans aucun hôtel ni à aucun poste de sortie.

« Je prends donc la liberté de suggérer à Votre Excellence que le ministère des affaires étrangères et le service secret soient désormais associés à l'enquête que Mgr le lieutenant-général a confiée, sur l'avis de M. l'intendant du Bas-Missouri, à M. Boissière, commissaire du roi à Saint-Louis.

« J'ai l'honneur, etc. »

Je me promis d'imiter le style concis de Malarie : il faisait honneur, me semblait-il, à

l'Ecole du service royal. Je m'attaquai ensuite aux dépêches diplomatiques.

Selon le marquis de Combaluzier, ambassadeur à New-York, notre influence politique, économique et même linguistique était maintenant ouvertement combattue par le colonel Foot : le président de l'Union traitait même jusqu'à rêver, selon lui, d'un rapprochement avec Londres, ce que notre poste en République britannique confirmait pour sa part. Enfin le vœux du roi d'Espagne avait chargé notre représentant à l'Escorial d'annoncer à Versailles les changements qu'il présentait, en Nouvelle-Grenade et au Mexique : « Une politique nouvelle s'y prépare, et elle se prépare contre vous ».

J'en étais là de ma lecture, quand M. Hus de Belon, passant de son bureau dans le salon où je me trouvais, me déclara non sans quelque agitation :

« Le roi, monsieur, ou souhaité vous voir avant votre départ. Rendez-vous aussitôt à Versailles : l'audience est fixée à une heure. Laissez-moi ces papiers, vous en achèverez la lecture à votre retour, s'il vous plaît. »

TANDIS que la voiture roulait sur la première autoroute, un sentiment indéfinissable de malaise, dont la source m'échappa quel que temps, se mêlait au souvenir de ce que je venais d'apprendre. Nous approchions du château quand je compris : si Malarie était mort hier soir, comme on me l'avait indiqué, c'est-à-dire au plus tôt à minuit, heure de Versailles, comment avait-on pu, si vite, en recevoir l'avis, me choisir pour sa succession, soumettre mon nom à l'agrément du roi et enregistrer en même temps — vers 3 heures du matin, heure de Saint-Louis ? — un message téléphonique de M. de la Trémouille...

... le secrétaire général de la Louisiane s'était trouvé mort dans sa chambre samedi soir. Son corps portait des traces suspectes, et l'autopsie prouvait qu'il avait été étranglé après une lutte violente. Des papiers ont disparu, on ne sait encore lesquels. A disparu aussi le cuisinier mexicain de la lieutenante. Vous voyez à quel point votre service, conclut François VI avec un sourire oriental.

« Il n'est pas de danger, Sire, que je ne sois prêt à affronter pour le service de Votre Majesté, répliquai-je d'un ton de fanatisme qui me surprit moi-même, à mesure que ces paroles résonnaient à mes oreilles.

« C'est bien, monsieur, dit le roi avec un

...fait de moi le secrétaire...

Sous la conduite du capitaine des gardes du corps, flanqué par deux de ses hommes, je fus confié au chambellan de service à la petite antichambre du Château-Neuf. J'y avais tout loisir d'admirer, à travers la baie vitrée, le parc vide à cette heure de son peuple jardinier. Entre les frondaisons, j'apercevais la grande allée qui mène aux anciennes constructions de Louis XIV. Une compagnie de gardes françaises allait prendre service y croisant une foule joyeuse de personnes de la Cour, en tenue de bain, retour de la piscine. Sans les entendre, je devinais les apostrophes d'un groupe à l'autre, mêlées à la grande rumeur qui durant tout le jour monte de ces lieux. Mais ici, dans le silence d'une pièce richement austère, troublée par le seul murmure de l'air artificiel, ne transparaissent ni les fêtes de la Cour ni son appareil militaire. On me fit prendre un ascenseur

cylindrique, lambrissé de bois africains. A l'étage supérieur, nouvelle antichambre, plus vaste, où m'accueillit, comme j'aurais dû le prévoir, le grand chambellan, M. le duc de Villeroi, mon propre grand-oncle.

Je n'ai pas souvent l'occasion de rencontrer mon grand-oncle : il est moins glorieux de notre pays que ne le sont ses aïeux, et moins défiant. Je crus cependant deviner à son regard froncé la part qu'il avait dû prendre à ma nomination. Sans s'égayer en effusions familiales, il se contenta de m'adresser, quant au temps qu'il fallait à l'architecture du Château-Neuf, les propos élégants et superficiels qu'il est de son office de débiter à tout visiteur, pour dégoûter sa timidité. En bavardant, il ne regardait pas moins que moi l'horloge. Un peu avant l'heure, il fit signe au garde d'entrebâiller la porte, et à l'huissier porteur du message fastidieux : « Le chevalier Larose attend les ordres de Sa Majesté de pénétrer chez le souverain. L'huissier revint, salua du buste. Mon oncle me conduisit au seuil, me salua de la tête, me poussa presque en avant. J'étais devant le roi des Français.

La télévision, les pièces de monnaie, les timbres-poste rendent familiers à chacun les traits de François VI, que j'avais moi-même aperçu,

de loin, dans bien des cérémonies officielles. Mais c'est ainsi le profil du roi que l'on connaît le mieux ; et lors même que la télévision, pour les vœux annuels, nous le montre de face, c'est une image plate et un buste tronqué qui apparaissent, nous communiquant le sentiment inconscient de notre propre supériorité : celle de toute chair vivante sur un simulacre. Quand donc, après mes révérences, l'entendis la voix grave qui invitait le chevalier à s'asseoir, et que je levai le regard vers mon interlocuteur, je fus d'abord saisi par ses yeux. Très clairs et jeunes, rendus presque inquiétants par les sourcils gris dominant le nez héréditaire, ils me fixaient avec curiosité, mais sans bienveillance excessive. Bronzé, vêtu d'un simple costume vert, le roi était assis à une vaste table ovale et brillante, nette de tout document. Sur un guéridon, trois télévidéophones, dont le fameux appareil blanc qui pourrait, en quelques minutes, entraîner la destruction de n'importe quelle cité du monde. Au mur, derrière le souverain, deux tableaux : Louis XVII par Eugène de La Croix, et le Louis XIV de Rigaud. Devant ce trio de monarques, je me sentis petite chose.

« On me dit, chevalier, que vous êtes l'un des jeunes gens les plus brillants de votre génération, et que vous servez avec zèle.

...général de la Louisiane

parfait naturel. Avez-vous lu les pièces que j'ai ordonné de vous communiquer ?

« Oui, Sire, moins le rapport de M. de la Trémouille.

« M. de la Trémouille est soucieux. Dès hier on lui a dépêché quelques agents du service secret. Les premiers résultats semblent de parer. Il semble que Malarie ait dévoté quelques menées sataniques, mais qu'il attendait une confirmation pour en rendre compte. Elle est venue trop tôt.

« Monsieur, reprit le roi après une pause, vous partirez demain, discrètement, par avion militaire. Vous passerez quelques jours à visiter la Louisiane, toujours en secret. Ce n'est qu'à la fin de la semaine que votre nomination sera rendue publique, et que vous vous présenterez au

lieutenant général. Avez-vous de la famille en Nouvelle-France ?

« Sire, mon frère cadet est évêque du Cap-Girardeau, sur la Belle-Rivière.

« Voyez-le, dit le roi, à qui, visiblement, je n'apprenais rien. Ecoutez, promenez-vous, tâchez de saisir l'esprit public. Je crains la rigueur inutile. Elle agit les cervelles et les ouvre à tous les racontars. Si la situation est aussi sérieuse qu'on me le donne à penser, il faudrait surtout garder la tête froide.

Le souverain s'interrompit encore, paraissant hébété à m'admettre plus loin dans l'intimité de sa politique. Il finit par poursuivre, d'une voix toujours plus grave et lente :

« Je veux la paix dans l'Atlantique pour garder les mains libres en Asie. Pour cela il faut empêcher toute rivalité excessive entre nos alliés, mais sans faire mésestimer les Français ni de la contrainte. Un tel dessein ne s'accommoderait guère de la période électorale qui va venir, avec son déchaînement de passions, d'intérêts. Et surtout si l'opposition néphalme venait à l'emporter, ce qui n'est guère vraisemblable pour l'instant.

La phrase resta en l'air, relayée d'un surprenant sourire :

« Ouvrez l'œil, chevalier. Malarie connaissait admirablement la situation électorale de la Louisiane. Vous étiez son correspondant, vous êtes apte à continuer son œuvre. Je compte sur vous pour agir au mieux des intérêts français.

L'audience était terminée. Le roi se leva, me tendit gracieusement le main. Au moment où j'allais sortir il me lança un dernier mot :

« Vous êtes autorisé, monsieur, à écrire directement à Versailles, si la nécessité vous en apparaît. Mais en temps normal vous correspondrez, selon l'usage, avec M. d'Argennes.

Tout l'après-midi et le lendemain, au milieu des visites de départ, des préparatifs, des rangements personnels, je gardai en mémoire le regard calme du roi. Peut-être mon aventure aussi s'acheverait-elle brutalement, par les soins d'un quelconque domestique mexicain ? Ou encore ne connaîtrai-je que les démanches vaines, les rapports vides de l'agent malchanceux, guetté par l'échec et la disgrâce ? Il fallut mes adieux à la charmante Corisande, leur fatigue sensuelle, pour dissiper enfin ces appréhensions.

(A suivre.)



VAGUES

La planche à voile

ALAIN GIRAUDO

PASSER la Manche, traverser le détroit de Béring, doubler le cap Horn, cela semble aujourd'hui à la portée de tous les navigateurs suffisamment expérimentés. Pourtant, ces derniers mois, on a parlé d'exploit lorsque le Français Arnaud de Rosnay parvint à traverser l'Alaska pour rallier la Sibérie, et encore lorsque Frédéric Beauchêne, un Breton de vingt-cinq ans, longea les côtes de la Terre de Feu, passant des eaux de l'Atlantique à celles du Pacifique, dix-huit mois après avoir établi un record de la traversée Douvres-Calais. C'est que ces performances ont été réalisées sur une planche à voile.

Du jeu de plage à l'aventure sportive, l'équipement de cet engin évolue, et encore lorsque l'ingénieur et fructueux d'une planche de surf et d'une voile de dériveur. Pratiquement inconnu en 1970, il comptera environ huit cent mille adeptes en France en 1980, dont un grand nombre devant se réunir du 1^{er} au 5 juillet à La Grande-Motte (Hérault) pour le troisième Festival international de planche à voile (1).

Comme pour le tennis ou le ski, il est désormais convenu de parler de « phénomène ». Un phénomène qui a déjà sa petite histoire faite d'inspiration générale et d'intrigues financières. Inventée au début des années 60 par Newman Darby, la première version des planches à voile actuelle est apparue il y a dix ans sous le crayon d'un ingénieur californien, Hoyte Schweitzer. Un allier immergé au centre, elle mesurait environ 4 mètres de long, 70 centimètres de large et pesait quelque 30 kilos au total. Hoyte Schweitzer

(1) Avec la participation des deux meilleurs vélisportistes internationaux au programme, le triangle olympique (aux mâchons) relais et relais côtiers.

avait prédit que son « bébé », jalousement protégé par des brevets de fabrication et des marques déposées, et tout d'abord destiné aux « surfers » en mal de rouleaux, connaîtrait « un développement comparable à celui du ski sur neige ». Il a eu raison. Selon la FNAO, qui est le principal distributeur de planches à voile en France, 80 % des achats sont faits par des skieurs. Ceux-ci recherchent l'été les mêmes sensations que l'hiver : équilibre, glisse, contact direct avec les éléments naturels.

Aventurier

Pourtant, c'est paradoxalement envers et contre Hoyte Schweitzer que la planche à voile a connu le succès. Aux États-Unis, où licences et brevets ont assuré un monopole de fait à son invention, la diffusion est relativement médiocre compte tenu des potentialités d'un marché de 250 millions de consommateurs avides de loisirs. En Europe, en revanche, la « boom » de la planche à voile a été considérable. Pour la France seulement, cent « planches » ont été vendues en 1973, six cents en 1975, dix mille en 1977, cinquante mille en 1979, et vraisemblablement cent mille le seront en 1980. Au risque de procès courtois avec la firme néerlandaise Ten Cate, qui a passé des accords avec Hoyte Schweitzer, une bonne cinquantaine de fabricants d'industriels ou d'artisans ont fait le pari de la planche à voile, se livrant une concurrence acharnée favorable à la diffusion dans le public et apportant à leur tour des innovations dans les matériaux, le montage et les formes. Si bien qu'en 1979 les deux tiers des planches à voile commercialisées en France ont été produites par des fabricants nationaux. La Fédération des industries nautiques estime qu'en 1980 30 % à 40 % des cent mille planches à voile françaises seront exportées.

EN SAVOIR PLUS

● REGLEMENTATION

La Fédération française de voile fournit tous les renseignements et édite un annuaire de la voile donnant l'adresse des associations affiliées et des écoles homologuées, 55, avenue Kléber, 75784 Paris Cédex 18.

● ASSOCIATIONS

Association française des windsurfers, fondée en 1974, réunit les propriétaires de ce type de planche et édite un bulletin « Splash », 18, rue Neuve-Sainte-Catherine, 13007 Marseille.

Association pour le développement de la planche à voile fondée en 1977 pour promouvoir la planche à voile à travers de manifestations comme le Festival de la Grande-Motte, 14, rue de l'Abbaye, 75006 Paris.

● STAGES ET ENSEIGNEMENT
L'Union des centres de plein air (U.C.P.A.) organise des stages

(débutants et perfectionnement) de une à deux semaines dans quinze de ses centres pour les personnes de dix-huit à trente-cinq ans (avec possibilité d'externalité), 62, rue de la Glacière, 75004 Paris Cédex 13.

● BIBLIOGRAPHIE

La Planche à voile, par M. Trioulet. Editions Chiron Sports (1978), 110 pages, 200 dessins et photos.

La Planche à voile pour tous, par Claude Marcel Laurent. Editions Bornemann (1979), 85 pages illustrées.

Forces 6 - le Journal de la planche à voile -, mensuel depuis le 1^{er} mai 1980, 274, rue Saint-Honoré, 75002 Paris.

Wind, mensuel, depuis juin 1980 : 26, rue des Peillets-Ecuries, 75010 Paris.

A vrai dire, le développement rapide du nombre des « vélisportistes » a quelque peu surpris les dirigeants de la Fédération française de voile (F.F.V.), qui cherchaient à faire de la voile un grand sport populaire. Le battage publicitaire fait autour des grandes courses au large ne suscite que peu de vocations. La vente des bateaux de plaisance, dérivés compris, décline irrésistiblement d'année en année, tandis que les experts estiment que d'ici peu quatre à cinq millions de personnes auront fait de la planche à voile en France. On peut d'ailleurs évaluer l'ampleur du phénomène au fait que plusieurs clubs de vacances proposent désormais des stages essentiellement consacrés à l'initiation et à la pratique de la planche à voile, quelques-uns ayant d'ores et déjà organisé des raids côtiers.

« En réalité, la planche rentre dans le concept du loisir actif qui bannit le mètre carré de plage clairement conquis pour la recherche de l'expression corporelle et transforme le bronzeur anonyme en « aventurier » des bords de plage », estime le principal diffuseur français dans une analyse du « phénomène ». Le temps est révolu des pionniers qui ont appris dans le « bouillon » à manœuvrer leurs engins avec pour tout secours une bonne bouée... d'humour (les rieurs étaient là qui guettaient la chute spectaculaire, les fesses sur le sable). Une méthode d'enseignement rapide a été mise au point qui permet, dans l'intermédiaire des vacances estivales, de faire d'un débutant barboteur un honorable pratiquant. L'initiation se

fait même à sec : à pied ferme, on s'entraîne à dresser le mat, à saisir le « wishbone » (arceau double qui sert à manœuvrer la voile), à prendre le vent. Après, le plus dur reste à faire : se jeter à l'eau, enrouler la planche, agripper le « stretch » (corde retenant le mât), remonter la voile, « abattre » ou bien « lofer », et surtout essayer de rester debout. Essayer encore. Glisser, planer, voler enfin dans les embruns. C'est la récompense.

Anarchie

Le cap des balbutiements franchi, le vélisportiste découvre vite néanmoins que les vagues et le vent ne sont pas les seuls obstacles à vaincre. Il lui faut déployer des ruses de Sioux pour démanteler le bon et le mauvais dans la profusion des matériels que proposent les constructeurs pour un investissement qui ne sera pas inférieur à 2 500 francs.

Le domaine de la compétition était lui aussi particulièrement « folklorique ». Chaque constructeur organisait sans vergogne ses championnats du monde. La Fédération française de voile (F.F.V.) intervint dès 1978 pour y mettre un peu d'ordre. Une commission technique mit en place un système de régate open s'adressant à tous les modèles de planches rentrant dans les limites d'une jauge. Les premières compétitions open, comme le Festival international de planches à voile de La Grande-Motte (Hérault)

et les régates internationales de Dinard permirent un développement plus sain de la compétition. En 1979, le premier championnat de France open fut disputé et, cette année, la Fédération des sports universitaires (F.N.S.U.) a inscrit la planche à voile au programme de ses compétitions. Au total, près de trois mille personnes devraient participer, cette année, aux différentes compétitions nationales et internationales. Seule ombre au tableau, la création de quatre catégories de poids — destinées à égaliser les chances de tous les gabarits — ne facilite pas la compréhension pour le profane.

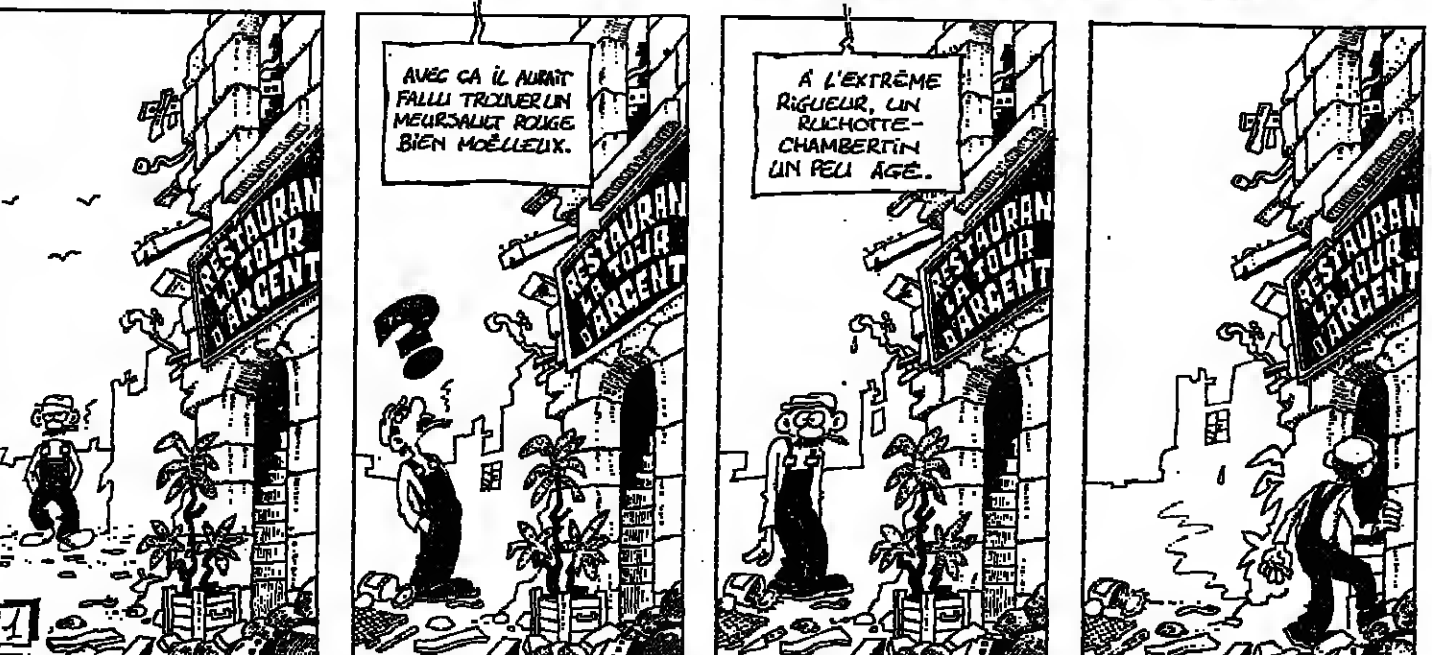
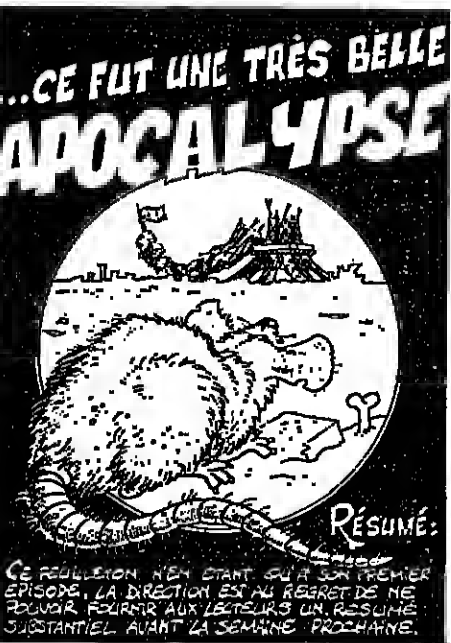
Reste que l'anarchie de la production, de la distribution et de la compétition n'a pas jusqu'à présent apporté de démenti au succès de la planche à voile. Paradoxalement, c'est ce succès qui constitue une menace pour le développement de la pratique. Engin de liberté, la planche à voile, en se multipliant, devient, en effet, une source de contrainte et de conflit.

● CONTRAINTES : la planche à voile n'a pas encore connu les « grands drames » de la mer. Les incidents corporels sont restés bénins et les dégâts matériels de peu d'importance financière. Toutefois, un grand nombre de vélisportistes nouveaux n'ont jamais eu auparavant de contact avec le nautisme et ses règles particulières. Un problème de sensibilisation des individus au milieu marin se pose, d'autant que la planche à voile n'est pas considérée juridiquement comme un « navire » à part entière, mais comme un simple engin de

plage. Cela ne correspond pas à la réalité pratique et constitue de surcroît un casse-tête pour les assureurs, qui craignent mal encore l'importance des risques et qui, du coup, offrent des contrats donnant des couvertures très variables.

● CONFLIT : la coexistence des baigneurs et des vélisportistes dans les premières brasses qui bordent les rivages est quelquefois délicate. On n'a pas encore relevé d'accident grave issu d'une rencontre intempestive des uns et des autres. Toutefois, comment faire cohabiter les deux ? Certaines municipalités, notamment en Bretagne, ont purement et simplement interdit la planche à voile sur leurs plages. D'autres, envisagent des couloirs de départ et d'arrivée pour les vélisportistes qui peuvent évoluer entre 300 et 1 000 mètres du rivage. Actuellement, une négociation est envisagée par les pouvoirs publics en concertation avec les différentes parties prenantes.

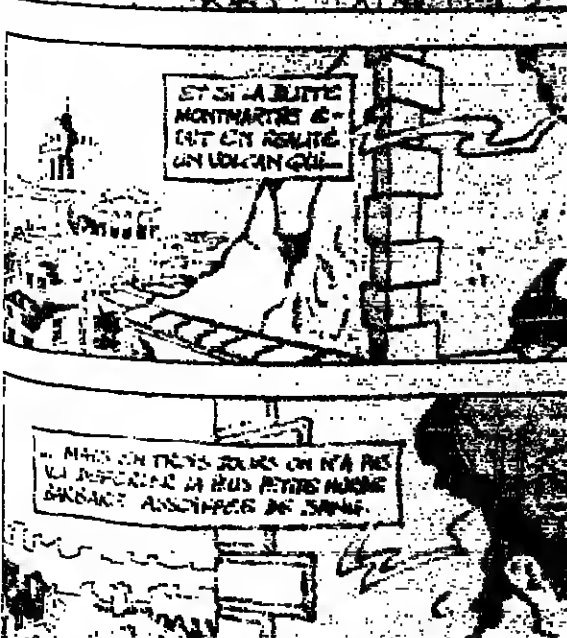
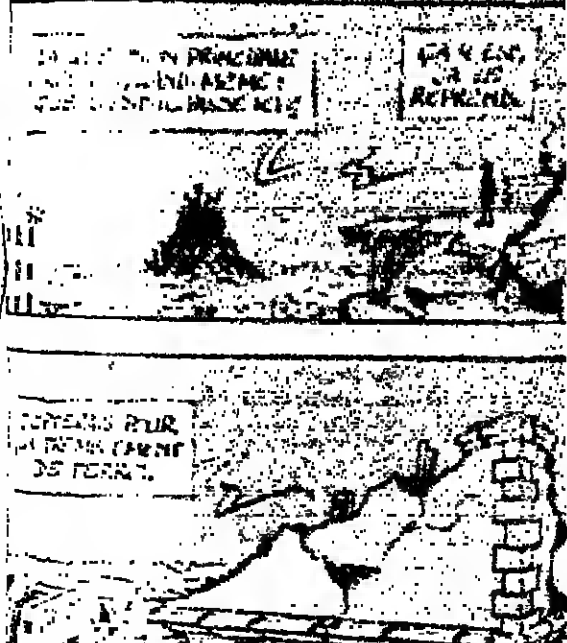
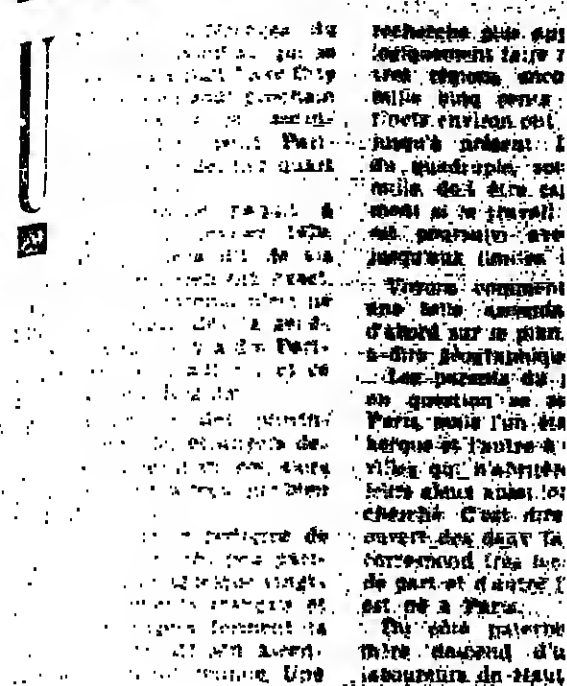
En fait les réponses à ces différents problèmes dépendront de l'attitude même des vélisportistes. Or, si la grande masse sait se montrer raisonnable, d'autres, pour sacrifier à leur passion, se montrent irresponsables. Ainsi, les eaux du lac de Crèteil (Val-de-Marne) sont très fortement polluées et plusieurs cas d'intoxications ont été relevés. En dépit des interdictions, plusieurs centaines de témoins y évoluent néanmoins chaque week-end, prenant ainsi le risque inutile de faire renforcer les cas d'interdiction déjà de plus en plus nombreux.



Généalogie

Les origines d'un Parisien

PIERRE GALLERY



PORTO

DIEZ

Mis en bouteille au Portugal.

CROVETTO CARMONA SA 229 rue St Honoré - 75001 PARIS

GÉNÉALOGIE

Les origines
d'un Parisien

PIERRE GALLERY

UNE des conférences du congrès mondial, qui se réunira à Salt Lake City (Utah) en août prochain étudiera « les ascendants d'un petit Parisien de ce dernier quart de siècle ».

L'intéressé naquit à Paris en février 1979. Ce qui sera dit de ses ancêtres est entièrement exact. Aucun de ses parents n'est, ou n'a été, à Paris. Toutefois, dès la génération des aïeux, il y a des Parisiens de part et d'autre ; et ce depuis l'Âge du Fer.

Paris a drainé des provinciaux et même des étrangers depuis des centaines d'années, alors que la province n'a reçu que bien peu de Parisiens.

Il s'ensuit que le pedigree de l'étudiant se révèle très peu parisien en définitive. Quelques vingt-quatre départements français et trois pays étrangers forment la base des origines de son ascendance actuellement connue. Une

recherche plus approfondie peut logiquement faire retrouver d'autres régions encore. En effet, mille cinq cents ancêtres distincts environ ont été dénombrés jusqu'à présent. La découverte du quadruple, soit environ six mille, doit être espérée logiquement si le travail de découverte est poursuivi avec obstination jusqu'aux limites ultimes.

Voyons comment se présente une telle ascendance, et tout d'abord sur le plan spatial, c'est-à-dire géographique.

Les parents du petit Parisien en question se sont mariés à Paris, mais l'un était né à Dunkerque et l'autre à Orléans, deux villes qui n'habitèrent aucun de leurs aïeux aussi loin que l'on ait cherché. C'est dire le caractère ouvert des deux familles et cela correspond très bien au fait que de part et d'autre l'un des aïeux est né à Paris.

Du côté paternel, la grand-mère descend d'un isolat de laboureurs de Haute-Normandie,

tous groupés sur un petit territoire délimité par un cercle de 80 kilomètres de rayon situé surtout dans l'Est, un peu dans l'Orne et surtout sur les Yvelines, sur la Mayenne et sur la Sarthe. À partir de la onzième, douzième et treizième génération.

De façon étonnante et analogue, du côté maternel, le grand-père est issu d'un ensemble de paysans et artisans du Berry, domiciliés à la jonction du Cher, de l'Indre et du Loir-et-Cher. Dans l'état actuel des recherches, l'isolat est tout aussi groupé.

Les deux autres aïeux sont nés à Paris, de parents également nés à Paris. Ce n'est qu'à la cinquième génération que les apports de l'extérieur apparaissent. Nous avons successivement un trisaïeul issu d'un Piémontais et d'une personne de l'Essonne ; son épouse, fille d'un Franc-Comtois (du Doubs) et d'une native des Hautes-de-Seine ; l'autre trisaïeul parisien, issu de deux personnes nées à Paris ; tandis que son épouse est fille d'un autre Franc-Comtois (mais cette fois du Jura) et d'une Vendéenne (des Deux-Sèvres).

Lorsque la naissance a eu lieu à Paris ou dans la région parisienne, les parents peuvent être tous deux de Paris ou de sa périphérie, mais le plus souvent l'un d'eux vient de l'extérieur quand ce ne sont pas les deux. Lorsque la naissance a eu lieu en pleine province, il n'y a pas d'exemple ici d'immigration éloignée sans pour une ville importante (Toulon, au Piémont) qui a aussi attiré à elle une population nombreuse.

C'est ainsi que, dès la septième génération, l'étude des sobriquets, qu'on appelle généralement symphonies, qu'on appelle aussi en leur lieu dans l'Est ; donne, dans le Cher ; quatre, dans les Deux-Sèvres, le Doubs et le Jura ; trois, dans l'Indre, au Piémont et dans la Sarthe ; deux, dans les Alpes-de-Haute-Provence, le Loir-et-Cher, l'Oise et Paris (mais oui, pas plus de deux !) ; une, dans la province belge d'Anvers, dans l'Aveyron, le Calvados, l'Indre-et-Loire, l'Orne, la Savoie et la Vienne. Ajoutons que la naissance du solitaire quatrième quartier reste encore indéterminée.

Les origines sont donc manifestement hétérogènes. D'autant plus que, au dix-septième siècle, si l'on trouve encore avec certitude au moins un couple de Parisiens (Urban Ridesco et Marguerite Drutère, blanchisseurs de la paroisse Saint-Roch) et si l'on en trouve très probablement quatre ou cinq autres (sous les noms d'Avenel, Balotier, Lennan, Mequignon, Sigonnet...), le millier d'ascendants ne sont pas généralement originaires des régions déjà indiquées mais aussi du Gers, du Limbourg belge, du Maine-et-Loire, de la Mayenne, de la Westphalie, des Yvelines et probablement de la Creuse, de la Nièvre... de l'Europe orientale, et d'autres régions encore.

L'évolution de la population parisienne (dénombrée à seulement 547 750 âmes en 1800) aurait pu le faire prévoir : un Parisien d'aujourd'hui n'est pas souvent très parisien !

NUMISMATIQUE

Amour et argent

ALAIN WEIL

C'est pas, on s'en doute, de l'argent de l'argent dont nous allons parler ici, ni même de la passion véritablement amoureuse que peut porter un collectionneur à ses chères monnaies : notre propos, aujourd'hui, est de rappeler le rôle symbolique que la monnaie et la médaille ont longtemps joué — et jouent encore — dans les rites sacrés ou profanes associés à l'union d'un homme et d'une femme.

L'usage de la médaille de mariage, gravée aux initiales ou aux noms des jeunes époux et bénie par le prêtre, existe encore au sein de certaines familles, bien qu'il soit très peu fréquent : il semble être l'ultime manifestation d'une longue série de coutumes.

On peut tout d'abord distinguer les rites relatifs à l'union sexuelle ou à l'union sociale : ces rites sont liés à toutes les formes de prostitution sacrée (obligation pour les femmes de certaines peuplades de s'offrir une fois à un étranger et d'en recevoir une monnaie, prostituées des temples dans l'Antiquité, etc.), et nous savons peu de choses sur ces anciennes coutumes. En revanche, la documentation est beaucoup plus abondante sur les rites propres au mariage ou à l'union sociale, rites qui peuvent être divisés en deux grandes catégories : la première comprenant toutes les coutumes utilisant l'échange ou le don symbolique de monnaies réelles, et la seconde regroupant les rites qui utilisent des objets monétaires ou des monnaies, de fantaisie fabriquées à l'imitation de la monnaie réelle pour le seul usage rituel qui leur est dévolu.

Dans la première catégorie entrent les coutumes où le mariage symbolise soit l'achat de la mariée, soit la contrepartie de la dot, soit peut-être, la fusion des patrimoines comme pourrait l'indiquer la pratique, signalée en Bretagne (1), d'un échange d'écus chez le notaire. Une coutume beaucoup plus rare est celle de la compensation monétaire : chez les Ostiaques de l'Irtych (Sibirie occidentale) on estimait que la perte subie par le groupe familial lors du départ de la mariée devait être compensée ; aussi, dès que le cortège nuptial se mettait en marche, les jeunes garçons du clan de la mariée tentaient, à plusieurs reprises, de l'arrêter pour réclamer de l'argent (2).

Le « treizain »

La seconde catégorie de rites est centrée sur l'usage de la pièce ou du « treizain » de mariage. Cet usage est très ancien en France ; la tradition le fait remonter à Clovis : « Clovis premier épousant Clotilde, reine de Gombault, roi de Bourgoigne, lui fit offrir un sol et un denier par son ambassadeur... dont possible vient notre coutume que le mari présente treize deniers au prêtre (3) ». Cette coutume existe également dans d'autres pays européens, par exemple, la Suisse, où la pièce de monnaie, souvent gravée aux initiales des jeunes promis, paraît jouer un rôle dès la période des fiançailles : « L'acceptation d'un sol de mariage engageait aussi bien la fiancée que la remise de celui-ci engageait le fiancé : c'est ainsi que des documents juridiques des siècles et dix-septième siècles stipulent que la possession d'une telle pièce était reconnue comme preuve valide d'une promesse de mariage effective (4) ».

En fait, la réponse est simple et tient dans l'explication que Jules Rouyer a été le premier à percevoir, à savoir l'évolution de la coutume au cours des siècles : « Il n'est pas douteux que les mariages aient commencé par donner les véritables monnaies ; mais il arriva un temps où l'on fit des pièces de fantaisie spéciales à la circonstance. Aux siècles et dix-septième siècles on en voit un assez grand nombre, le plus souvent en argent ou

en vermeil, avec des légendes « deniers tournés pour épouser », etc. (5) ». Ces deniers pour épouser, frappés sur des flans d'argent très minces, sont offerts par groupes de treize dans une petite boîte d'argent, l'ensemble constituant le « treizain » de mariage.

Le nombre treize correspond à une symbolique bien précise : douze plus un ce sont les douze apôtres et Jésus Christ ou, d'une manière encore plus générale, l'univers symbolisé par le nombre douze et le principe unitaire ou divin par le chiffre un. Ainsi, le treizain qui était, à l'origine de la coutume (au quatorzième siècle ou avant), un ensemble de treize monnaies identiques à cours légal, est-il devenu au cours du seizième siècle un objet numismatique particulier dont la fonction est purement symbolique et qui a perdu toute attache avec sa fonction économique. Puis, curieusement, la coutume va de nouveau évoluer pour revenir vers sa forme primitive et, au dix-neuvième siècle, on ne fabriquera plus de deniers pour épouser.

Aujourd'hui encore

Le treizain (ou le douzain) redevient alors la réunion de douze (ou treize) pièces d'or ou d'argent, parfois même plus si l'on est très riche, comme en témoigne Balzac dans ce passage d'*Eugénie Grandet* : « En Berry, en Anjou, quand une fille se marie, sa famille ou celle de son époux doit lui donner une douzaine ou se trouvent, suivant les fortunes, douze pièces ou douze douzaines de pièces ou douze cents pièces d'or ou d'argent. La plus pauvre des bergères ne se marierait pas sans son douzain. Il n'y a de gros sous. On parle encore à Issoudun de je ne sais quel douzain offert à une riche héritière, et qui contenait cent quarante-quatre portugaises d'or. »

Certains auteurs ont affirmé que la tradition du treizain a disparu à l'aube du XX^e siècle et qu'il n'en existait pas d'exemple après la première guerre mondiale. Cela est inexact, et aujourd'hui encore, on ne concevrait pas en Médée de mariage sans que le marié n'apporte à sa promise les traditionnelles treize monnaies : le prêtre les bénit, en garde au moins une (parfois plus !) et rend les autres à l'époux qui devra les conserver en gage de prospérité pour le nouveau ménage.

- (1) O. Fauriol et A. Bouet : *Evénement ou Vie des Bretons de l'Armorique*.
(2) Van Gennep : *Etude de passage*.
(3) Fouchet : *Les Antiquités et l'Histoire gauloises et françaises*.
(4) *Aspects de la vie populaire en Europe, amour et mariage*. Musée de la ville wallonne, Liège 1975.
(5) Jules Rouyer, in *Revue numismatique*, 1884, p. 439 et suivantes.

(Publicité)

Deux ouvrages importants pour
les GÉNÉALOGISTES
et les CHERCHEURS LOCAUX
de L. Alph. Chassant

Dict. des abréviations

latines et françaises du 5^e au
16^e siècle
(éd. 1846, 176 pages, in-12).

Paléographie des chartes

et des Manuscrits du 11^e au
17^e siècle
(éd. de 1854, 164 pages
+ planches).
Reliés en un seul volume (plein
skivertex)

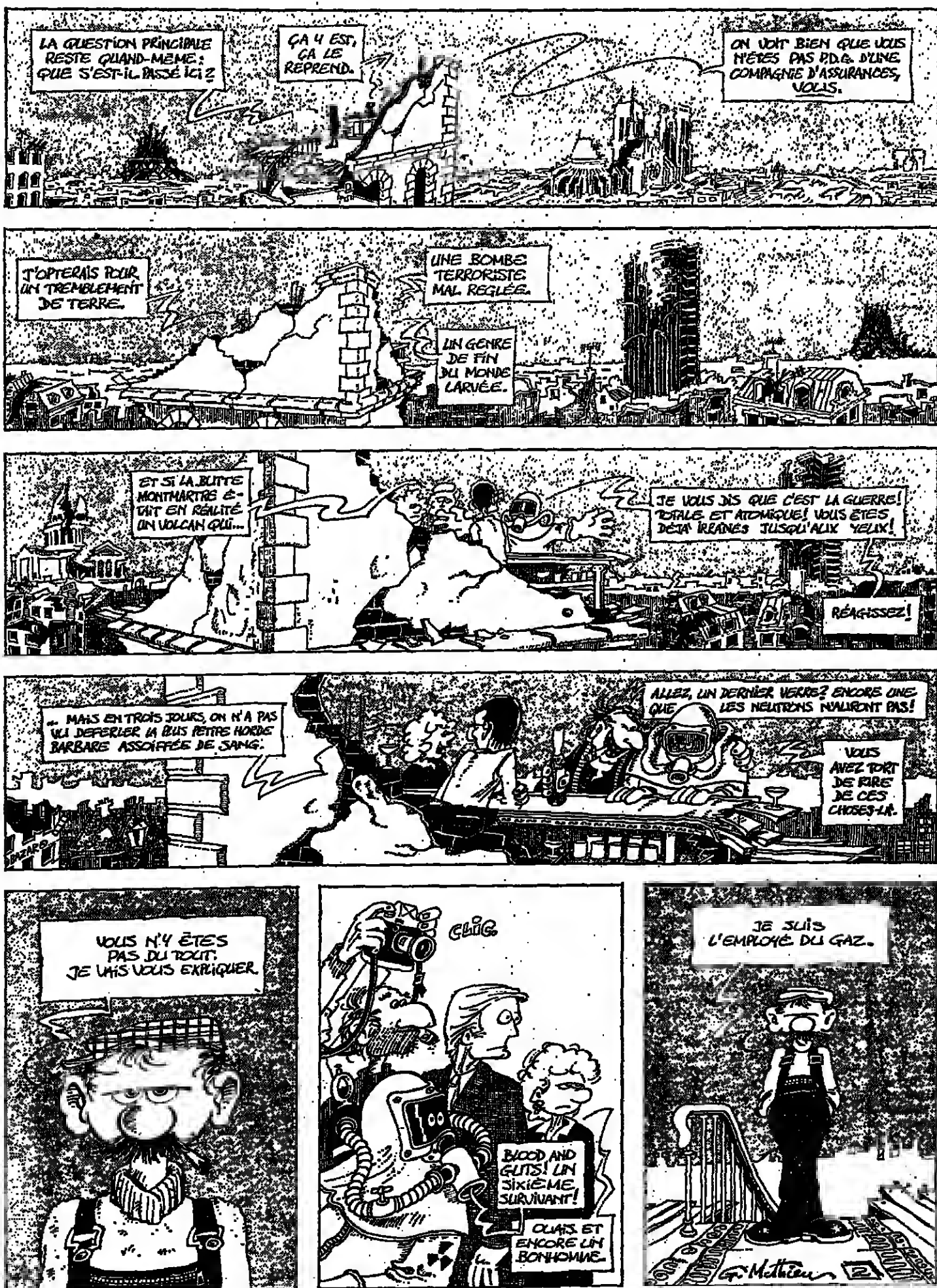
PRIX DE SOUSCRIPTION

avant parution : octobre 1980
140 F franco France
(après parution : 170 F + port)

Ne seront retenues
que les commandes accompagnées
de leur montant.

EDITIONS DE SANCEY

B.P. 16, 10000 Saint-Jullien



Le sommet des

Le président Carter met

SCEPTICISME contre l'e

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Les arguments...
Le président Carter met...
SCEPTICISME contre l'e...

Le Monde

DIMANCHE

UNE NOUVELLE INÉDITE D'ALFREDO BRYCE-ECHENIQUE

Avec Jimmy, à Paracas

Je le revois ; c'est vraiment comme si je le voyais ; il est là, assis, dans la vaste salle à manger d'été, tournant le dos à la mer et à ses rales, peut-être même à ses requins. Cette fois, il m'avait amené ; il m'emmène toujours dans ses voyages quand ma mère ne pouvait l'accompagner, et quand je pouvais rentrer à temps pour le collège. J'écouais quand il disait à maman que c'était dommage qu'elle ne puisse venir, la compagnie lui payait le séjour, lui payait un hôtel de luxe pour deux personnes. « Je vois l'immense », disait-il, parlant de moi, ça croit qu'il aimait m'avoir avec lui pour ces voyages.

Et moi, comme je les aimais ces voyages ! Cette fois-là, c'était à Paracas. Je ne connaissais pas Paracas, et lorsque mon père commença à faire la valise, le vendredi soir, je savais déjà que je ne pourrais dormir cette nuit-là, et que je me réveillerais avant que le réveil ne sonne.

Nous sommes partis ce samedi-là très tôt. Mon père conduisait, comme toujours, très lentement ; beaucoup plus lentement que maman ne lui avait demandé de le faire. L'une après l'autre, les voitures nous laissaient derrière elles, il n'y avait rien à faire, la vieille Pontiac, déjà bien vieille, la pauvre, avançait, lente, large, noire et immense, taugant comme une barque sur la route récemment asphaltée.

Je le revois conduire. Je le revois tirer un peu ses pantalons depuis les genoux, laissant apparaître les chaussettes blanches, impeccables ; blanches et impeccables parce que nous allions à Paracas, hôtel de luxe, lieu de villégiature, beaucoup d'argent et tout et tout. Sa veste est la même pour tous les voyages hors de Lima, grise, très claire, sport ; elle est américaine et va lui durer toute la vie. Le pantalon est gris, un peu plus foncé que la veste, la chemise est la vieille chemise la plus neuve du monde. Et le béret ; le béret est basque, il dit qu'il est basque de pure souche. Il est pour les voyages ; pour l'air, pour la cavalerie. Et mon père est chauve, tout chauve. Il est petit et très maigre. Petit, chauve et maigre, mais à cette époque-là peut-être ne le voyais-je pas ainsi, aujourd'hui je le sais seulement que c'est l'homme le meilleur du monde, docile comme moi, en réalité il a une peur bleue de ses chefs ; ces chefs qui l'aiment tant parce que ça fait sept millions d'années qu'il n'arrive pas en retard, qu'il n'est pas malade et ne manque pas au bureau ; ces chefs dont j'ai vu comment ils lui donnent l'accolade et passent leur vie à le féliciter le dimanche, à la porte de l'église, et lui qui passe la semaine à dire à ma mère que les épouses de ses chefs sont distraites, car elles ne la saluent pas, elle, alors qu'à lui, elles n'ont pas oublié de lui envoyer leurs félicitations lorsqu'il a été un autre million d'années sans avoir été malade ni être arrivé en retard, cette fois où il a rapporté ces photos sur lesquelles je suis certain qu'un chef venait de lui tapoter l'épaule, et qu'un autre était sur le point de le faire...

MAIS tout cela est la façon dont je le vois maintenant, et non alors, où le le regardais tandis que nous arrivions à Paracas dans la Pontiac ; les murs blancs de l'hôtel me l'ont fait voir toute noire, déjà très vieille, la pauvre, et si large... Nous avons trouvé un endroit très large aussi pour la gare et, en descendant, là où elle m'a paru très vieille. Nous étions à Paracas, hôtel de luxe et tout ce qui s'ensuit. A la réception, mon père a signé les papiers réglementaires, puis n'a demandé si nous pouvions encore « manger quelque chose ». L'homme de la réception, très distingué, beaucoup plus grand que mon père, lui a répondu : « Mais bien sûr, monsieur. Le garçon va vous accompagner jusqu'à votre « bungalow », pour que vous puissiez vous laver les mains, si vous le désirez. Vous avez le temps, monsieur ; la salle à manger ferme dans quelques minutes, et votre « bungalow » n'est pas très loin. » Je ne sais pas pour papa, mais moi, toute cette histoire de « bungalow », je l'ai très bien comprise, parce que j'étudie dans un collège américain, et ça je ne dois jamais l'oublier, et chaque fois que papa explose, tous les mille ans, puis qu'il nous invite au cinéma, il bulle que ça fait sept millions d'années qu'il travaille même quand il est malade et sans jamais être en retard pour offrir ce qu'il y a de mieux à ses

enfants, la même chose qu'aux enfants de ses chefs.

Le garçon qui nous a conduits au « bungalow » n'a pas beaucoup souri quand mon père lui a donné le pourboire, mais je savais déjà que lorsqu'on voyageait avec l'argent de la compagnie on ne pouvait pas trop gaspiller, sinon, les pauvres chefs, ils ne gagneraient jamais un centime et la compagnie ferait faillite dans l'esprit respectueux de mon père, qui se lavait les mains pendant que j'ouvrais la valise et sortais fébrilement mon maillot de bain. C'est alors qu'il m'a dit qu'il n'était pas question de m'approcher de la mer, bournée de rales et même de requins. J'ai couru me laver les mains, et j'ai laissé mon maillot de bain sur le lit. Nous avons fermé la porte du « bungalow » et, timides et curieux, nous sommes entrés dans la salle à manger.

Et c'est là, assis le dos à la mer, aux rales et aux requins, c'est là que je le vois, et je me vois moi aussi assis là, à la même table, face à face avec mon père et attendant ce garçon,

pas demandé la carte pour le consultant, non, rien de ça, il l'avait demandé comme ça, triomphant, connaissant, et le serveur n'avait pas pu faire autrement que de noter et de filer le chercher.

TOUT marchait parfaitement. On nous avait apporté le vin, et maintenant je me souviens de ce moment d'heureux équilibre : mon père assis le dos à la mer, non pas parce que la salle à manger était au bord de la mer, mais parce que le mur qui soutenait ces larges fenêtres m'empêchait de voir la piscine et la plage, et, maintenant, ce que je revois, c'est la tête, le visage de mon père, ses épaules, la mer loin derrière, bleue en cette journée ensoleillée, les palmiers par-ci, par-là, la main maigre et fine de mon père sur la bouteille de vin frais, remplissant mon verre à moitié, le sien jusqu'au bord, « bois lentement, mon garçon », regretant ma mère, et moi, là, me tachant presque avec ce

simplement, puis il a continué, très bas, souriant, regardant la mer, mais ni mon père ni moi ne voulions plus de dessert.

« Depuis quand fumes-tu ? », lui demanda mon père d'une voix tremblante.

« Je ne sais pas, je ne m'en souviens pas », dit Jimmy en m'offrant une cigarette.

« Non, Jimmy, non...
« Vas-y, fume mon petit, ne vesse pas ton ami. »

Je revois mon père dire ces mots, puis ramasser une serviette qui n'était pas tombée. Jimmy et moi fumions, tandis que mon père racontait qu'il n'en avait jamais senti le désir, mais Jimmy a commencé à parler de voitures, tandis que j'observais ses vêtements qui semblaient de soie, et la chemise de mon père a commencé à vieillir pitoyablement, et sa veste américaine n'allait pas non plus lui durer toute la vie.

« Tu conduis, Jimmy ? », a demandé mon père.

« Ça fait longtemps. Là, j'ai la

passaient la main dans les cheveux de Jimmy. A ce moment, mon père a commencé à raconter une blague, mais Jimmy l'a interrompu pour lui dire qu'il m'invitait à dîner. « Bien, bien », a dit mon père, allez-y.

Et ce soir-là, j'ai bu les premiers whiskies de ma vie, le premier verre plein de vin de ma vie, à une table impeccable, avec un serveur qui dansait en souriant constamment à nos côtés. Tout le monde était très élégant dans cette salle à manger remplie de lumières et de rires de femmes très belles, d'hommes grands et rouges qui glissaient leurs mains dans les boucles d'or de Jimmy lorsqu'il se dirigeait vers leurs tables. C'est alors qu'il m'a semblé entendre la fin d'une blague qu'avait racontée mon père, je lui ai fait la tête, comme si je l'avais enfoncé dans cette petite salle avec ces agriculteurs grossiers qui venaient de lui acheter leur premier tracteur. Ensuite, ça c'est bizarre, j'ai glissé jusque dans les profondeurs de la mer et de là, j'ai commencé à me voir naviguer dans une salle à manger en fête, tandis qu'un garçon me servait à genoux une coupe de champagne, sous le regard hrié et bien de Jimmy.

An début, je ne le comprenais pas très bien ; en réalité, je ne savais pas de quoi il parlait ni ce qu'il voulait dire avec cette histoire de linage de corps. Je le voyais encore signer la note ; griffonner son nom sur un chiffre monstrueux, puis m'inviter à faire un tour sur la plage. « Allez-y », m'avait-il dit, et je le suivais le long de la jetée obscure, sans rien comprendre à son histoire de linage de corps. Mais Jimmy insistait, me demandait une nouvelle fois quelle sorte de caleçon j'utilisais, et il ajoutait que les siens étaient comme ci et comme ça, jusqu'à ce que nous soyons assis sur ces escaliers qui conduisaient au sable et à la mer. Les vagues se brisaient à nos pieds et Jimmy parlait maintenant d'organes génitaux, seulement d'organes génitaux masculins, et moi, assis à son côté, je l'écouais sans savoir quoi répondre, essayant de voir les rales et les requins dont mon père avait parlé, et soudain, courant vers eux, parce que Jimmy venait de poser une main sur ma jambe « j'ai-voir comment elle est, Manolo ? », dit-il, et j'ai foué le camp à toute vitesse.

Je revois Jimmy s'éloigner tranquillement ; retourner vers la lumière de la salle à manger et disparaître. Du bord de mer, les pieds humides, je regardais en direction de l'hôtel illuminé et de la file des « bungalows » parmi lesquels se trouvait le mien. J'ai d'abord pensé rentrer en courant, mais je me suis convaincu que c'était une sottise, qu'il ne se passerait plus rien cette nuit-là. Ce qui serait terrible, ce serait que Jimmy soit encore par là le lendemain matin, pour le moment, rien ; seulement rentrer me coucher.

J'approchais du « bungalow » et j'ai entendu un étrange état de rire. Mon père était avec quelqu'un. Un homme et blond secouait son bras, le félicitait, lui parlait d'efficacité, et moi, j'ai mis la main sur l'épaule. « Bonne nuit, Juanito », lui a-t-il dit. « Bonne nuit, don Jaime », et c'est là qu'il m'a vu.

« Regardez-le, il est là. Oh est Jimmy, Manolo ? »

« Il est parti il y a un moment, papa. »

« Dis bonjour au père de Jimmy. Alors comment va-t-il, mon garçon ? A quel moment ? Bon, il reviendra. J'étais en train de féliciter ton père ; j'espère que tu lui ressembleras. Je t'ai raccompagné jusqu'à un « bungalow ».

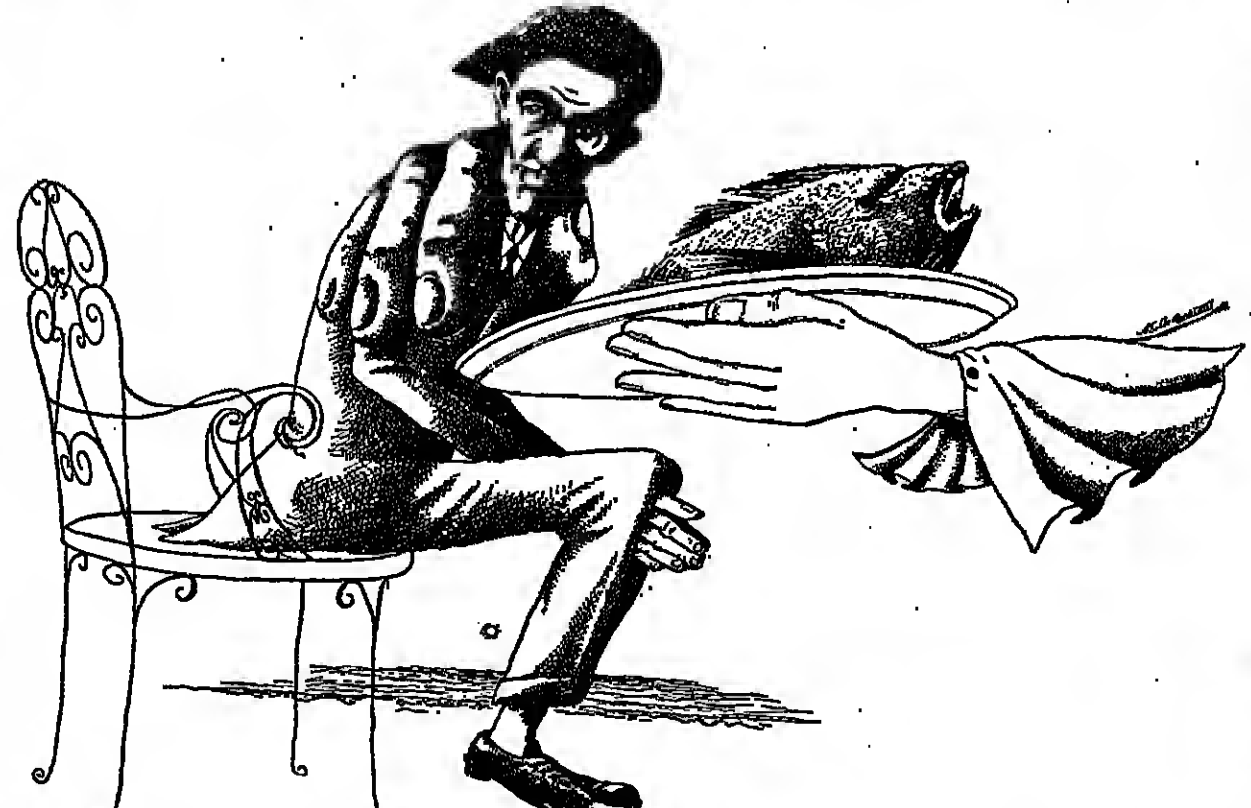
Don Jaime est très aimable.

« Bien, Juanito, bonne nuit. » Et il est parti, immense.

Nous avons fermé la porte du « bungalow » derrière nous. Nous avions tous les deux, lui plus que moi, et nous étions prêts à nous mettre au lit. Mon maillot de bain était toujours là, et mon père a dit que le lendemain il demanderait à Jimmy de lui faire un tour en voiture.

Et mon père a consenti une fois de plus, il a souri de nouveau, et a chargé Jimmy de saluer son père de sa part. « Il est presque 4 heures, a-t-il dit, je vais me reposer un peu, car à 7 heures j'ai une réunion d'affaires. » Il a pris congé de Jimmy, est parti sans me dire à quelle heure je devais revenir, j'allais presque lui dire de ne pas s'inquiéter, que nous n'aurions pas d'accident.

UAND nous sommes revenus à Paracas, il était 9 heures du soir. Jimmy m'a entraîné jusqu'à une petite salle où se trouvait mon père, buvant avec un tas d'autres hommes. Il était là, assis, l'air satisfait, je savais bien qu'il ferait parfaitement son travail. Tous ces hommes connaissaient Jimmy, c'étaient des agriculteurs des environs, et ils venaient d'acheter les tracteurs de la compagnie. Quelques-uns



ALAIN MILLERAND

qui avait à peine répondu à notre bonjour, qui était allé chercher le menu, qui, selon papa, aurait dû nous changer la nappe, mais il valait mieux ne rien dire, car bien qu'il se fût agit d'un hôtel de luxe, nous étions arrivés juste à temps pour pouvoir déjeuner. J'ai presque salué le garçon lorsqu'il est revenu et qu'il a remis le menu à mon père, qui s'est trouvé de quelques plats, un tas de noms français en réalité, et alors j'ai pensé, soulagé, que quelque chose de terrible aurait pu se produire, comme cette fois dans ce restaurant ultra-moderne avec un menu qui semblait fait pour des Américains, où mon père m'avait passé la carte pour que je commande, et qu'il avait commencé à raconter au serveur qu'il ne savait pas l'anglais, mais qu'il éduquait son fils dans un collège américain, ainsi que ses autres enfants, quoi qu'il lui en coûtât, et que le serveur ne l'écouterait pas, et qu'il agiterait la jambe parce qu'il voulait filer.

C'est alors que mon père a eu un instant de grandeur. Tandis que le garçon arrivait avec le poisson à la je ne sais quoi, mon père a commencé à parler de nous offrir un luxe, à dire que l'ambiance l'exigeait, et que la compagnie ne ferait pas faillite si demandait une petite bouteille de vin blanc pour accompagner ce poisson. Il disait que la réunion avec ces agriculteurs aurait lieu à sept heures le soir, et qu'ils lui achèteraient les tracteurs qu'on l'avait chargé de vendre, qu'il n'avait jamais failli à la compagnie. Il en était là quand le serveur est arrivé. « Un blanc je ne sais quoi » a demandé mon père. Moi, je l'ai presque embrassé pour ce mot en français qu'il venait de prononcer, cette marque de vin, il n'avait même

pas demandé la carte pour le consultant, non, rien de ça, il l'avait demandé comme ça, triomphant, connaissant, et le serveur n'avait pas pu faire autrement que de noter et de filer le chercher.

TOUT marchait parfaitement. On nous avait apporté le vin, et maintenant je me souviens de ce moment d'heureux équilibre : mon père assis le dos à la mer, non pas parce que la salle à manger était au bord de la mer, mais parce que le mur qui soutenait ces larges fenêtres m'empêchait de voir la piscine et la plage, et, maintenant, ce que je revois, c'est la tête, le visage de mon père, ses épaules, la mer loin derrière, bleue en cette journée ensoleillée, les palmiers par-ci, par-là, la main maigre et fine de mon père sur la bouteille de vin frais, remplissant mon verre à moitié, le sien jusqu'au bord, « bois lentement, mon garçon », regretant ma mère, et moi, là, me tachant presque avec ce

simplement, puis il a continué, très bas, souriant, regardant la mer, mais ni mon père ni moi ne voulions plus de dessert.

« Depuis quand fumes-tu ? », lui demanda mon père d'une voix tremblante.

« Je ne sais pas, je ne m'en souviens pas », dit Jimmy en m'offrant une cigarette.

« Non, Jimmy, non...
« Vas-y, fume mon petit, ne vesse pas ton ami. »

Je revois mon père dire ces mots, puis ramasser une serviette qui n'était pas tombée. Jimmy et moi fumions, tandis que mon père racontait qu'il n'en avait jamais senti le désir, mais Jimmy a commencé à parler de voitures, tandis que j'observais ses vêtements qui semblaient de soie, et la chemise de mon père a commencé à vieillir pitoyablement, et sa veste américaine n'allait pas non plus lui durer toute la vie.

« Tu conduis, Jimmy ? », a demandé mon père.

« Ça fait longtemps. Là, j'ai la

passaient la main dans les cheveux de Jimmy. A ce moment, mon père a commencé à raconter une blague, mais Jimmy l'a interrompu pour lui dire qu'il m'invitait à dîner. « Bien, bien », a dit mon père, allez-y.

Et ce soir-là, j'ai bu les premiers whiskies de ma vie, le premier verre plein de vin de ma vie, à une table impeccable, avec un serveur qui dansait en souriant constamment à nos côtés. Tout le monde était très élégant dans cette salle à manger remplie de lumières et de rires de femmes très belles, d'hommes grands et rouges qui glissaient leurs mains dans les boucles d'or de Jimmy lorsqu'il se dirigeait vers leurs tables. C'est alors qu'il m'a semblé entendre la fin d'une blague qu'avait racontée mon père, je lui ai fait la tête, comme si je l'avais enfoncé dans cette petite salle avec ces agriculteurs grossiers qui venaient de lui acheter leur premier tracteur. Ensuite, ça c'est bizarre, j'ai glissé jusque dans les profondeurs de la mer et de là, j'ai commencé à me voir naviguer dans une salle à manger en fête, tandis qu'un garçon me servait à genoux une coupe de champagne, sous le regard hrié et bien de Jimmy.

An début, je ne le comprenais pas très bien ; en réalité, je ne savais pas de quoi il parlait ni ce qu'il voulait dire avec cette histoire de linage de corps. Je le voyais encore signer la note ; griffonner son nom sur un chiffre monstrueux, puis m'inviter à faire un tour sur la plage. « Allez-y », m'avait-il dit, et je le suivais le long de la jetée obscure, sans rien comprendre à son histoire de linage de corps. Mais Jimmy insistait, me demandait une nouvelle fois quelle sorte de caleçon j'utilisais, et il ajoutait que les siens étaient comme ci et comme ça, jusqu'à ce que nous soyons assis sur ces escaliers qui conduisaient au sable et à la mer. Les vagues se brisaient à nos pieds et Jimmy parlait maintenant d'organes génitaux, seulement d'organes génitaux masculins, et moi, assis à son côté, je l'écouais sans savoir quoi répondre, essayant de voir les rales et les requins dont mon père avait parlé, et soudain, courant vers eux, parce que Jimmy venait de poser une main sur ma jambe « j'ai-voir comment elle est, Manolo ? », dit-il, et j'ai foué le camp à toute vitesse.

Je revois Jimmy s'éloigner tranquillement ; retourner vers la lumière de la salle à manger et disparaître. Du bord de mer, les pieds humides, je regardais en direction de l'hôtel illuminé et de la file des « bungalows » parmi lesquels se trouvait le mien. J'ai d'abord pensé rentrer en courant, mais je me suis convaincu que c'était une sottise, qu'il ne se passerait plus rien cette nuit-là. Ce qui serait terrible, ce serait que Jimmy soit encore par là le lendemain matin, pour le moment, rien ; seulement rentrer me coucher.

J'approchais du « bungalow » et j'ai entendu un étrange état de rire. Mon père était avec quelqu'un. Un homme et blond secouait son bras, le félicitait, lui parlait d'efficacité, et moi, j'ai mis la main sur l'épaule. « Bonne nuit, Juanito », lui a-t-il dit. « Bonne nuit, don Jaime », et c'est là qu'il m'a vu.

« Regardez-le, il est là. Oh est Jimmy, Manolo ? »

« Il est parti il y a un moment, papa. »

« Dis bonjour au père de Jimmy. Alors comment va-t-il, mon garçon ? A quel moment ? Bon, il reviendra. J'étais en train de féliciter ton père ; j'espère que tu lui ressembleras. Je t'ai raccompagné jusqu'à un « bungalow ».

Né à Lima (Pérou) en 1929, ALFREDO BRYCE-ECHENIQUE, qui vit actuellement à Paris, est l'auteur du roman *Juicio* (Calman-Lévy, 1978). Deux livres de lui doivent paraître en septembre : un roman, *Le Fausseur*, et un recueil de nouvelles, *Le Fausseur*. *Le Fausseur* a été annoncé en 1981 chez Flammarion.

Traité par Catherine Saintoul.